

UNAMIR

SECURITY COUNCIL

5 OCT 1993 - 12 DEC 1995

PLEASE RETAIN
ORIGINAL ORDER

UNCLASSIFIED
RATWG APR 2009

UN ARCHIVES

SERIES	<u>S-1120</u>
BOX	<u>29</u>
FILE	<u>3</u>
ACC.	<u>1998/0278</u>

**RAPPORT FINAL
DE LA COMMISSION D'EXPERTS PRESENTE
CONFORMEMENT A LA RESOLUTION 935 (1994)
DU CONSEIL DE SECURITE**

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Paragraphes</u>	<u>Page</u>
I. INTRODUCTION	1 - 29	4
A. Mandat	1 - 13	4
B. Composition	14	5
C. Réunions	15 - 21	5
D. Missions effectuées au Rwanda et dans des pays voisins	22 - 26	6
E. Références à la Commission d'experts faites par d'autres organismes des Nations Unies	27 - 29	6
II. SOURCES D'INFORMATION ET ANALYSE DES INFORMATIONS MISES À LA DISPOSITION DE LA COMMISSION D'EXPERTS	30 - 54	7
A. Informations émanant des États	31 - 37	7
B. Informations émanant d'organismes des Nations Unies	38 - 44	8
C. Informations émanant d'autres organismes intergouvernementaux	45	8
D. Informations émanant d'organisations non gouvernementales	46 - 50	9
E. Informations émanant des deux parties au conflit armé	51 - 52	9
F. Informations émanant de particuliers	53 - 54	10
III. EXPOSÉ GÉNÉRAL DES FAITS	55 - 100	10
A. Généralités	55 - 57	10
B. Caractère concerté, planifié, systématique et méthodique des actes criminels	58 - 92	10
C. Violations du droit international humanitaire et des droits de l'homme attribués au Front patriotique rwandais	93 - 100	15
IV. QUESTIONS DE DROIT CONCERNANT LA RESPONSABILITÉ INDIVIDUELLE DANS LE DROIT INTERNATIONAL	101 - 168	16
A. Applicabilité du droit international à la situation au Rwanda	101 - 103	16
B. Violations du droit international humanitaire, en particulier actes perpétrés contre la population civile	104 - 124	16
C. Crimes contre l'humanité	105 - 146	19
D. Génocide	147 - 168	22

ii)

TABLE DES MATIÈRES (suite)

	<u>Paragraphes</u>	<u>Page</u>
V. ATTRIBUTION DE LA RESPONSABILITÉ (IMPUTABILITÉ)	169 - 176	25
A. La responsabilité individuelle en droit international	169 - 172	25
B. La responsabilité hiérarchique	173 - 174	25
C. Moyens de défense : ordres d'un supérieur hiérarchique, contrainte, méprise, nécessité militaire et représailles	175 - 176	25
VI. LA QUESTION DE LA JURIDICTION PÉNALE : AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS COMPARÉS DES POURSUITES RELATIVES À DES CRIMES INTERNATIONAUX SELON QU'ELLES ONT UN CARACTÈRE INTERNATIONAL OU NATIONAL	177 - 180	26
VII. CONCLUSIONS.	181 - 187	26

Annexe I Statut du Tribunal international pour le Rwanda

Annexe II Méthodes de travail

Annexe III Règlement intérieur de la commission établi conformément au paragraphe 1 de la résolution du conseil de sécurité 935 (1994) 1/

Annexe IV DISPOSITIONS RELATIVES AUX DOCUMENTS DE LA COMMISSION D'EXPERTS SUR LE RWANDA

Annexe V PLAN D'ACTION

- 57 -

ANNEX V

PLAN OF ACTION

On-site investigation on allegations of grave violations of international humanitarian law, including possible acts of genocide

1. In accordance with the Security Council mandate the Commission of Experts plans to gather evidence and report to the Secretary-General. The primary objective of this Plan of Action is to produce specific evidence likely to be used for prosecution and to identify individuals responsible for having perpetrated grave violations of international humanitarian law as well as possible acts of genocide.
2. In addition to the information and assistance provided or which may be provided to the Commission of Experts by the Special Rapporteur of the Commission of Human Rights, Mr. René Degni-Ségui and by the human rights officers deployed to Rwanda by the High Commissioner for Human Rights, the Commission intends to conduct its own on-site investigations for the purpose of determining the responsibility of individuals for acts committed within the territory of Rwanda pursuant to Security Council resolution 935 (1994).
3. According to the report of the Secretary-General to the Security Council (S/1994/879) the Commission is to complete its work no later than 30 November 1994. In these circumstances, the Commission launched an urgent appeal for assistance to Member States to help to meet its mandate.
4. In view of the above and to comply with the request of the Secretary-General and of the Security Council, the Commission determined it necessary that services, rather than cash contributions should be provided directly to the Commission by the governments for the following purposes:
 - a. Forensic experts and a logistics for the investigation of mass grave sites;
 - b. Investigatory teams for hearing of witnesses;
 - c. Security personnel, in particular, at locations where exhumations are to be carried out or in other places the Commission may consider it necessary.

Accordingly, on 23 August 1994, the Chairman stated that this assistance should be provided to the Commission at no cost to the United Nations. Member States should indicate as soon as possible the contributions they intend to make and to inform the Secretariat no later than 1 September 1994. The above-mentioned services will be supervised by the Commission of Experts and coordinated in Rwanda by the Head of the team of human rights officers deployed to the area by the High Commissioner for Human Rights.

./..

- 58 -

Forensic experts and logistical support

5. Based on existing information, it appears that mass graves appear are located in several places in the territory of Rwanda. For the purpose of determining the facts, the Commission aims to deploy two or three investigatory teams of specialized forensic experts to these areas for no more than three weeks. The purpose of this exercise will be to determine the existence of the mass graves, gather physical evidence, interview witnesses, to take pictures and video recordings. The results, together with a report shall be submitted to the Commission of Experts no later than 15 October 1994.

Investigatory teams for hearing witnesses

6. The Commission will require a large number of police investigators and prosecutors to be deployed to the territory of Rwanda for a period of three weeks and no later than 15 September 1994. The investigatory teams will be provided upon their arrival in Rwanda with briefings for interviews of witnesses as well as a check-list and guidelines for conducting such hearings.

Security personnel

7. The Commission will require security personnel from UNAMIR for its investigatory teams as well as for the forensic experts.

Administrative Matters

8. In order to make the best use of the time available, the Commission would welcome replies from Member States, with a minimum of delay, that specify their pledges with the understanding that all costs related to personnel, travel and subsistence, as well as all the equipment required by different teams for on-site investigations, will be made available to the Commission at no cost to the United Nations. Appropriate agreements will be signed between the Organization, Member States and / or organizations assisting the Commission in these efforts.

./..

- 4 -

I. INTRODUCTION

A. Mandat

1. Le 1er juillet 1994, le Conseil de sécurité a adopté la résolution 935 (1994) dans laquelle il a prié le Secrétaire général de constituer d'urgence une commission impartiale d'experts chargée d'examiner et d'analyser les informations qui lui auraient été communiquées en application de ladite résolution, en vue de présenter au Secrétaire général ses conclusions quant aux éléments de preuve dont elle disposerait concernant les violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire du Rwanda, y compris d'éventuels actes de génocide.
2. En application du paragraphe 3 de la résolution susmentionnée, le Secrétaire général a présenté, le 26 juillet 1994, un rapport au Conseil de sécurité (S/1994/879). Dans ce rapport, le Secrétaire général a déclaré que le Conseil condamnait toutes les violations du droit international humanitaire commises au Rwanda, en particulier celles commises à l'encontre de la population civile au cours du conflit armé. Il a rappelé que les personnes qui fomentaient de tels actes ou qui y participaient en portaient individuellement la responsabilité. Il a affirmé que l'élimination des membres d'un groupe ethnique avec l'intention de détruire ce groupe totalement ou partiellement constituait un crime tombant sous le coup du droit international.
3. Sur la base du mandat énoncé dans la résolution 935 (1994) du Conseil de sécurité, le Secrétaire général a prié la Commission d'experts d'examiner et de mettre à jour les informations disponibles, quelle que soit leur origine, d'effectuer ses propres enquêtes au Rwanda, de tirer ses propres conclusions quant aux éléments de preuve concernant certaines violations du droit international humanitaire, y compris des actes de génocide, de déterminer enfin si et dans quelle mesure certains individus peuvent être tenus pour responsables de ces violations.
4. Compte tenu de ce qui précède, la Commission a été priée d'examiner la question de la juridiction - internationale ou nationale - devant laquelle ces personnes devraient passer en jugement.
5. En outre, le Secrétaire général a défini dans ce rapport la composition de la Commission d'experts et ses méthodes de travail. À cet égard, le Secrétaire général a notamment pris note des similitudes existant entre le mandat confié par la Commission des droits de l'homme dans sa résolution S-3/1 du 25 mai 1994 au Rapporteur spécial sur le Rwanda et celui prévu par le Conseil dans sa résolution 935/1994 pour la Commission d'experts.
6. Afin d'éviter tout chevauchement superflu et d'assurer une coopération optimale entre les deux organes d'enquête, le Secrétaire général a demandé instamment que les renseignements qui lui seront communiqués en application des résolutions précitées soient mis à la disposition de chacun de ces organes dans l'accomplissement de leurs tâches respectives.
7. Pour des raisons d'efficacité, de commodité et d'économie, le Secrétaire général a décidé que la Commission d'experts aurait son siège à l'Office des Nations Unies à Genève, où elle bénéficiera des ressources du Haut Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme ainsi que de celles mises à la disposition du Rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme.
8. Étant donné l'urgence de la situation, le Conseil de sécurité a prié la Commission d'experts de présenter ses conclusions dans les quatre mois suivant sa mise en place, par le biais du Secrétaire général. Ce dernier a fixé au 30 novembre 1994 au plus tard la présentation du rapport final.
9. Par ailleurs, la Commission d'experts a décidé à sa première session, tenue les 18 et 19 août 1994, de présenter au Secrétaire général un rapport intérimaire portant sur ses enquêtes et activités préliminaires menées avant le 30 septembre 1994.
10. Le 1er octobre 1994, le Secrétaire général a transmis au Conseil de sécurité le rapport préliminaire de la Commission d'experts (S/1994/1125). Dans ce rapport figurent les conclusions et recommandations préliminaires de la Commission selon lesquelles des individus appartenant à chacune des deux parties au conflit armé ont perpétré des violations graves du droit international humanitaire et des crimes contre l'humanité.

- 5 -

Elle a conclu aussi que des actes de génocide ont été commis contre le groupe tutsi par des éléments hutus d'une manière concertée, planifiée, systématique et méthodique.

11. Se fondant sur ces conclusions, la Commission d'experts a recommandé au Conseil de sécurité de prendre toutes les mesures nécessaires et effectives pour s'assurer que des personnes responsables de ces violations graves des droits de l'homme soient traduites en justice devant un tribunal pénal international. De plus, la Commission a recommandé que le Conseil de sécurité amende le statut du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie de manière à étendre sa juridiction aux crimes de droit international commis durant le conflit armé au Rwanda depuis le 6 avril 1994.

12. Sur la base du rapport du Secrétaire général (S/1994/1125) établi conformément au paragraphe 3 de la résolution 935 (1994), le Conseil de sécurité a adopté la résolution 955 (S/1994/1968) le 8 novembre 1994 avec 13 voix pour, une contre (Rwanda) et une abstention (Chine).

13. Dans la résolution 955 (1994), le Conseil de sécurité a estimé notamment que la situation au Rwanda continuait de constituer une menace à la paix et à la sécurité internationales et agissant en vertu du chapitre VII de la Charte des Nations Unies a décidé, à la demande du Gouvernement du Rwanda, "d'établir un Tribunal international habilité à juger les personnes présumées responsables de violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire du Rwanda et les citoyens rwandais présumés responsables de telles violations commises sur le territoire d'Etats voisins entre le 1er janvier et le 31 décembre 1994". Le Conseil de sécurité a également adopté le Statut du Tribunal international pour le Rwanda qui est annexé au présent rapport.

B. Composition

14. Le 26 juillet 1994, le Secrétaire général a créé la Commission d'experts et en a nommé les trois membres : M. Atsu-Koffi Amega (Togo), Président, M. Maby Dieng (Guinée) et M. Salifou Fomba (Mali), siégeant à titre individuel.

C. Réunions

15. La Commission d'experts a commencé ses travaux le 15 août 1994 à Genève. Elle a tenu les 18 et 19 août sa première session, où elle a adopté ses méthodes de travail internes, son règlement intérieur et son plan d'activités, (annexés au présent rapport) et a désigné M. Fomba comme Rapporteur.

16. Le 19 août 1994, la Commission d'experts a eu des consultations avec le Rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme sur le Rwanda, M. René Dagni-Ségué, afin de coordonner les modalités de leurs travaux, essentiellement en ce qui concerne la collecte d'informations et d'éléments de preuve entrant dans le champ de leurs mandats respectifs. La Commission a également rencontré à plusieurs reprises le Haut Commissaire des Nations Unies aux droits de l'homme. Elle a également rencontré les représentants d'un certain nombre d'institutions des Nations Unies, en particulier des délégations du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR) et du Programme alimentaire mondial ainsi que du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) et d'un certain nombre d'organisations non gouvernementales.

17. Le Président a lancé un appel aux Etats Membres pour qu'ils aident la Commission à s'acquitter de son mandat. Le 23 août, avant le départ des membres de la Commission pour le Rwanda, il a convoqué à Genève 21 représentants de gouvernement en vue de définir son plan d'activités dans l'immédiat. Sa demande d'aide portait notamment sur des questions relatives aux poursuites judiciaires, aux enquêtes de police et aux services de médecins légistes nécessaires pour faire en sorte que les auditions de victimes et de témoins soient conduites comme il convient et que l'on puisse exhumer les corps enterrés dans des fosses communes.

18. Conformément au paragraphe 3 de la résolution 935 (1994), la Commission d'experts s'est réunie en session privée pour adopter son rapport préliminaire à soumettre au Secrétaire général.

19. Le 20 septembre 1994, la commission d'experts a, au cours d'une séance spéciale, rencontré les membres de l'équipe d'experts des Etats-Unis mise à sa disposition et a échangé avec elle des informations. Une seconde séance a eu lieu le 7 octobre 1994 avec la même équipe de retour de sa mission au Rwanda, du 28 septembre au 6 octobre 1994.

- 6 -

20. Le 10 octobre 1994, la Commission d'experts s'est réunie à Genève avec des représentants du Haut Commissaire pour les réfugiés : M. Fouinat (chef de Cabinet); M. Kimbimbi (conseiller juridique principal) et M. Gersony (consultant).

21. Enfin, la Commission a rencontré le Procureur du Tribunal international pour le Rwanda, le juge Richard Goldstone, à Genève et à La Haye.

D. Missions effectuées au Rwanda et dans des pays voisins

22. Du 29 août au 17 septembre 1994, la Commission d'experts s'est rendue en mission sur le terrain, au Rwanda et dans les trois pays limitrophes, le Burundi, la République-Unie de Tanzanie et le Zaïre. La Commission s'est entretenue avec les autorités nationales de ces pays, de hauts fonctionnaires de l'ONU, des représentants d'organisations non gouvernementales internationales et locales, des représentants diplomatiques et d'autres individus afin de recueillir des informations substantielles sur des violations graves du droit international humanitaire et des actes de génocide commis au Rwanda au cours du conflit.

23. Au cours de son premier séjour au Rwanda, la Commission a effectué un certain nombre de missions sur le terrain et engagé plusieurs enquêtes. Elle a également eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises des réfugiés rwandais à Goma (Zaïre) et Dar es-Salaam (Tanzanie) ainsi que de recueillir des informations sur des violations qui auraient été commises au Rwanda par le Front patriotique rwandais (FPR).

24. Conformément à son plan d'activité, la Commission d'experts a estimé qu'il était nécessaire d'effectuer une deuxième mission au Rwanda. Elle a en outre estimé qu'elle devait faire un effort en vue de s'assurer que tous les moyens et méthodes d'enquêtes se poursuivaient avec le soin et la diligence nécessaires, ayant toujours en vue le respect des normes de procédure et de preuve conformes au droit international et à la justice. La Commission d'experts a constaté que le travail de l'Unité spéciale d'investigation de l'Opération des droits de l'homme au Rwanda était conduit avec efficacité. La Commission s'est réjouie de constater que l'appel lancé par son Président a été entendu par certains Etats, notamment l'Espagne qui a mis à sa disposition une équipe composée de 2 enquêteurs et de 2 médecins légistes qui ont déjà commencé à travailler sur le terrain. Cette Unité a créé deux équipes : une équipe d'enquête sur le terrain et une équipe de documentation et de collecte de preuves. L'équipe chargée de l'enquête sur le terrain conduit des investigations sur les massacres et les sites de fosses communes avec l'assistance de médecins légistes expérimentés. La section de documentation et de collecte de preuves répertorie et supervise les témoignages et le contrôle de tous les documents et pièces à conviction obtenus par l'Unité spéciale d'investigation.

25. La Commission a effectué des visites à Nyamirambo (Kigali), Nyarubuye, Gafunzo, Gikondo, Gyanvuzo, Sava, M'Bazi, Ntarama et dans un certain nombre de sites où des atrocités ont été commises. La Commission a été reçue en audience par le Ministre de l'intérieur, le Ministre de la justice, le Premier Ministre et par le Vice-Président de la République et Ministre de la défense, le Général Paul Kagame. Elle a eu des entretiens avec le Représentant du Secrétaire général, Monsieur Shaharyar Khan, le Général J. C. Toussignant, Commandant de la MINUAR, les chefs d'agences des Nations Unies de la région, ainsi qu'avec les représentants des organisations non gouvernementales opérant au Rwanda.

26. Au cours de sa deuxième mission, la Commission a reçu l'appui technique de quatre médecins légistes et de deux experts en investigation suisses.

E. Références à la Commission d'experts faites par d'autres organismes des Nations Unies

27. À sa première session, la Commission a pris acte des résolutions 918 (1994) et

- 7 -

29. Par ailleurs, à sa quarante-sixième session, la Sous-Commission de la lutte contre les mesures discriminatoires et de la protection des minorités a adopté la résolution 1994/1 intitulée "La situation au Rwanda", dans laquelle elle a appelé l'attention de la Commission d'experts sur la nécessité d'enquêter, entre autres choses, sur les événements qui ont conduit à la présente situation, notamment l'attentat contre l'avion transportant les Présidents du Burundi et du Rwanda, l'assassinat du Premier Ministre et de ministres et dignitaires rwandais, ainsi que des 10 soldats des Nations Unies chargés de la protection du Premier Ministre, d'identifier les Rwandais et les étrangers impliqués dans le trafic d'armes ou d'autres trafics illicites, et de s'occuper en priorité de l'identification et de la recherche des éléments de preuve permettant de déterminer la responsabilité des propriétaires, des cadres et du personnel de certains organismes médiatiques, en particulier la "Radio des Mille Collines", qui a joué un rôle déterminant dans la perpétration et la propagation des atrocités en incitant à les commettre.

II. SOURCES D'INFORMATION ET ANALYSE DES INFORMATIONS MISES À LA DISPOSITION DE LA COMMISSION D'EXPERTS

30. Conformément à la résolution 935 (1994) du Conseil de sécurité en date du 1er juillet 1994, la Commission d'experts a mené plusieurs enquêtes et reçu des informations fiables concernant de graves violations des droits de l'homme.

A. Informations émanant des États

31. La Commission a reçu des documents des Gouvernements de l'Espagne, des États-Unis d'Amérique, de la France et de l'Irlande, qui les ont eux-mêmes reçus essentiellement d'organisations non gouvernementales et de particuliers.

32. Les dossiers transmis par le Gouvernement espagnol émanent des organisations et institutions ci-après : ANB-BIA, le Comité de liaison de la Conférence des évêques catholiques du Rwanda et Conseil protestant du Rwanda, la Congrégation des religieuses de San José de Gerona, Médecins du monde (Espagne) et la Société des missionnaires d'Afrique (Pères blancs).

33. Le Gouvernement des États-Unis a également soumis à la Commission les documents émanant des organisations gouvernementales et non gouvernementales suivantes : la Commission des affaires étrangères du Sénat, le Département d'État, Amnesty International (États-Unis) et Committee for Refugees (États-Unis). Les renseignements contenus dans ces différents rapports et témoignages font état de nombreux massacres perpétrés dans tout le Rwanda, dont les victimes sont pour la plupart des personnes appartenant à l'ethnie tutsie et des opposants hutus au régime de l'ancien Président Juvénal Habyarimana. Ils révèlent en outre que ces violations ont été essentiellement le fait de bandes armées comprenant les milices interahamwe entraînées par la Garde présidentielle et soutenues par les Forces armées rwandaises. Les rapports susmentionnés stigmatisent le comportement de plusieurs dignitaires de l'ancien régime et des propriétaires et journalistes de la Radio des mille collines, principaux responsables de l'incitation des populations hutues à l'extermination des Tutsis et au meurtre de Hutus modérés.

34. La plupart des organisations qui ont fait parvenir ces informations aux Gouvernements de l'Espagne et des États-Unis d'Amérique recommandent à l'Organisation des Nations Unies d'agir d'urgence en vue de prévenir des violations supplémentaires des droits de l'homme au Rwanda et de mettre sur pied un organe impartial chargé d'enquêter sur les violations graves des droits de l'homme et du droit humanitaire, et notamment sur le crime de génocide.

35. Le Département d'État américain a, quant à lui, transmis des documents à la Commission. Ces documents se composent essentiellement des déclarations écrites de témoins et de victimes, des compte-rendus d'activités des partis politiques, des rapports des organisations humanitaires sur la situation des droits de l'homme au Rwanda, des correspondances de diplomates étrangers, des bulletins de presse de la MINUAR, du rapport d'enquête de la MINUAR sur le massacre de dix casques bleus belges, des documents sur les activités des miliciens et les résumés des émissions radiophoniques. Bien que datés pour la plupart d'avant le 6 avril 1994, ces témoignages et documents prouvent l'existence d'un plan du génocide des Tutsis et de massacres des Hutus modérés. Certains documents révèlent la réalité des préparatifs de ces actes, tandis que d'autres mentionnent les listes des personnalités à tuer.

- 8 -

36. Le Gouvernement français a, quant à lui, transmis à la Commission des informations recueillies dans le cadre de l'"Opération Turquoise".

37. La Commission a, enfin, reçu une information du gouvernement canadien sur l'existence d'allégations concernant la participation d'un haut-cadre du MRND à des campagnes d'incitation à la haine ethnique et au génocide des Tutsis (discours tenu en 1992). La Commission a été informée de ce que l'enquête sur cette affaire continuait son cours normal.

B. Informations émanant d'organismes des Nations Unies

38. Le Rapporteur spécial nommé en vertu de la résolution S-3/1 adoptée le 25 mai 1994 par la Commission des droits de l'homme a transmis à la Commission à ce jour trois rapports.

39. Dans son premier rapport (E/CN.4/1995/7 en date du 28 juin 1994), le Rapporteur spécial a fait état de la perpétration de massacres de grande ampleur organisés et exécutés par des milices hutues interahamwe, proches du Mouvement révolutionnaire national pour la démocratie et le développement (MRND), et impuzamugambi, proches de la Coalition pour la défense de la République (CRD).

40. Les victimes de ces massacres sont principalement des Tutsis et des Hutus considérés comme modérés. Ce rapport a établi que de nombreuses exactions avaient été perpétrées contre ces groupes : assassinat de Hutus modérés par des Hutus extrémistes, actes de torture et autres traitements cruels, inhumains ou dégradants, incitation à la haine et à la violence ethniques. Le rapport a conclu à la responsabilité des milices susmentionnées et du "gouvernement intérimaire" rwandais. Il a recommandé, notamment, la création d'une juridiction pénale internationale ad hoc ou, à défaut, l'extension de la compétence du Tribunal criminel international pour l'ex-Yougoslavie.

41. Dans son deuxième rapport (E/CN.4/1995/12 du 12 août 1994), le Rapporteur spécial a stigmatisé en particulier les activités de la Radiotélévision libre des mille collines (RTLM) et de l'ancien gouvernement en fuite, responsables de l'incitation au meurtre des Tutsis et Hutus modérés et qui ont inspiré aux réfugiés la crainte de rentrer au Rwanda.

42. Le troisième rapport (E/CN.4/1995/70 du 11 novembre 1994) du Rapporteur spécial confirme les faits constitutifs du génocide, à savoir : la découverte des fosses communes et l'existence des preuves ou indices attestant la programmation du génocide des Tutsis. Il décrit également l'existence des violations des droits de l'homme imputables aux militaires et civils, lesquelles s'analysent en des atteintes graves au droit de propriété, à la sûreté personnelle et au droit à la vie. Comme l'a noté le Rapporteur spécial dans ce rapport, le Ministre de la justice lui a fait parvenir un fax faisant état de l'arrestation de 100 militaires avec une liste de 20 cas dont l'instruction était terminée.

43. Enfin, le Rapporteur spécial a transmis à la Commission des documents sur les violations graves et massives des droits de l'homme au Rwanda.

44. La Commission d'experts a aussi reçu du HCR des informations contenant des preuves abondantes des massacres et des persécutions systématiques de Hutus par l'armée du FPR, certains cas récents ne remontant qu'au début du mois de septembre. Dans tous les cas, les victimes signalées seraient non seulement des hommes mais aussi des femmes et des enfants. La plupart des massacres ne semblent pas avoir été provoqués par la suspicion d'une participation personnelle des victimes aux massacres de Tutsis perpétrés en avril 1994. Des corps à la dérive, dont beaucoup avaient les pieds et les mains liés - signe d'exécution arbitraire - étaient repêchés dans la rivière Kagera au rythme de cinq par jour en moyenne dans la dernière semaine de septembre.

C. Informations émanant d'autres organismes intergouvernementaux

45. La Commission d'experts a reçu copie du rapport présenté par le Secrétaire général de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) sur la situation au Rwanda au Conseil des ministres de l'OUA à sa soixantième session ordinaire (Tunis, 6-11 juin 1994). Dans ce rapport, le Secrétaire général a constaté la détérioration de la situation politique et la montée de l'insécurité se manifestant par l'assassinat de dirigeants politiques et le massacre de civils, tueries délibérées aux proportions inimaginables. Il y était notamment demandé qu'il soit mis sur pied une commission

- 9 -

d'experts indépendants et impartiaux chargés d'enquêter sur les circonstances de l'accident de l'avion présidentiel du 6 avril 1994 et sur les massacres qui ont suivi.

D. Informations émanant d'organisations non gouvernementales

46. Un grand nombre d'organisations non gouvernementales ont présenté des rapports à la Commission. Ces rapports comportent soit des observations d'ordre général sur la situation des droits de l'homme et des violations du droit humanitaire au Rwanda, soit des allégations précises sur l'assassinat ou l'enlèvement de personnes nommément désignées.

47. Ces crimes ont été essentiellement attribués aux milices dont il a été question plus haut, aux Forces armées rwandaises, aux autorités politico-administratives et à plusieurs centaines de Rwandais de souche hutue.

48. Un certain nombre de ces rapports contiennent des listes détaillées d'auteurs présumés de massacres et autres abus. Les organisations non gouvernementales dont les rapports sont parvenus à la Commission sont les suivantes : African Rights, Amnesty International, l'Association rwandaise pour la défense des droits de l'homme, Avocats sans frontières, le Comité pour le respect des droits de l'homme au Rwanda, le Conseil régional des organisations non gouvernementales de développement du Sud-Kivu, Droits de l'homme sans frontières, la Fédération internationale des droits de l'homme, Médecins du monde, Médecins sans frontières, Nord-Sud XXI, l'Organisation mondiale contre la torture, OXFAM, Reporters sans frontières, la Société internationale pour les droits de l'homme (section Zaïre), le Service international pour les droits de l'homme, Survival International et U. S. Committee for Refugees. Le CICR a également fourni des informations.

49. La plupart de ces rapports recommandent l'établissement d'un tribunal pour poursuivre et châtier les individus coupables de génocide.

50. Les renseignements contenus dans la plupart de ces rapports semblent précis, circonstanciés et corroborés par les informations recueillies notamment par le Rapporteur spécial. Parmi les documents dignes d'attention, il y a lieu de signaler comme pièces à conviction à charge des personnes individuellement identifiées : les statuts de la Radiotélévision des Mille collines (où figurent les noms et signatures de 50 actionnaires), une plainte de Reporters sans frontières avec constitution de partie civile déposée auprès des autorités judiciaires belges et françaises, dirigée contre des dignitaires de l'ancien régime rwandais nommément désignés. Il leur est notamment reproché d'avoir perpétré les faits suivants : a) crime de génocide; b) violations graves du droit international humanitaire; c) crimes contre l'humanité; d) tortures et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants. Une des pièces versées au dossier consiste en une transcription d'émissions de la Radio des Mille collines incitant au génocide.

E. Informations émanant des deux parties au conflit armé

51. La Commission a reçu des deux parties au conflit des milliers de pages de documents, lettres, plaintes et témoignages écrits et d'autres pièces (enregistrements audio et audio-visuels) faisant état de violations graves du droit international humanitaire. Ces documents sont de valeur inégale. De la part du FPR et du Gouvernement actuellement au pouvoir à Kigali, la Commission a reçu des documents accusant l'ancien gouvernement et les entités et milices qui en dépendaient, relatifs à des faits relevant de l'incitation à la haine ethnique et à la perpétration du génocide des Tutsis. Certains de ces documents comportent des listes non exhaustives des principaux suspects. Dans ce contexte, la Commission a reçu du FPR une liste de personnalités hutues accusées d'être les instigateurs des massacres et autres crimes commis au Rwanda à partir du 6 avril 1994.

52. Pour leur part, des responsables de l'ancien gouvernement en exil ont fourni à la Commission des documents indiquant : a) les noms de quelques centaines de personnes qui auraient été massacrées par les troupes inkontanyi du FPR; b) les sites d'une quinzaine de fosses communes où auraient été enterrées les victimes des massacres perpétrés par le FPR; et c) des témoignages écrits d'un certain nombre de Hutus rescapés des zones occupées par le FPR au cours du conflit armé.

- 10 -

F. Informations émanant de particuliers

53. La Commission a également pris connaissance des témoignages, rapports, plaintes et autres documents émanant de particuliers. Il s'agit essentiellement des faits relatés par des religieux, des ressortissants étrangers ayant vécu au Rwanda ou en relation avec des ressortissants de ce pays et des réfugiés rwandais au faire.

54. D'autres renseignements ont été fournis par des associations de Rwandais de l'extérieur appartenant à l'une ou l'autre partie au conflit. Ces dernières donnent des informations très partiales. Les associations pro-hutus soutiennent que la communauté internationale aurait tort de considérer les Tutsis comme seules victimes de la tragédie rwandaise. Elles font notamment état de certaines violations telles qu'assassinats de prisonniers, prises d'otages, destruction et des pillages de biens appartenant aux extrémistes hutus en fuite, tortures et traitements cruels, inhumains ou dégradants. Les associations pro-tutsies, quant à elles, insistent sur le caractère prémédité et programmé des massacres perpétrés par les Hutus.

III. EXPOSÉ GÉNÉRAL DES FAITS

A. Généralités

55. Le Rwanda a été le théâtre de massacres au cours des 45 dernières années, en particulier en 1959, 1963, 1966, 1973, 1990, 1991, 1992 et 1993. Des carnages ont été commis en octobre 1990, en janvier et février 1991 et en mars 1992. Entre décembre 1992 et février 1993, 2 000 personnes environ ont été tuées. Dans le rapport qu'elle a établi en février 1993, la Mission d'enquête de la Fédération internationale des droits de l'homme a décrit ces violations massives et systématiques des droits de l'homme, dont les principales victimes ont été des Tutsis. Ces faits sont confirmés de sources diverses (voir les rapports publiés en mai 1992 par Amnesty International, Rwanda, Persecution of Tutsi Minority and Repression of Government Critics, 1990-1992, ainsi que le Rapport sur les droits de l'homme au Rwanda, septembre 1991-septembre 1992, de l'Association rwandaise pour la défense des droits de la personne et les libertés publiques).

56. Le 6 avril 1994, le Président de la République rwandaise, Juvénal Habyarimana, et le Président de la République du Burundi, Cyprien Ntaryamira, ainsi que plusieurs personnes de leur entourage et les membres de l'équipage de leur avion, ont été tués lorsque l'appareil qui les transportait a été abattu. Cette catastrophe a déclenché de graves violations préméditées des droits de l'homme, y compris des violations systématiques, généralisées et flagrantes du droit international humanitaire, des crimes contre l'humanité et des actes de génocide.

57. On estime que 500 000 civils non armés ont été tués au Rwanda depuis le 6 avril 1994. Ce chiffre est sans doute même au-dessous de la vérité et le Rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme a fait observer dans son rapport du 28 juin 1994 (E/CN.4/1994/7, par. 24) que, selon certaines estimations fiables, le nombre de morts serait proche du million. Il est peu probable que l'on connaisse un jour le nombre exact d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont été victimes de cette hécatombe.

B. Caractère concerté, planifié, systématique et méthodique des actes criminels

58. Des preuves accablantes montrent que l'extermination des Tutsis par les Hutus a été préparée des mois à l'avance. Les massacres ont été perpétrés essentiellement par des éléments hutus, d'une manière concertée, planifiée, systématique et méthodique, et ont été motivés par la haine ethnique. Ils ont été manifestement commis "dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel", au sens de l'article II de la Convention de 1948 pour la prévention et la répression des crimes de génocide. Certaines organisations, telles que Médecins sans frontières, ont fourni des enregistrements et des communiqués établis d'après des renseignements provenant d'anciens informateurs de la presse officielle. Ces informateurs leur ont transmis des bandes magnétiques prouvant l'existence d'"escadrons de la mort", appelés "Réseau 0" et créés par l'état-major de l'ancien chef d'État assassiné.

- 11 -

59. Le Gouvernement du Président Juvénal Habyarimana, appliquant les méthodes du régime colonial, avait classé les Rwandais par groupe ethnique. L'identité ethnique des Rwandais est traditionnellement fondée sur l'ascendance paternelle et seule l'ethnie du père est donc prise en compte. Les mariages mixtes sont très nombreux, mais, sont considérés comme Tutsis, uniquement ceux dont le père est tutsi, quelle que soit l'origine ethnique de la mère. En avril 1994, la population comprenait environ 84 % de Hutus, 14 % de Tutsis et 2 % d'autres groupes ethniques y compris les Twas.

60. Certaines caractéristiques physiques sont communément attribuées aux Tutsis afin de les distinguer des Hutus. Les Tutsis sont décrits comme étant plus grands que les Hutus et ayant un nez plus aquilin, des attaches plus fines, des doigts plus longs et des maxillaires plus allongés.

61. L'appartenance ethnique de chaque Rwandais est clairement indiquée sur les cartes d'identité. Le nom de chaque Rwandais et son appartenance ethnique ont été enregistrés dans les recensements passés. Ces statistiques ont été utilisées durant les massacres qui ont commencé le 7 avril 1994.

62. Des preuves abondantes montrent que les violations ont été soigneusement préparées des mois à l'avance et que les actes criminels ont été concertés et prémédités.

63. En 1992, Léon Mugesera, l'un des responsables du Mouvement révolutionnaire national pour le développement du Président Habyarimana, a prononcé un discours, lors d'une conférence du parti à Gisenyi, dans lequel il a spécifiquement exhorté les Hutus à tuer des Tutsis et à jeter les corps dans les cours d'eau du pays. La Commission d'experts détient une audiocassette de ce discours, qui sera extrêmement utile, lorsque les auteurs des massacres seront traduits en justice, pour prouver qu'il y a eu intention criminelle de commettre un génocide.

64. Une vaste propagande incitant à la haine raciale a été diffusée dès 1993, en particulier à la Radio Télévision Libre des Mille Collines, station privée appartenant à des membres du parti du Président Habyarimana. Les Tutsis, ainsi que certains opposants hutus du Président, y étaient taxés d'"ennemis" et de "traîtres" qui "méritaient la mort". Tous les Tutsis étaient appelés "ennemis" et accusés de faire cause commune avec le FPR. Des appels étaient lancés pour que tous les "ennemis" soient "exterminés". Sur les affiches et les tracts et dans les émissions de Radio des Mille Collines, les Tutsis étaient traités de "serpents", de "cafards" et d'"animaux". Les personnes visées par les émissions de radio, ainsi que leurs familles, ont compté parmi les premières victimes en avril 1994.

65. Par la suite, un camp d'entraînement de miliciens hutus (les interahamwe) a été établi à Mutara. Pendant trois semaines, les recrues, par groupes de 300 hommes, étaient endoctrinées dans la haine ethnique de la communauté tutsie et apprenaient également à devenir des tueurs. Ces recrues ont constitué les milices interahamwe ("ceux qui attaquent ensemble"), qui ont été les principaux auteurs du génocide avec l'aide des impuzamugambi ("ceux qui ont le même but") de la Coalition pour la défense de la République (CDR). Les miliciens impuzamugambi ont été entraînés, armés et dirigés par la Garde présidentielle et autres éléments de l'armée gouvernementale rwandaise.

66. Les événements survenus dans les heures qui ont immédiatement suivi la mort des Présidents Habyarimana et Ntamyira montrent que les violations des droits de l'homme ont été soigneusement planifiées et préméditées. Comme le Rapporteur spécial le souligne dans son rapport (ibid., par. 26), le "gouvernement intérimaire" a été constitué quelques heures seulement après l'accident. Dans les 30 à 45 minutes qui ont suivi l'attentat - avant même que la nouvelle puisse être annoncée par la radio nationale -, des barrages ont été mis en place à certains grands carrefours. Le Rapporteur spécial indique que, 45 minutes après l'attentat, la route allant de l'hôtel Méridien au stade Amahoro était bloquée par des soldats et des civils. Il note que des officiers supérieurs de l'état-major du "gouvernement intérimaire" ont reconnu ces faits, tout en soutenant que l'enchaînement rapide des événements est en fait attribuable aux civils et à certains soldats ayant réagi spontanément à la mort du Président rwandais, qui était très populaire. Cette explication n'est guère convaincante étant donné que la nouvelle de l'accident, qui s'était produit 45 minutes auparavant, n'avait pas encore été annoncée.

- 12 -

67. Il convient de signaler un autre fait, encore plus probant peut-être : la Garde présidentielle a mis en place des barrages routiers qui ont empêché les membres de la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR) d'atteindre l'aéroport afin de mener une enquête sur l'assassinat du Président².

68. Avant l'aube du 7 avril, des soldats de la Garde présidentielle se sont rendus chez des membres modérés de l'opposition et les ont tués ainsi que leurs familles. Parmi les victimes se trouvaient le Premier Ministre, M^{me} Agathe Uwilingiyimana, 10 soldats belges de la MINUAR qui essayaient de la protéger, le Président de la Cour de cassation, M. Joseph Kavaruganda, et les défenseurs des droits de l'homme Charles Shamukiga, Fidèle Kanyabugoyi, Ignace Ruhatana et Patrick Gahizi. Les soldats ont également attaqué un centre catholique à Kigali et ont tué 17 Tutsis, pour la plupart des prêtres et des religieuses, y compris le père Chrysologue Mahamé (Société de Jésus) et l'abbé Augustin Ntagara.

69. Le 8 avril 1994, la Garde présidentielle ainsi que des soldats de l'armée rwandaise et des miliciens interahamwe se sont mis à massacrer systématiquement la population civile tutsie à Kigali. Comme le déclare le Rapporteur spécial dans son rapport, dans les 30 à 45 minutes après que l'avion présidentiel se fut écrasé, des barrages routiers étaient en place et les cartes d'identité vérifiées afin de déterminer l'ethnie des personnes. Les individus présentant des caractéristiques tutsies ont été exécutés sommairement. Comme la presse l'a rapporté, les rues de Kigali ont commencé à se couvrir de cadavres.

70. Des témoins oculaires déclarent que des perquisitions ont été systématiquement effectuées et que les Tutsis ont été pourchassés et tués. Certains Tutsis ont essayé de se réfugier dans des églises, des hôtels ou des endroits où ils pourraient être en sécurité de par leur nombre. Toutefois, les soldats ont systématiquement tué les Tutsis qui avaient cherché refuge dans l'entrepôt de la Croix-Rouge belge à Kigali. Les églises et le stade Amahoro ont été encerclés pour empêcher les Tutsis d'en sortir.

71. Le 9 avril 1994, l'armée rwandaise et les milices interahamwe ont continué de massacrer les Tutsis aux barrages des rues à Kigali et ont commencé à évacuer ceux qui s'étaient réfugiés dans des églises afin de les exécuter. Au moins 100 personnes qui se trouvaient à l'intérieur ou sur le parvis d'une église ont été assassinées. D'autres ont été brûlées vives dans une chapelle.

72. Au cours de la semaine suivante, la Garde présidentielle et les miliciens ont tué environ 20 000 personnes à Kigali et dans ses environs immédiats. Ces massacres, fomentés par la Radio des Mille Collines qui encourageait les auditeurs à "remplir les tombes qui étaient encore à moitié pleines", se sont étendus à l'extérieur de la ville.

73. De nombreux documents provenant d'organisations non gouvernementales s'occupant des droits de l'homme contiennent des listes non exhaustives de victimes :

Human Rights Watch/Africa (Rapport daté de juin 1994)

- 2 800 personnes ont été tuées dans une église de Kibungu;
- 6 000 Tutsis ont été tués dans une église de Cyahinde où ils s'étaient réfugiés. On n'a compté que 200 survivants;
- 4 000 personnes ont été tuées dans une église de Kibeho;
- 2 000 personnes ont été tuées dans une paroisse de Mibirizi;
- 4 000 personnes ont été tuées dans une paroisse de Shang'i;
- 500 personnes ont été tuées dans une paroisse de Rukara;
- Des centaines de patients et du personnel médical ont été tués dans les hôpitaux de Kigali et de Butaré;
- 31 orphelins tutsis et 11 volontaires de la Croix-Rouge qui essayaient de les protéger ont été tués dans l'orphelinat de Butaré;
- 88 élèves ont été tués dans leur école à Gikongoro.

- 13 -

Médecins sans frontières (États-Unis)

74. Sur la base des témoignages concernant les événements qui se sont déroulés du 6 au 30 avril 1994, l'organisation Médecins sans frontières a fourni les noms de centaines de personnes tuées, par préfecture. Les auteurs de ces crimes étaient des civils rwandais et des réfugiés hutus du Burundi, des soldats de l'armée du FPR et des miliciens hutus.

Préfecture de Ngenda

- 3 personnes ont été tuées dans un camp de Burengé (6-10 avril);
- 5 personnes travaillant pour Médecins sans frontières ont été assassinées le 10 avril 1994 à Burengé, près du bureau de la Croix-Rouge belge;
- 24 personnes ont disparu d'un camp le 7 et le 12 avril.

Préfecture de Butaré

- Le 19 avril, 600 personnes ont été tuées, pour la plupart des Tutsis, dans la commune de Mungaza. Ce massacre a été commis par des miliciens hutus de communes voisines, accompagnés par l'administrateur de la commune, le conseiller du district, le bourgmestre et des membres du Mouvement révolutionnaire national pour le développement;
- Un grand nombre de malades et de blessés, ainsi que du personnel médical de l'hôpital universitaire de Butaré, ont été tués par des soldats des forces armées rwandaises et des miliciens hutus entre le 16 et le 26 avril 1994;
- Le sous-préfet de Butaré (Parti socialiste démocrate, de l'opposition) et toute sa famille, y compris un enfant de 3 mois, ont été assassinés le 22 avril 1994 par des éléments de la Garde présidentielle, des miliciens interahamwe et des officiers de police de la commune;
- 30 civils tutsis ont été battus par la Garde présidentielle devant l'hôtel Fascon;
- 170 patients (malades et blessés) tutsis et 5 membres du personnel médical ont été enlevés puis battus à mort ou tués à coups de machette à l'hôpital universitaire de Butaré les 22 et 23 avril 1994; les auteurs étaient des miliciens interahamwe, aidés par des soldats de la Garde présidentielle venant de Kigali et présents à l'hôpital;
- 4 000 civils rwandais d'origine tutsie ont été massacrés le 27 avril 1994 dans le bureau de la commune de Muyaga par des soldats des forces armées rwandaises aidés par des civils hutus.

Préfecture de Kibungo

- Dans le centre Saint-Joseph à Kibungo, 2 800 Tutsis ont été attaqués à la grenade le 15 avril 1994 par des soldats hutus et des miliciens interahamwe.

Préfecture de Gikongoro

- 100 civils tutsis ont été tués à Kibeho (au sud-ouest du Rwanda) par des soldats de l'armée du gouvernement intérimaire et par des groupes de hutus armés obéissant aux ordres de l'armée.

Committee for Refugees (États-Unis)

- Le 18 avril 1994, 15 000 Tutsis ont été rassemblés sur ordre du préfet de Kibuyé dans le stade de Gatwaro, à Kibuyé, et massacrés par des miliciens interahamwe;
- 4 300 Tutsis ont été massacrés au foyer St-Jean entre le 18 et le 20 avril 1994.

- 14 -

Témoignage de membres du clergé recueillis par des soldats de l' "Opération Turquoise"

- 30 prêtres du diocèse de Nyundo ont été assassinés;
- Des massacres ont été commis à Birambo sur ordre du bourgmestre de Bwakira et du sous-préfet de Birambo et les corps ont été jetés dans des fosses communes.

Autres témoignages de sources diverses

75. Le 11 avril, plus de 800 Tutsis qui s'étaient rassemblés dans l'église de Kiziguro (district de Murambi, préfecture de Byumba) ont été attaqués par des soldats rwandais et des miliciens. Les 10 survivants se sont jetés dans la fosse commune pour ne pas être tués à coups de machette.

76. Neuf patients tutsis ont été tués à l'hôpital de Kigali le 11 et le 13 avril par des soldats des forces gouvernementales.

77. Selon des informations, 500 Tutsis ont été tués par des miliciens interahamwe et des gendarmes dans la mission catholique de Rukara (district de Rukara, préfecture de Kibungo).

78. Le 15 avril et les jours suivants, des soldats de l'armée rwandaise ont distribué aux miliciens interahamwe des armes automatiques et semi-automatiques et des pistolets qui ont servi à poursuivre les massacres de Tutsis commencés avec des machettes et d'autres armes.

79. Le 17 avril, plus de 100 Tutsis ont été tués par des soldats et des miliciens à Nyanza. Le 18 avril, 2 000 Tutsis ont été massacrés par des miliciens interahamwe dans l'église de Mbirizi (district de Cyimbogo, préfecture de Cyangugu).

80. Le 19 avril, le Président du gouvernement intérimaire, Théodore Sindikubwabo, a pris la parole à la radio et a demandé que les "complices" soient mis à mort à Butaré. La Garde présidentielle, arrivée durant la nuit, a creusé des fosses, les a remplies de pneus enflammés et y a jeté des Tutsis. Des milliers de Tutsis ont été également massacrés près de l'Université nationale, durant les trois jours qui ont suivi.

81. Plus de 2 800 personnes, pour la plupart des Tutsis, ont été tués dans la paroisse de Mukaranga (district de Rwamagana, préfecture de Kibungo). Les miliciens interahamwe ont utilisé des grenades, des mitrailleuses, des roquettes R4 et des machettes.

82. À Gikongoro, 88 élèves d'origine tutsie ont été massacrés dans leur école.

83. Le 23 avril, des troupes gouvernementales et des miliciens ont assassiné 170 patients tutsis et du personnel médical à l'hôpital de Butaré. Des membres de Médecins sans frontières ont été témoins de ces actes.

84. Le 29 avril, des militaires et des miliciens ont tué plus de 300 des 5 000 otages enfermés dans le stade de Cyangugu.

85. Le 30 avril, la radio gouvernementale a demandé au peuple de prendre les armes contre "l'ennemi" (les Tutsis) dans l'ensemble du pays. Les chefs de la milice hutue ont demandé aux miliciens de terminer le "nettoyage" de tous les Tutsis du Rwanda.

86. Le 1er mai, dans l'orphelinat de Butaré, des miliciens ont tué 21 enfants d'origine tutsie ainsi que 13 volontaires de la Croix-Rouge rwandaise qui essayaient de les protéger.

87. À partir du 11 mai, des miliciens et des soldats ont rassemblé dans des autocars des centaines de Tutsis qui étaient dans le stade de Cyangugu et les ont conduits dans la campagne où ils les ont assassinés.

88. À Cyahinda, plus de 5 800 Tutsis qui s'étaient réfugiés dans une église ont été assassinés. Seules 200 personnes ont survécu.

89. Le 16 mai, des troupes gouvernementales et des miliciens ont enlevé des centaines de Tutsis de l'église de Kabgayi et les ont exécutés, tandis qu'à quelques kilomètres

- 15 -

de là, le "ministre de la défense" du "gouvernement intérimaire", Augustin Bizimana, déclarait à des journalistes que les massacres avaient pris fin.

90. À Kigali, des milliers de Tutsis se sont réfugiés, entre autres lieux, dans le stade Amahoro et à l'hôtel des Mille Collines et dans l'église de la Sainte-Famille. Des miliciens y ont pénétré de nuit à plusieurs reprises, ont enlevé des centaines de Tutsis et les ont assassinés.

91. Le génocide s'est poursuivi durant le mois de juillet 1994. La Commission pourrait citer bien d'autres massacres de Tutsis commis par des soldats du gouvernement et des miliciens hutus.

92. Les massacres de Tutsis se sont poursuivis dans l'ensemble des régions tenues par le "gouvernement intérimaire". Selon des estimations fiables, un demi-million de personnes ont été massacrées au Rwanda entre le 6 avril et le 15 juillet 1994.

C. Violations du droit international humanitaire et des droits de l'homme attribuées au Front patriotique rwandais

93. L'ancien gouvernement en exil a présenté à la Commission de nombreuses listes de personnes qui auraient été massacrées par le FPR. En particulier, 11 Hutus auraient été assassinés en août, y compris certaines personnes revenant d'exil, et 27 familles hutues auraient été massacrées entre le 2 et le 12 avril 1994. L'ancien gouvernement a également fourni un document faisant état de l'existence de charniers, dont 8 à Kigali, attribués à des éléments du FPR.

94. D'autres listes ont été présentées par des témoins et des parents de victimes hutues, réfugiés au Zaïre : environ 300 personnes auraient été tuées par des inkotanyi (soldats réguliers des forces du FPR) dans la préfecture de Byumba. Dans la commune de Bwisiga, les massacres suivants auraient été commis : 30 Hutus tués dans le secteur de Bwisiga, 49 à Nyarurama, 52 à Kabongoya, 32 à Buhanga, 22 à Gihuké, 26 à Muti et 25 à Karéhé. Selon l'ancien gouvernement, entre avril et juin 1994, des éléments du FPR auraient massacré 102 Hutus dans les communes de Rutongo, Shorgi, Mutwa et Rwerere de la préfecture de Kigali.

95. La Commission d'experts a estimé qu'il y avait de sérieuses raisons de conclure que des éléments tutsis s'étaient eux aussi livrés à des massacres, des exécutions sommaires, des violations du droit international humanitaire et des crimes contre l'humanité à l'égard de Hutus et que les allégations concernant ces actes devraient faire l'objet d'enquêtes plus poussées.

96. Alors qu'elle mettait la dernière main à son rapport préliminaire, la Commission d'experts a reçu des informations selon lesquelles des violations du droit à la vie auraient été commises au Rwanda entre le mois d'août et le début de septembre 1994. Le Secrétaire général a demandé à la Commission de mener une enquête à ce sujet.

97. La Commission a ainsi renouvelé ses efforts en vue de vérifier les allégations suivant lesquelles certaines atrocités commises au Rwanda depuis la prise du pouvoir par le Front Patriotique Rwandais étaient systématiques ou à vaste échelle, en respectant les mêmes paramètres d'impartialité et d'indépendance appliqués à toutes les autres enquêtes concernant la situation au Rwanda. Conformément à ce qui précède, elle a pris toutes les mesures nécessaires, au cours de sa deuxième mission, pour enquêter sur les allégations contre les autorités du Gouvernement actuel.

98. Pour sa part, la Commission n'a pas été en mesure, faute de temps, de trouver des preuves indiquant que des personnes appartenant à l'ethnie tutsie avaient perpétré des actes avec l'intention de détruire le groupe ethnique hutu en tant que tel au sens de la Convention de 1948 sur la répression du crime de génocide. Elle n'a pas non plus trouvé d'indices que les massacres de Hutus perpétrés par des soldats du FPR avaient été systématiques, commandités ou encore approuvés par les dirigeants gouvernementaux ou les commandants de l'armée.

99. Dans un entretien avec les membres de la Commission d'experts à Kigali, le Général Paul Kagame, Vice-Président et Ministre de la Défense du Gouvernement du Rwanda, a donné sa promesse solennelle de continuer de coopérer avec la Commission d'experts et le Bureau du Procureur. De plus, il a informé la Commission que près de 70 soldats du FPR (dont trois (3) majors) étaient détenus et que le gouvernement a l'intention de les juger et de les punir pour des actes de vengeance privée commis

- 16 -

contres des Hutus, actes que le Gouvernement considère comme non seulement non autorisés, mais comme contrevenant à la discipline militaire et devant être sanctionnés. Le Général Kagame a déclaré que lui-même et son gouvernement accueilleraient avec bienveillance l'attention accordée par la communauté internationale à ce sujet et a réitéré sa volonté de mettre fin à de telles violations de la discipline militaire au sein de ses propres troupes.

100. Cependant, la Commission d'experts demeure préoccupée par la violence que continue à perpétrer certains soldats du FPR et recommande que l'enquête sur les violations du droit international humanitaire et des droits de l'homme attribuées au Front Patriotique Rwandais soit poursuivie par le Procureur du Tribunal international pour le Rwanda. Conformément à ce qui précède, la Commission d'experts va transmettre tous les documents pertinents au Secrétaire général.

IV. QUESTIONS DE DROIT CONCERNANT LA RESPONSABILITE INDIVIDUELLE DANS LE DROIT INTERNATIONAL

A. Applicabilité du droit international à la situation au Rwanda

101. L'applicabilité des normes juridiques internationales à la situation au Rwanda au cours de la période allant du 6 avril au 15 juillet 1994 dépend des facteurs suivants : a) le statut juridique du conflit (déterminé par la situation de fait au Rwanda et les normes juridiques en vigueur); b) le champ d'application rationne materiae de normes de droit international, de droits de l'homme et de droit international humanitaire (déterminé par leur contenu); c) le statut juridique de ces normes (déterminé par leurs sources de droit).

102. Cela étant, il est clair que les normes juridiques internationales qui instituent la responsabilité individuelle en cas de violation grave des droits de l'homme ont été violées au Rwanda entre le 6 avril et le 15 juillet. Concrètement, certaines personnes sont responsables : a) de violations systématiques, massives et flagrantes des normes du droit international humanitaire; b) de violations des normes prohibant les crimes contre l'humanité; c) de violations des normes prohibant les actes de génocide.

103. Les normes pertinentes du droit international instituant la responsabilité individuelle se superposent dans une certaine mesure. Par conséquent, dans certains cas, un seul acte peut constituer un crime sous plusieurs chefs distincts.

B. Violations du droit international humanitaire, en particulier actes perpétrés contre la population civile

104. Le Rwanda a adhéré par succession, le 5 mai 1964, aux Conventions de Genève du 12 août 1949 et a adhéré le 19 novembre 1984 aux Protocoles additionnels de 1977.

105. L'applicabilité du droit international humanitaire dépend du statut du conflit.

106. Premièrement, il faut qu'il y ait conflit armé. Indubitablement, le conflit au Rwanda était un conflit armé, comme l'ont montré les moyens et les méthodes employés par les parties ainsi que la seule ampleur des atrocités commises entre le 6 avril et le 15 juillet 1994.

107. Deuxièmement, la détermination précise des règles du droit international humanitaire qui s'appliquent au conflit armé au Rwanda entre le 6 avril et le 15 juillet varie selon que l'on considère que ce conflit avait un caractère international ou non international.

108. Le conflit armé qui s'est déroulé entre le 6 avril et le 15 juillet 1994 constitue bien un conflit armé de caractère non international. La force armée a été employée à l'intérieur des frontières territoriales du Rwanda sans la participation active d'un autre Etat. L'intervention d'un Etat tiers n'est inscrite dans le cadre du maintien de la paix et de fonctions humanitaires et non d'une action de guerre.

109. Cela ne signifie pas que le conflit armé au Rwanda n'a pas eu d'effet important sur les Etats voisins ni sur l'ensemble de la communauté internationale. Il a eu des répercussions sérieuses sur les conditions de vie sociales et politiques et la stabilité intérieure des Etats voisins. Par exemple, l'afflux massif de réfugiés sur leurs territoires respectifs a créé des difficultés. Par ailleurs, le conflit rwandais

- 17 -

représente une menace flagrante pour la paix et la sécurité internationales au sens du Chapitre VII de la Charte des Nations Unies. Néanmoins, ces considérations ne modifient pas sa caractéristique première entre le 6 avril et le 15 juillet 1994, à savoir celle d'être un conflit armé de caractère essentiellement non international.

110. Par voie de conséquence, les obligations énoncées à l'article 3 commun aux quatre Conventions de Genève de 1949, qui régissent les "situations ne présentant pas un caractère international" ainsi que le Protocole additionnel II auxdites conventions (qui développe et complète l'article 3 commun, mais sans modifier ses conditions d'application actuelles) jouent.

111. En revanche, le conflit armé de caractère non international au Rwanda ne peut pas être considéré comme un conflit de nature purement interne au sens de l'alinéa 2 de l'article premier du Protocole II. La violence au Rwanda a de loin dépassé de simples "situations de tensions internes, de troubles intérieurs, comme les émeutes, les actes isolés et sporadiques de violence [ou] autres actes analogues". Les témoignages montrent très clairement que les violences commises au Rwanda l'ont été non pas de manière spontanée par des petits groupes mais par des individus sous la conduite d'un commandement responsable qui a mené "des opérations militaires continues et concertées" supposant une stratégie planifiée et une tactique élaborée.

112. L'article 3 commun aux Conventions de Genève du 12 août 1949 prohibe "en tout temps et en tout lieu" :

a) Les atteintes portées à la vie et à l'intégrité corporelle, notamment le meurtre sous toutes ses formes, les mutilations, les traitements cruels, tortures et supplices;

b) Les prises d'otages;

c) Les atteintes à la dignité des personnes, notamment les traitements humiliants et dégradants;

d) Les condamnations prononcées et les exécutions effectuées sans un jugement préalable, rendu par un tribunal régulièrement constitué, assorti des garanties judiciaires reconnues comme indispensables par les peuples civilisés;

A l'égard "des personnes qui ne participent pas directement aux hostilités, y compris les membres de forces armées qui ont déposé les armes et les personnes qui ont été mises hors de combat par maladie, blessure, détention, ou pour toute autre cause".

113. L'alinéa 2 de l'article 3 dispose que : "Les blessés et malades seront recueillis et soignés."

114. L'article 4 du Protocole II qui complète l'article 3 commun aux quatre Conventions de Genève prohibe les actes ci-après à l'égard de "toutes les personnes qui ne participent pas directement ou ne participent plus aux hostilités" :

a) Les atteintes portées à la vie, à la santé et au bien-être physique ou mental des personnes, en particulier le meurtre, de même que les traitements cruels tels que la torture, les mutilations ou toutes formes de peines corporelles;

b) Les punitions collectives;

c) La prise d'otages;

d) Les actes de terrorisme;

e) Les atteintes à la dignité de la personne, notamment les traitements humiliants et dégradants, le viol, la contrainte à la prostitution et tout attentat à la pudeur;

f) L'esclavage et la traite des esclaves sous toutes leurs formes;

g) Le pillage;

h) La menace de commettre les actes précités.

- 18 -

115. L'article 4 du Protocole II dispose que les enfants recevront les soins et l'aide dont ils ont besoin et que "les enfants de moins de 15 ans ne devront pas être recrutés dans les forces ou groupes armés, ni autorisés à prendre part aux hostilités".

116. Aux termes de l'article 5 du Protocole II : "les dispositions suivantes seront au minimum respectées à l'égard des personnes privées de liberté pour des motifs en relation avec le conflit armé, qu'elles soient internées ou détenues" :

- a) Les blessés et les malades seront traités conformément à l'article 7;
- b) Les personnes visées au présent paragraphe recevront dans la même mesure que la population civile locale des vivres et de l'eau potable et bénéficieront de garanties de salubrité et d'hygiène et d'une protection contre les rigueurs du climat et les dangers du conflit armé;
- c) Elles seront autorisées à recevoir des secours individuels ou collectifs;
- d) Elles pourront pratiquer leur religion et recevoir à leur demande, si cela est approprié, une assistance spirituelle de personnes exerçant des fonctions religieuses, telles que les aumôniers;
- e) Elles devront bénéficier, si elles doivent travailler, de conditions de travail et de garanties semblables à celles dont jouit la population civile locale.

117. Aux termes du premier alinéa de l'article 7 :

"Tous les blessés, les malades et les naufragés, qu'ils aient ou non pris part au conflit armé, seront respectés et protégés."

118. Aux termes de l'alinéa 2 de l'article 7 :

"Ils seront, en toutes circonstances, traités avec humanité et recevront, dans toute la mesure possible et dans les délais les plus brefs, les soins médicaux qu'exige leur état. Aucune distinction fondée sur des critères autres que médicaux ne sera faite entre eux."

119. Aux termes de l'article 8 :

"Chaque fois que les circonstances le permettront, et notamment après un engagement, toutes les mesures possibles seront prises sans retard pour rechercher et recueillir les blessés, les malades et les naufragés, les protéger contre le pillage et les mauvais traitements et leur assurer les soins appropriés, ainsi que pour rechercher les morts, empêcher qu'ils soient dépouillés et leur rendre les derniers devoirs."

120. Aux termes de l'article 9, le personnel sanitaire et religieux sera respecté et protégé. L'article 11 dispose que les unités et moyens de transport sanitaires seront en tout temps respectés et protégés et ne seront pas l'objet d'attaques.

121. Le Titre IV du Protocole II a trait à la protection de la population civile. Aux termes de l'article 13 :

- "1. La population civile et les personnes civiles jouissent d'une protection générale contre les dangers résultant d'opérations militaires. En vue de rendre cette protection effective, les règles suivantes seront observées en toutes circonstances.
- 2. Ni la population civile en tant que telle ni les personnes civiles ne devront être l'objet d'attaques. Sont interdits les actes ou menaces de violence dont le but principal est de répandre la terreur parmi la population civile.
- 3. Les personnes civiles jouissent de la protection accordée par le présent Titre, sauf si elles participent directement aux hostilités et pendant la durée de cette participation."

- 19 -

122. L'article 14 garantit la protection des biens indispensables à la survie de la population civile. L'article 15 prévoit la protection des biens culturels et des lieux de culte.

123. Aux termes de l'article 17 :

"Le déplacement de la population civile ne pourra pas être ordonné pour des raisons ayant trait au conflit sauf dans les cas où la sécurité des personnes civiles ou des raisons militaires impératives l'exigent. Si un tel déplacement doit être effectué, toutes les mesures possibles seront prises pour que la population civile soit accueillie dans des conditions satisfaisantes de logement, de salubrité, d'hygiène, de sécurité et d'alimentation."

124. La Commission d'experts a constaté que l'article 3 commun aux Conventions de Genève de 1949 et les dispositions susévoquées du Protocole II additionnel aux Conventions de Genève de 1949 ont fait l'objet de violations systématiques, massives et flagrantes au Rwanda entre le 6 avril et le 15 juillet 1994.

C. Crimes contre l'humanité

125. Pour déterminer si les normes interdisant les crimes contre l'humanité s'appliquent au conflit armé du Rwanda et dans quelle mesure il est nécessaire de considérer le contenu et le statut juridique de la notion de "crime contre l'humanité" comme norme de droit international.

126. La catégorie juridique des "crimes contre l'humanité" n'a pas un contenu ni un statut juridique aussi clairs que ceux du "génocide" ou des violations des Conventions de Genève ou des Protocoles additionnels auxdites conventions. L'ambiguïté du contenu et du statut juridique de la notion de "crime contre l'humanité" tient en partie à sa formulation dans le statut du Tribunal de Nuremberg, en partie à l'interprétation qui en a été faite par le Tribunal de Nuremberg.

127. L'article 6 c) du statut du Tribunal de Nuremberg qualifie de "crime contre l'humanité" :

"l'assassinat, l'extermination, la réduction en esclavage, la déportation, et tout autre acte inhumain commis contre toutes populations civiles, avant ou pendant la [seconde] guerre [mondiale], ou bien les persécutions pour des motifs politiques, raciaux ou religieux lorsque ces actes ou persécutions, qu'ils aient constitué ou non une violation du droit interne du pays où ils ont été perpétrés, ont été commis à la suite de tout crime rentrant dans la compétence du Tribunal [de Nuremberg] ou en liaison avec ce crime."

Au départ, on ne voyait pas clairement si les normes interdisant les "crimes contre l'humanité" étaient destinées à chevaucher les normes interdisant les crimes de guerre ou si les premières et les secondes devaient être considérées comme des notions juridiques distinctes.

128. L'article 6 c) du statut du Tribunal de Nuremberg réduit considérablement la notion de "crime contre l'humanité". Comme le dit Sungu¹⁰ :

"En particulier, les actes doivent avoir été commis contre des civils et non contre des soldats (alors que les normes interdisant les crimes de guerre limitent également les actions contre les soldats), et ces actes doivent avoir été commis 'avant ou pendant la guerre' (encore qu'il ne soit pas précisé de quelle période de temps il s'agit avant la guerre). Un protocole du 6 octobre 1945 fait à Berlin a modifié la version initiale de l'article 6 c). La disposition initiale contenait un point-virgule après le mot 'guerre', ce qui laissait entendre que l'assassinat, etc., pouvaient être considérés comme des crimes contre l'humanité indépendants de la compétence du Tribunal. Toutefois, le protocole a remplacé le point-virgule par une virgule, signifiant ainsi que les crimes

- 20 -

contre l'humanité devaient être interprétés comme n'impliquant de responsabilité que pour des actes liés à la guerre."

En outre, la Commission d'enquête des Nations Unies sur les crimes de guerre s'est efforcée en 1946 de lever toute ambiguïté en déclarant que :

"... les crimes contre l'humanité tels que visés dans l'Accord des quatre puissances du 8 août 1945 étaient des crimes de guerre rentrant dans la compétence de la Commission des Nations Unies pour les crimes de guerre."

129. En conséquence, les "crimes contre l'humanité" ont été interprétés par le Tribunal de Nuremberg comme des crimes liés à la seconde guerre mondiale, plutôt qu'à toute situation antérieure à celle-ci.

130. Si le contenu normatif de la notion de "crime contre l'humanité" était resté figé dans la forme qu'il avait dans le statut du Tribunal de Nuremberg, il ne pourrait pas s'appliquer à la situation qui existait au Rwanda entre le 6 avril et le 15 juillet 1994, parce qu'il n'y avait pas de "guerre" au sens classique d'un conflit armé inter-États ou international.

131. Toutefois, le contenu normatif de la notion de "crime contre l'humanité" employée à l'origine par le Tribunal de Nuremberg à ses propres fins, en relation avec la seconde guerre mondiale - a subi une évolution importante depuis la fin de celle-ci.

132. Premièrement, le Tribunal de Nuremberg lui-même avait établi que la notion de "crime contre l'humanité" visait certains actes commis contre des civils, y compris des civils ayant la même nationalité que l'auteur de ces actes. En fait, la notion normative de "crime contre l'humanité" a sa véritable origine dans les principes d'humanité invoqués pour la première fois au début du XIXe siècle par un État pour dénoncer les violations des droits de l'homme de ses propres citoyens par un autre État. Ainsi, la notion de "crime contre l'humanité" en tant que catégorie juridique a été conçue dès le début comme s'appliquant à des personnes, que l'acte criminel ait été ou non commis durant une situation de conflit armé et quelle que soit la nationalité de l'auteur ou de la victime de cet acte.

133. Deuxièmement, le contenu et le statut juridique de la norme depuis Nuremberg ont été élargis et développés par certains instruments internationaux relatifs aux droits de l'homme adoptés par l'ONU depuis 1945. La Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide de 1948, en particulier, affirme la validité juridique d'une partie du contenu normatif de la notion de "crime contre l'humanité", telle qu'elle est définie à l'article 6 c) du statut du Tribunal de Nuremberg, mais ne va pas plus loin. La Convention internationale sur l'élimination et la répression du crime d'apartheid, adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies le 30 novembre 1973, stipule en son article premier que l'apartheid est un "crime contre l'humanité".

134. Troisièmement, la Commission d'experts sur l'ex-Yougoslavie, constituée conformément à la résolution 780 (1992) du Conseil de sécurité de l'ONU, a déclaré qu'elle considérait comme crime contre l'humanité :

"toute violation flagrante des règles fondamentales du droit humanitaire et du droit relatif aux droits de l'homme, commise par une personne dont il peut être établi qu'elle appartient à une partie au conflit, dans le cadre d'une politique officielle de discrimination à l'encontre d'un groupe déterminé de personnes, qu'il y ait ou non guerre et quelle que soit la nationalité de la victime"¹².

Cette opinion trouve un appui dans les ouvrages de spécialistes de droit international public¹³.

135. La Commission d'experts sur le Rwanda considère comme "crime contre l'humanité" toute violation flagrante des règles fondamentales du droit humanitaire et du droit relatif aux droits de l'homme, commise par une personne dont il peut être établi qu'elle appartient à une partie au conflit, dans le cadre d'une politique officielle de discrimination à l'encontre d'un groupe déterminé de personnes, qu'il y ait ou non guerre et quelle que soit la nationalité de la victime, et inclut notamment dans cette notion les actes suivants :

- 21 -

- L'assassinat;
- L'extermination;
- La réduction en esclavage;
- La déportation et le transfert de populations;
- L'imprisonnement;
- La torture;
- Le viol;
- Persécutions pour des motifs raciaux, politiques et religieux;
- Autres traitements inhumains;
- L'apartheid.

136. La Commission d'experts a eu connaissance d'informations inquiétantes indiquant que des femmes et des jeunes filles avaient été enlevées et violées au Rwanda au cours du conflit armé qui a déchiré le pays.

137. La Commission d'experts estime que le viol est à la fois une infraction au droit international humanitaire et un crime contre l'humanité.

138. Il y a lieu de réfléchir un instant sur le fondement juridique des normes juridiques internationales interdisant le viol afin d'en bien comprendre le statut actuel en droit international.

139. Le viol ne figure pas expressément au nombre des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité énumérés dans le statut du Tribunal de Nuremberg.

140. L'article 3, commun aux quatre Conventions de Genève de 1949, ne fait pas non plus mention du "viol". Cet article se réfère aux atteintes à la vie et à l'intégrité corporelle, aux mutilations, aux traitements cruels, à la torture, aux atteintes à la dignité des personnes et aux traitements humiliants et dégradants mais il ne mentionne ni le "viol" ni les "sérvices sexuels". Plus grave encore, les dispositions relatives aux "infractions graves" définies par les Conventions de Genève ne se réfèrent pas non plus au "viol". Ces dispositions sont celles qui instituent la responsabilité individuelle en cas de violations particulièrement graves des Conventions de Genève.

141. Toutefois, bien qu'il ne soit pas expressément fait mention du "viol" dans ces dispositions, la communauté internationale semble considérer que le viol relève de l'article 3 commun à toutes les Conventions de Genève ainsi que des dispositions relatives aux infractions graves. De fait, le Comité international de la Croix-Rouge a déclaré dès 1958 que les "traitements inhumains" mentionnés à l'article 147 de la quatrième Convention de Genève devaient être interprétés à la lumière de l'article 27 qui prohibe le viol. L'article 27 énonce une obligation :

"Les femmes seront spécialement protégées contre toute atteinte à leur honneur, et notamment contre le viol, la contrainte à la prostitution et tout attentat à leur pudeur."

En outre, les Protocoles de 1977, qui révisent et complètent les Conventions de Genève de 1949, contiennent des dispositions se référant expressément au "viol". Le Protocole II de 1977, relatif à la protection des victimes des conflits armés non internationaux, est particulièrement pertinent dans le cas du Rwanda. Y sont prohibés en tout temps et en tout lieu :

"Les atteintes à la dignité de la personne, notamment les traitements humiliants et dégradants, le viol, la contrainte à la prostitution et tout attentat à la pudeur."

142. De toute façon, le Statut du Tribunal International pour le Rwanda, adopté par le Conseil de sécurité dans sa résolution 955 du 8 novembre 1994, retient le viol comme un "crime contre l'humanité" à l'article 3(g).

143. Même si le Statut n'avait pas fait de référence spécifique au viol comme "crime contre l'humanité", la communauté internationale reconnaît que dans certaines circonstances, le viol constitue un crime contre l'humanité.

144. Dans son rapport de 1993, le Rapporteur spécial chargé d'étudier la situation des droits de l'homme sur le territoire de l'ex-Yougoslavie a fait clairement apparaître les rapports existant entre le viol en tant qu'instrument de contrôle de la société et le "nettoyage ethnique" :

- 22 -

"Le viol est un acte par lequel le violeur, par la force et la contrainte, cherche à humilier, déshonorer, avilir et terrifier la victime. Dans tous ses rapports, le Rapporteur spécial a mis en lumière la diversité des méthodes utilisées pour procéder à la purification ethnique. Le viol est l'une de ces méthodes, comme on l'a dit dès le début. Dans ce contexte, le viol n'est pas seulement un crime commis sur la personne de la victime, mais il vise aussi à humilier, déshonorer, avilir et terrifier le groupe tout entier."¹⁰

145. La Commission d'experts fait sienne cette analyse et tient à dire clairement qu'elle considère le viol comme une infraction au droit international humanitaire et comme un crime contre l'humanité. Il y a des cas manifestes où le viol - qui constitue indéniablement "une atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale" - est perpétré sous la conduite d'un commandement responsable en tant que politique systématique complémentaire ou constitutive d'une politique plus vaste qui vise délibérément à détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux comme tel. La Commission d'experts recommande que le Procureur étudie de manière approfondie les rapports entre la politique de viol systématique menée sous la conduite d'un commandement responsable en tant que crime contre l'humanité, d'une part, et le crime de génocide, d'autre part.

146. La Commission a estimé que l'on était fondé à conclure que des "crimes contre l'humanité" ont été commis au Rwanda.

D. Génocide

147. Le terme "génocide" a été inventé par Raphael Lemkin, avocat polonais d'origine juive, dans son ouvrage intitulé "La domination de l'Axe dans l'Europe occupée" publié en 1944¹¹. Il vient du grec genes qui signifie "race" et du latin cide qui évoque la notion de "meurtre".

148. Le 11 décembre 1946, l'Assemblée générale des Nations Unies a adopté à l'unanimité la résolution 96 (I)¹² qui décrit le génocide comme étant "le refus du droit à l'existence à des groupes humains entiers"¹³. Dans cette résolution, l'Assemblée affirme aussi que le génocide est un crime de droit des gens et fait appel aux Etats Membres pour qu'ils prennent les mesures législatives nécessaires afin de prévenir et de réprimer ce crime¹⁴.

149. Le 9 décembre 1948, l'Assemblée générale des Nations Unies a adopté à l'unanimité la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide. Cette Convention est entrée en vigueur le 12 janvier 1951 conformément aux dispositions de l'article XIII et, en tant que traité, énonce des normes juridiques que les Etats Parties sont tenus de respecter.

150. Dans la mesure où avant l'adoption de la Convention en 1948, le génocide n'était pas expressément prohibé par le droit international, sauf par le droit de la guerre¹⁵, l'article premier de la Convention aux termes duquel "le génocide, qu'il soit commis en temps de paix ou en temps de guerre, est un crime du droit des gens" représente une avancée du droit international. L'apparition de normes juridiques internationales prohibant le génocide ne remonte donc qu'à la fin de la seconde guerre mondiale.

151. Le Rwanda a adhéré à la Convention sur le crime de génocide le 16 avril 1975. Il a émis une réserve stipulant que "La République rwandaise ne se considère pas comme liée par l'article IX de la Convention". Aux termes de l'article IX :

"Les différends entre les Parties contractantes relatifs à l'interprétation, l'application ou l'exécution de la présente Convention, y compris ceux relatifs à la responsabilité d'un Etat en matière de génocide ou de l'un quelconque des autres actes énumérés à l'article III, seront soumis à la Cour internationale de Justice, à la requête d'une partie au différend."

152. Même si le Rwanda n'avait pas ratifié la Convention sur le génocide, il serait lié par l'interdiction du génocide qui fait partie du droit international coutumier depuis 1948. De plus, il est universellement reconnu par la communauté internationale que l'interdiction du génocide est devenue une règle de jus cogens. Elle a donc un caractère impératif¹⁶. Pour toutes ces raisons, l'interdiction du génocide telle

- 23 -

qu'elle est confirmée dans la Convention s'applique à tous les membres de la communauté internationale et non pas uniquement aux Parties à la Convention".

153. Aux termes de l'article II :

"Dans la présente Convention, le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :

- a) Meurtre de membres du groupe;
- b) Atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe;
- c) Soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle;
- d) Mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe;
- e) Transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe."

154. L'article III stipule que "seront punis les actes suivants :

- a) Le génocide;
- b) L'entente en vue de commettre le génocide;
- c) L'incitation directe et publique à commettre le génocide;
- d) La tentative de génocide;
- e) La complicité dans le génocide".

155. Aux termes de l'article IV, "les personnes ayant commis le génocide ou l'un quelconque des autres actes énumérés à l'article III seront punies, qu'elles soient des gouvernants, des fonctionnaires ou des particuliers".

156. La Commission d'experts estime qu'il y a de très sérieuses raisons de conclure que chacune des dispositions énoncées dans l'article III de la Convention sur le génocide a été violée au Rwanda entre le 6 avril et le 15 juillet 1994 dans le cas d'un groupe ethnique considéré comme tel. De plus, beaucoup d'éléments de preuve appuient la conclusion qu'avant le 6 avril 1994, des éléments Hutus avaient planifié la perpétration du génocide des Tutsis en violation de l'article III de la Convention de 1948 précitée. Il convient de rappeler que celle-ci aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix et qu'en conséquence, ses dispositions s'appliquent à la situation du Rwanda, nonobstant l'existence ou non d'un conflit armé.

1. La question des groupes nationaux, ethniques, raciaux ou religieux

157. Dans l'esprit des auteurs du texte qui a précédé la Convention, à savoir la résolution 96 (I) de l'Assemblée générale, la Convention avait pour but de prévenir la destruction de groupes raciaux, nationaux, linguistiques, religieux ou politiques.

Cependant, dans la Convention sur le crime de génocide, telle qu'elle a finalement été adoptée,

"Les groupes politiques sont visiblement absents de la liste car certains États craignaient que l'inclusion d'une catégorie dont on peut soutenir qu'elle est mouvante ne fasse obstacle à la ratification de la Convention".

158. Elle semble laisser aux auteurs du crime une petite possibilité de s'en sortir en faisant valoir que les meurtres qu'ils ont ordonnés ou exécutés visaient des groupes politiques et qu'aucun des groupes énumérés dans l'article II n'en a été victime. Ils pourraient aussi soutenir que les meurtres ont été commis pour des raisons politiques et non dans l'intention de détruire un groupe racial, national, linguistique ou religieux comme tel.

P- 086

- 24 -

159. Toutefois, un tel argument ne peut prévaloir, car ce n'est pas parce qu'il y a motivation politique qu'il n'y a pas intention de commettre le crime de génocide si cette intention est établie en premier lieu". De même, pour conclure qu'il y a discrimination fondée sur la race ou l'ethnie, il n'est pas nécessaire de prendre pour hypothèse ou postulat l'existence de la race ou de l'ethnie elle-même en tant que faits scientifiquement objectifs.

2. Questions se rapportant au nombre de personnes tuées et à l'intention spécifique de commettre le génocide

160. Dans la mesure où il y a crime de génocide lorsqu'il y a intention de détruire le groupe comme tel, les cas de génocide portés devant le Tribunal international devront être centrés sur les éléments de preuve qui lient le fait de tuer à l'intention subjective de l'accusé de détruire le groupe national, ethnique, racial ou religieux auquel appartient la victime.

161. La Commission d'experts juge ici utile de réfléchir à un certain nombre de questions se rapportant à l'intention délictueuse de commettre le crime de génocide, tel qu'il est défini à l'article II de la Convention sur le génocide, et qui se poseront très probablement.

162. Faut-il qu'un nombre minimum de personnes aient été tuées pour que le crime de génocide puisse être établi?

163. Supposons par exemple qu'un individu comparaisse devant le Tribunal pour avoir commis un acte de génocide. Supposons en outre que : a) l'accusé n'a tué qu'une personne; et b) que des preuves suffisantes ont été produites indiquant que l'accusé est coupable de meurtre en droit rwandais.

164. Premièrement, se pose la question de savoir si l'article II de la Convention sur le crime de génocide exige que l'accusation prouve qu'il y a eu intention de détruire le groupe tout entier ou s'il suffit qu'elle prouve qu'il y a eu intention de détruire une partie du groupe.

165. L'interprétation de l'article II de la Convention sur ce point aura probablement d'importantes répercussions sur l'ampleur des poursuites engagées devant le Tribunal pour le Rwanda pour la raison suivante. Si l'on interprète l'article II comme signifiant que l'intention de détruire le groupe comme tel ne s'applique qu'au groupe tout entier et non à une partie du groupe, il pourrait en résulter que seules seront poursuivies les personnes soupçonnées d'avoir ordonné et planifié le génocide dans cette intention. Il pourrait en résulter qu'un autre chef d'accusation devra être retenu dans le cas de tel ou tel suspect dont il pourrait être prouvé qu'il a commis le meurtre mais non qu'il a agi dans l'intention de détruire le groupe tout entier comme tel.

166. Un regard sur les travaux préparatoires n'éclaire guère quant à l'intention des auteurs de la Convention sur le crime de génocide. Mais si l'on se contente de lire l'article II, le mot "ou" indique que l'intention de détruire une partie du groupe suffit pour qu'il y ait eu crime de génocide. Toutefois, comme Bryant le fait observer :

"A moins que l'intention ne soit expresse, ... il serait difficile de prouver l'intention de détruire le groupe, sauf dans les cas où le nombre de victimes est important. Dans la pratique, le nombre de victimes peut avoir valeur probante s'agissant d'établir l'intention."

167. Deuxièmement, se pose la question de savoir si les normes juridiques à appliquer pour établir l'intention doivent être subjectives ou objectives. On ne peut juger de l'intention de l'auteur d'un crime d'un point de vue purement extérieur ou objectif pour la simple raison qu'un individu causant la mort d'un autre individu ne commet pas toujours un crime et qu'il faut tenir compte non seulement de l'acte mais aussi de l'intention de nuire. Par ailleurs, on ne peut pas juger de l'intention de nuire sur une base purement subjective car il est impossible "de se mettre complètement à la place de l'accusé" afin de déterminer si au moment des faits celui-ci a agi dans l'intention de nuire. La présomption d'innocence étant un principe fondamental des droits de l'homme et de la justice pénale qui suppose que l'accusation doit établir les faits de manière incontestable, il faudra alors se demander à quel moment du procès la charge de la preuve incombera non plus à l'accusation mais à l'accusé.

- 25 -

168. Il pourrait sembler de peu d'importance que l'accusé soit reconnu coupable de meurtre plutôt que de génocide ou vice versa. Mais cette différence pourrait être très importante pour l'accusé, pour l'accusation et pour la communauté dans son ensemble. Dans le cas où il y aurait eu génocide, la question relèverait de la compétence du tribunal international habilité à juger et châtier les accusés conformément aux règles du droit international. Dans le cas où il y aurait eu meurtre, toutefois, ce serait les lois rwandaises qui s'appliqueraient et l'affaire devrait être jugée par un tribunal rwandais dûment habilité. Le droit applicable, y compris les garanties de procédure à l'accusé, les sanctions que le tribunal pourrait prononcer et même le retentissement du verdict seront probablement très différents selon la nature du chef d'accusation retenu et le lieu où se tiendra le procès.

V. ATTRIBUTION DE LA RESPONSABILITÉ (IMPUTABILITÉ)

A. La responsabilité individuelle en droit international

169. Que l'individu soit tenu pour responsable à titre personnel n'est pas une complète nouveauté. En effet, les cours martiales instituées pour juger des individus ayant commis des crimes de guerre remontent au moins à 1419 comme Keen le montre dans son ouvrage sur les lois de la guerre au Moyen-Âge¹⁰. À noter aussi, le procès international de Peter von Hagenbach qui s'est déroulé en 1474 pour des faits considérés aujourd'hui comme des crimes contre l'humanité. Le Congrès de Vienne de 1815 est à l'origine des normes légales internationales qui stipulent la responsabilité individuelle pour commerce et traite d'esclaves et pour piraterie. Aujourd'hui, ces normes sont considérées comme faisant partie du droit international et probablement du jus cogens¹¹.

170. Certes, la responsabilité internationale est de façon prédominante, voire presque exclusivement, centrée autour de l'État et non pas d'autres entités. Cela n'est pas pour nous surprendre puisque c'est l'État qui est le sujet premier du droit international. Avant les procès de Nuremberg qui ont fait suite à la seconde guerre mondiale, même les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité mettaient en jeu principalement la responsabilité de l'État et non celle de l'individu.

171. Toutefois, les procès de Nuremberg ont clairement établi le principe selon lequel toute personne, quels que soient sa fonction ou son rang, doit être tenue pour responsable en droit international des crimes de guerre, des crimes contre la paix ou des crimes contre l'humanité qu'elle a commis. On évoque la possibilité selon laquelle des procès pouvaient être engagés et des sanctions infligées à une ou autre époque.

172. Le principe selon lequel l'individu doit être tenu pour responsable des violations graves des droits de l'homme qui lui sont imputables - fermement mis en oeuvre par le Tribunal de Nuremberg et aujourd'hui universellement reconnu par la communauté internationale - est le principe même qui régit le Tribunal criminel international pour l'ex-Yougoslavie et la présente Commission d'experts pour le Rwanda instituée conformément à la résolution 935 (1994) du Conseil de sécurité.

B. La responsabilité hiérarchique

173. C'est un principe bien établi en droit international que quiconque ordonne à un subordonné de commettre une violation mettant en jeu la responsabilité individuelle de celui-ci est aussi responsable que l'exécutant lui-même. Les principes de Nuremberg, adoptés par l'Assemblée générale des Nations Unies le 11 décembre 1946, ont confirmé que même un chef d'État n'est pas déchargé de toute responsabilité, au regard du droit international, quand a été commis un crime considéré comme tel en droit international¹².

174. Le principe de la responsabilité hiérarchique est consacré à l'article IV de la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, mentionné plus haut, et s'est traduit aussi dans l'article 86 2) du Protocole I additionnel aux Conventions de Genève de 1949 relatives aux conflits armés internationaux. Il est réitéré dans le projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité¹³.

C. Moyens de défense : ordres d'un supérieur hiérarchique, contrainte, méprise, nécessité militaire et représailles

175. Dès l'adoption du statut du Tribunal de Nuremberg, il a été admis que les instructions d'un supérieur hiérarchique ne pourraient être invoquées comme excuse

- 26 -

absolutoire par l'accusé". Néanmoins, le fait que celui-ci a agi conformément aux instructions d'un supérieur hiérarchique peut être considéré comme un motif de diminution de la peine.

176. La Commission tient à préciser qu'elle considère que les moyens de défense tirés de la contrainte et de l'erreur sur les faits peuvent être invoqués par toute personne accusée de violations graves des droits de l'homme.

VI. LA QUESTION DE LA JURIDICTION PENALE

177. Dans son rapport préliminaire, la Commission d'experts a recommandé que des cas concernant les crimes de droit international commis au Rwanda soient portés devant le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (créé conformément aux résolutions 808 (1993) et 827 (1993) du Conseil de sécurité et que cette approche pouvait faire progresser rapidement le domaine de la justice pénale internationale.

178. Pour ces raisons, la Commission d'experts avait recommandé que les procès des personnes suspectées d'avoir commis de graves violations du droit international humanitaire, des crimes contre l'humanité et des actes de génocide, soient conduits par un tribunal pénal international.

179. La Commission avait recommandé d'étendre la compétence du Tribunal international pénal pour l'ex-Yougoslavie aux crimes internationaux commis au Rwanda.

180. La résolution 955 (1994) du Conseil de sécurité du 8 novembre 1994 portant Statut du Tribunal international pour le Rwanda a largement suivi les recommandations de la Commission relatives à la compétence. La résolution 955 est appelée à apporter une unité à la procédure et au développement du droit pénal international. En particulier, l'article 15 (3) du Statut du Tribunal international pour le Rwanda dispose que " le Procureur du Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie exerce également les fonctions de procureur du Tribunal international pour le Rwanda. " L'article 14 du Statut dispose que les juges du Tribunal international pour le Rwanda adopteront, aux fins de la procédure du Tribunal international pour le Rwanda, le règlement du Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie". Il est vrai qu'il y aura deux organes judiciaires distincts : un pour l'ex-Yougoslavie et l'autre pour le Rwanda. Cependant, il est important de noter qu'aux termes de l'article 12 (2) du Statut, les membres de la Chambre d'appel du Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie siègent également à la Chambre d'appel du Tribunal international pour le Rwanda.

VII. CONCLUSIONS

181. La Commission d'experts conclut qu'il est amplement prouvé que des personnes, appartenant à l'une et l'autre parties au conflit armé qui s'est déroulé au Rwanda durant la période du 6 avril au 15 juillet 1994, ont commis des violations graves du droit international humanitaire, en particulier de l'article 3 commun aux quatre Conventions de Genève du 12 août 1949 et de plusieurs dispositions du Protocole additionnel aux Conventions de Genève et relatif à la protection des victimes des conflits armés non internationaux du 8 juin 1977 (Protocole II).

182. La Commission d'experts conclut aussi qu'il est amplement prouvé que des personnes appartenant à l'une et l'autre parties au conflit armé ont perpétré des crimes contre l'humanité au Rwanda, pendant la période mentionnée ci-dessus.

183. Après un examen approfondi, la Commission d'experts a conclu à l'existence de preuves accablantes attestant que des actes de génocide ont été commis à l'encontre du groupe tutsi par des éléments hutus agissant de manière concertée, planifiée, systématique et méthodique. D'abondantes preuves montrent que ces exterminations massives perpétrées par des éléments hutus contre le groupe tutsi comme tel, durant la période susmentionnée, constituent un génocide au sens de l'article II de la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide du 9 décembre 1948.

184. A ce jour, la Commission n'a découvert aucune preuve indiquant que des éléments tutsis avaient commis des actes dans l'intention de détruire le groupe ethnique hutu en tant que tel, au sens où l'entend la Convention sur le génocide de 1948.

- 27 -

185. La Commission d'experts n'a pas été en mesure, faute de temps, de moyens et du fait des limites objectives à son mandat, de découvrir les preuves tendant à indiquer que les assassinats de Hutus commis par un certain nombre de soldats du FPR étaient systématiques, commandités ou encore approuvés par les autorités gouvernementales ou les commandants militaires.

186. Cependant, la Commission d'experts demeure préoccupée par les violences perpétrées par quelques soldats du FPR et recommande que l'enquête sur les violations du droit international humanitaire et des droits de l'homme attribuées au Front Patriotique Rwandais soit poursuivie par le Procureur. En conséquence de ce qui précède, la Commission d'experts a transmis tous les documents en sa possession au Secrétaire général.

187. La Commission d'experts tient à exprimer sa gratitude à M. José Ayala Lasso, Haut Commissaire des Nations Unies pour les droits de l'homme, et à M. Ibrahim Fall, Sous-Secrétaire général aux droits de l'homme et au personnel du Secrétariat pour les efforts qu'ils ont déployés de concert et pour l'appui qu'ils lui ont apporté.

- 28 -

Notes

¹ Le Tribunal international chargé de poursuivre les personnes présumées responsables de violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire de l'ex-Yougoslavie depuis 1991, institué par le Conseil de sécurité dans sa résolution 827 (1993) en date du 25 mai 1993, est ci-après dénommé "Tribunal criminel international pour l'ex-Yougoslavie".

² Voir Human Rights Watch: Africa, mai 1994, p. 3.

³ Même si le Rwanda n'est pas devenu Partie aux Conventions de Genève de 1949, il est universellement admis que l'article 3 qui leur est commun est désormais intégré au droit international coutumier qui s'impose aux parties autres que les parties aux Conventions et constitue vraisemblablement une norme impérative (jus cogens). De telles normes n'autorisent aucune dérogation ni exception.

⁴ L'article 2 commun aux quatre Conventions de Genève du 12 août 1949 concerne l'application des conventions en cas de guerre déclarée entre deux ou plusieurs des Hautes Parties contractantes, même si l'état de guerre n'est pas reconnu par l'une d'elles, ainsi que dans tous les cas d'occupation de tout ou partie du territoire d'une Haute Partie contractante, même si cette occupation ne rencontre aucune résistance militaire. L'article 3 commun aux quatre Conventions de Genève du 12 août 1949 s'applique en cas de "conflit armé ne présentant pas un caractère international et surgissant sur le territoire de l'une des Hautes Parties contractantes".

⁵ Protocole II : Protocole additionnel aux Conventions de Genève du 12 août 1949 relatif à la protection des victimes des conflits armés non internationaux, entré en vigueur le 7 décembre 1978.

⁶ Voir l'article premier du Protocole II.

⁷ Voir l'alinéa 2 de l'article premier du Protocole II aux Conventions de Genève de 1949.

⁸ Voir l'alinéa 1 de l'article premier du Protocole II.

⁹ Par conséquent, l'alinéa 2 de l'article premier du Protocole II, qui dispose que "le présent Protocole ne s'applique pas aux situations de tensions internes, de troubles intérieurs, comme les émeutes, les actes isolés et sporadiques de violence et autres actes analogues, qui ne sont pas considérés comme des conflits armés", ne s'applique pas au cas du Rwanda.

¹⁰ Sunge, Individual Responsibility in International Law for Serious Human Rights violations, 1992. Voir également Reshetov, "Development of Norms of International Law on Crimes against Humanity" dans The Nuremberg Trial and International Law, Ginsburgs et Kudriavtsev (dir.), 1990, p. 199 et 200.

¹¹ Voir Dinstein, International Criminal Law 20, Israel L. Rev. 206-242 (1985) et Id. p. 36 et 37.

¹² S/25274, annex I, para. 49.

- 29 -

¹³ Voir, par exemple, Reshetov, "Development of Norms of International Law on Crimes against Humanity" dans The Nuremberg Trial and International Law, Ginsburgs et Kudriavtsev (dir.), 1990, p. 199. Voir également Bassiouni, Crimes against Humanity in International Criminal Law, 1992, chap. 11.

¹⁴ Voir en particulier le chapitre 10 de African Rights, "Rwanda: Death, Despair and Defiance", 1994.

¹⁵ Voir les articles 50 de Convention I, 51 de la Convention II, 130 de la Convention III et 147 de la Convention IV de Genève.

¹⁶ Pour plus de détails, voir Meron, "Rape as a Crime Under International Humanitarian Law", American Journal of International Law, vol. 87 (1993), pp 424-428. Voir aussi Deas, "New Types of War Crimes and Crimes against Humanity: Violations of International Humanitarian and Human Rights Law", International Geneva Yearbook, vol 7 (1993), pp. 55-78, et Khushalani, Dignity and Honour of Women as Basic and Fundamental Human Rights, Dordrecht, Martinus Nijhoff, 1982.

¹⁷ Voir l'article 4 (2) (e) du Protocole II. L'article 76 du Protocole I dispose également ceci :

"1. Les femmes doivent faire l'objet d'un respect particulier et seront protégées, notamment contre le viol, la contrainte à la prostitution et tout autre forme d'attentat à la pudeur.

2. Les cas des femmes enceintes et des mères d'enfants en bas âge dépendant d'elles qui sont arrêtés, détenues ou internées pour des raisons liées au conflit armé seront examinés en priorité absolue (...)

¹⁸ "Rapport sur la situation des droits de l'homme sur le territoire de l'ex-Yougoslavie soumis par M. Tadeusz Mazowiecki, Rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme, conformément à la résolution 1992/S-1/1 du 14 août 1992", E/..., para. 85.

¹⁹ Lemkin, Axis Rule in Occupied Europe, Washington Fondation Carnegie pour la paix internationale, Département des publications de droit international, 1944.

²⁰ Nations Unies, "Projet de convention sur la prévention et la répression du génocide", A/AC.10/42, 6 juin 1947.

²¹ Résolution 96 (I) de l'Assemblée générale, A/231 (1946).

²² Pour une meilleure appréciation du processus de rédaction de la Convention sur le génocide, en particulier la Partie I (17-28), voir Robinson, Nehemiah, The Genocide Convention: a commentary, New York, World Jewish Congress, 1960.

²³ Voir Sungu, op. cit. (note 10). dans le chapitre III (1), l'auteur estime que bien que certains actes qualifiés maintenant d'actes de génocide en droit international étaient couverts antérieurement par les normes interdisant les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité, ces normes étaient considérées comme s'appliquant seulement aux situations de conflit armé. Cela signifiait qu'il y avait un vide en droit international concernant les assassinats massifs et le génocide perpétrés en temps de paix.

- 30 -

" L'article 53 de la convention de Vienne sur le droit des traités de 1969 dispose que : "Est nul tout traité qui, au moment de sa conclusion, est en conflit avec une norme impérative du droit international général est une norme acceptée et reconnue par la communauté internationale des Etats dans son ensemble en tant que norme à laquelle aucune dérogation n'est permise et qui ne peut être modifiée que par une nouvelle norme du droit international général ayant le même caractère".

" Cela ne signifie que toutes les dispositions de la Convention sur le génocide de 1948 ont acquis la valeur des normes de jus cogens ou même qu'elles sont devenues des règles coutumières. La Commission d'experts se réfère ici au contenu normatif de la règle interdisant le génocide telle que consacrée à l'article 2 de la Convention et non à sa source matérielle.

" Webb, John, "Genocide Treaty: Ethnic Cleaning, Substantive and Procedural Hurdles in the Application of the Genocide Convention to Alleged Crimes in the Former Yugoslavia", Georgia Journal of International and Comparative Law Eté 1993, pp. 377-408 (à la page 391).

" Ou comme observe Leblanc, "ni l'article 2 ni les autres articles de la Convention ne se réfèrent aux mobiles qui devraient déterminer la commission de tels actes". Leblanc, Durham, N.C., Duke University Press, 1991, p. 391.

" Bryant, "The United States and the 1948 Genocide Convention", Harvard International Law Journal, vol 16(3), 1975, pp. 683-707. Voir aussi Robinson, The Genocide Convention: a Commentary, New York, World Jewish Congress, 1960 et Webb, op. cit. (note 26), pp 392.

" Kean, The Laws of War in the Middle Ages, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1965.

" Voir Sunga, op.cit (note 10) et, plus généralement, Bassiouni, Crimes against Humanity, Dordrecht, Martinus Nijhoff, 1992.

" Voir la résolution 95(I) de l'Assemblée générale du 11 décembre 1946.

" Voir le rapport de la Commission du droit international sur les travaux de sa quarante-troisième session (A/46/10).

" L'article 8 du statut du Tribunal de Nuremberg stipule que : "Le fait que l'accusé a agi conformément aux instructions de son gouvernement ou d'un supérieur hiérarchique ne le dégagera pas de sa responsabilité, mais ne pourra être considéré comme un motif de diminution de la peine, si le Tribunal décide que la justice l'exige".

- 31 -

ANNEXE I**STATUT DU TRIBUNAL INTERNATIONAL POUR LE RWANDA**

Créé par le Conseil de sécurité agissant en vertu du Chapitre VII de la Charte des Nations Unies, le Tribunal criminel international chargé de juger les personnes présumées responsables d'actes de génocide ou d'autres violations graves du droit international humanitaire commis sur le territoire du Rwanda et les citoyens rwandais présumés responsables de tels actes ou violations commis sur le territoire d'états voisins entre le 1er janvier et le 31 décembre 1994 (ci-après dénommé "Tribunal international pour le Rwanda") exercera ses fonctions conformément aux dispositions du présent statut.

Article premier**Compétence du Tribunal international pour le Rwanda**

Le Tribunal international pour le Rwanda est habilité à juger les personnes présumées responsables de violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire du Rwanda et les citoyens rwandais présumés responsables de telles violations commises sur le territoire d'états voisins entre le 1er janvier et le 31 décembre 1994, conformément aux dispositions du présent statut.

Article 2**Génocide**

1. Le Tribunal international pour le Rwanda est compétent pour poursuivre les personnes ayant commis un génocide, tel que ce crime est défini au paragraphe 2 du présent article, ou l'un quelconque des actes énumérés au paragraphe 3 du présent article.

2. Le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :

- a) Meurtre de membres du groupe;
 - b) Atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe;
 - c) Soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle;
 - d) Mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe;
 - e) Transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe.
3. Seront punis les actes suivants :
- a) Le génocide;
 - b) L'entente en vue de commettre le génocide;
 - c) L'incitation directe et publique à commettre le génocide;
 - d) La tentative de génocide;
 - e) La complicité dans le génocide.

Article 3**Crimes contre l'humanité**

Le Tribunal international pour le Rwanda est habilité à juger les personnes présumées responsables des crimes suivants lorsqu'ils ont été commis dans le cadre

- 32 -

d'une attaque généralisée et systématique dirigée contre une population civile quelle qu'elle soit, en raison de son appartenance nationale, politique, ethnique, raciale ou religieuse :

- a) Assassinat;
- b) Extermination;
- c) Réduction en esclavage;
- d) Expulsion;
- e) Enprisonnement;
- f) Torture;
- g) Viol;
- h) Persécutions pour des raisons politiques, raciales et religieuses;
- i) Autres actes inhumains.

Article 4

Violations de l'article 3 commun aux Conventions de Genève et du Protocole additionnel II

Le Tribunal international pour le Rwanda est habilité à poursuivre les personnes qui commettent ou donnent l'ordre de commettre des violations graves de l'article 3 commun aux Conventions de Genève du 12 août 1949 pour la protection des victimes en temps de guerre, et du Protocole additionnel II auxdites Conventions du 8 juin 1977. Ces violations comprenant, sans s'y limiter :

- a) Les atteintes portées à la vie, à la santé et au bien-être physique ou mental des personnes, en particulier le meurtre, de même que les traitements cruels tels que la torture, les mutilations ou toutes formes de peines corporelles;
- b) Les punitions collectives;
- c) La prise d'otages;
- d) Les actes de terrorisme;
- e) Les atteintes à la dignité de la personne, notamment les traitements humiliants et dégradants, le viol, la contrainte à la prostitution et tout attentat à la pudeur;
- f) Le pillage;
- g) Les condamnations prononcées et les exécutions effectuées sans un jugement préalable rendu par un tribunal régulièrement constitué, assorti des garanties judiciaires reconnues comme indispensables par les peuples civilisés;
- h) La menace de commettre les actes précités.

Article 5

Compétence ratione personae

Le Tribunal international pour le Rwanda a compétence à l'égard des personnes physiques conformément aux dispositions du présent statut.

- 33 -

Article 6Responsabilité pénale individuelle

1. Quiconque a planifié, incité à commettre, ordonné, commis ou de toute autre manière aidé et encouragé à planifier, préparer ou exécuter un crime visé aux articles 2 à 4 du présent statut est individuellement responsable dudit crime.

2. La qualité officielle d'un accusé, soit comme chef d'État ou de gouvernement, soit comme haut fonctionnaire, ne l'exonère pas de sa responsabilité pénale et n'est pas un motif de diminution de la peine.

3. Le fait que l'un quelconque des actes visés aux articles 2 à 4 du présent statut a été commis par un subordonné ne dégage pas son supérieur de sa responsabilité pénale s'il savait ou avait des raisons de savoir que le subordonné s'apprêtait à commettre cet acte ou l'avait fait et que le supérieur n'a pas pris les mesures nécessaires et raisonnables pour empêcher que ledit acte ne soit commis ou en punir les auteurs.

4. Le fait qu'un accusé a agi en exécution d'un ordre d'un gouvernement ou d'un supérieur ne l'exonère pas de sa responsabilité pénale mais peut être considéré comme un motif de diminution de la peine si le Tribunal international pour le Rwanda l'estime conforme à la justice.

Article 7Compétence ratione loci et compétence ratione temporis

La compétence ratione loci du Tribunal international pour le Rwanda s'étend au territoire du Rwanda, y compris son espace terrestre et son espace aérien, et au territoire d'États voisins en cas de violations graves du droit international humanitaire commises par des citoyens rwandais. La compétence ratione temporis du Tribunal international s'étend à la période commençant le 1er janvier 1994 et se terminant le 31 décembre 1994.

Article 8Compétences concurrentes

1. Le Tribunal international pour le Rwanda et les juridictions nationales sont concurrentement compétents pour juger les personnes présumées responsables de violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire du Rwanda et les citoyens rwandais présumés responsables de telles violations commises sur le territoire d'États voisins entre le 1er janvier et le 31 décembre 1994.

2. Le Tribunal international pour le Rwanda a la primauté sur les juridictions nationales de tous les États. À tout stade de la procédure, il peut demander officiellement aux juridictions nationales de se dessaisir en sa faveur conformément au présent statut et à son règlement.

Article 9Non bis in idem

1. Nul ne peut être traduit devant une juridiction nationale pour des faits constituant de graves violations du droit international humanitaire au sens du présent statut s'il a déjà été jugé pour les mêmes faits par le Tribunal international pour le Rwanda.

2. Quiconque a été traduit devant une juridiction nationale pour des faits constituant de graves violations du droit international humanitaire ne peut subséquemment être traduit devant le Tribunal international pour le Rwanda que si :

a) Le fait pour lequel il a été jugé était qualifié crime de droit commun; ou

- 34 -

b) La juridiction nationale n'a pas statué de façon impartiale ou indépendante, la procédure engagée devant elle visait à soustraire l'accusé à sa responsabilité pénale internationale, ou la poursuite n'a pas été exercée avec diligence.

3. Pour décider de la peine à infliger à une personne condamnée pour un crime visé par le présent statut, le Tribunal international pour le Rwanda tient compte de la mesure dans laquelle cette personne a déjà purgé toute peine qui pourrait lui avoir été infligée par une juridiction nationale pour le même fait.

Article 10

Organisation du Tribunal international pour le Rwanda

Le Tribunal international comprend les organes suivants :

- d'appel:
- a) Les Chambres, soit deux Chambres de première instance et une Chambre
 - b) Le Procureur, et
 - c) Un Greffe.

Article 11

Composition des Chambres

Les Chambres sont composées de 11 juges indépendants, ressortissants d'États différents et dont :

- a) Trois siègent dans chacune des Chambres de première instance; et
- b) Cinq siègent à la Chambre d'appel.

Article 12

Qualifications et élection des juges

1. Les juges doivent être des personnes de haute moralité, impartialité et intégrité possédant les qualifications requises, dans leurs pays respectifs, pour être nommés aux plus hautes fonctions judiciaires. Il est dûment tenu compte, dans la composition globale des Chambres, de l'expérience des juges en matière de droit pénal et de droit international, notamment de droit international humanitaire et des droits de l'homme.

2. Les juges siégeant à la Chambre d'appel du Tribunal international chargé de poursuivre les personnes présumées responsables de violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire de l'ex-Yougoslavie depuis 1991 (ci-après dénommé "le Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie") siègent également à la Chambre d'appel du Tribunal international pour le Rwanda.

3. Les juges des Chambres de première instance du Tribunal international pour le Rwanda sont élus par l'Assemblée générale sur une liste présentée par le Conseil de sécurité, selon les modalités ci-après :

a) Le Secrétaire général invite les États Membres de l'Organisation des Nations Unies et les États non membres ayant une mission d'observation permanente au Siège de l'Organisation à présenter des candidatures:

b) Dans un délai de 30 jours à compter de la date de l'invitation du Secrétaire général, chaque État peut présenter la candidature d'au maximum deux personnes réunissant les conditions indiquées au paragraphe 1 ci-dessus et n'ayant pas la même nationalité et dont aucune n'a la même nationalité que l'un quelconque des juges de la Chambre d'appel;

- 35 -

c) Le Secrétaire général transmet les candidatures au Conseil de sécurité. Sur la base de ces candidatures, le Conseil dresse une liste de 12 candidats au minimum et 18 candidats au maximum en tenant dûment compte de la nécessité d'assurer au Tribunal international pour le Rwanda une représentation adéquate des principaux systèmes juridiques du monde;

d) Le Président du Conseil de sécurité transmet la liste de candidats au Président de l'Assemblée générale. L'Assemblée élit sur cette liste les six juges des Chambres de première instance. Sont élus les candidats qui ont obtenu la majorité absolue des voix des États Membres de l'Organisation des Nations Unies et des États non membres ayant une mission d'observation permanente au Siège de l'Organisation. Si deux candidats de la même nationalité obtiennent la majorité requise, est élu celui sur lequel se sont portées le plus grand nombre de voix.

4. Si un siège à l'une des Chambres de première instance devient vacant, le Secrétaire général, après avoir consulté les Présidents du Conseil de sécurité et de l'Assemblée générale, nomme une personne réunissant les conditions indiquées au paragraphe 1 ci-dessus pour siéger jusqu'à l'expiration du mandat de son prédécesseur.

5. Les juges des Chambres de première instance sont élus pour un mandat de quatre ans. Leurs conditions d'emploi sont celles des juges du Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie. Ils sont rééligibles.

Article 13

Constitution du bureau et des Chambres

1. Les juges du Tribunal international pour le Rwanda élisent un président.

2. Après les avoir consultés, le Président nomme les juges du Tribunal international pour le Rwanda à l'une des Chambres de première instance. Les juges ne siègent qu'à la Chambre à laquelle ils ont été nommés.

3. Les juges de chaque Chambre de première instance choisissent un président qui conduit toutes les procédures devant cette Chambre.

Article 14

Règlement du Tribunal

Les juges du Tribunal international pour le Rwanda adopteront, aux fins de la procédure du Tribunal international pour le Rwanda, le règlement du Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie régissant la mise en accusation, les procès en première instance et les recours, la recevabilité des preuves, la protection des victimes et des témoins et d'autres questions appropriées, en y apportant les modifications qu'ils jugeront nécessaires.

Article 15

Le Procureur

1. Le Procureur est responsable de l'instruction des dossiers et de l'exercice de la poursuite contre les personnes présumées responsables de violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire du Rwanda et les citoyens rwandais présumés responsables de telles violations commises sur le territoire d'États voisins entre le 1er janvier et le 31 décembre 1994.

2. Le Procureur, qui est un organe distinct au sein du Tribunal international pour le Rwanda, agit en toute indépendance. Il ne sollicite ni ne reçoit d'instructions d'aucun gouvernement ni d'aucune autre source.

3. Le Procureur du Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie exerce également les fonctions de procureur du Tribunal international pour le Rwanda. Il dispose, pour le seconder devant le Tribunal international pour le Rwanda, de personnel

- 36 -

supplémentaire, dont un procureur adjoint supplémentaire. Ce personnel est nommé par le Secrétaire général sur recommandation du Procureur.

Article 16

La Greffe

1. Le Greffe est chargé d'assurer l'administration et les services du Tribunal international pour le Rwanda.
2. Le Greffe se compose d'un greffier et des autres fonctionnaires nécessaires.
3. Le Greffier est désigné par le Secrétaire général après consultation du Président du Tribunal international pour le Rwanda pour un mandat de quatre ans renouvelable. Les conditions d'emploi du Greffier sont celles d'un sous-secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies.
4. Le personnel du Greffe est nommé par le Secrétaire général sur recommandation du Greffier.

Article 17

Information et établissement de l'acte d'accusation

1. Le Procureur ouvre une information d'office ou sur la foi des renseignements obtenus de toutes sources, notamment des gouvernements, des organes de l'Organisation des Nations Unies, des organisations intergouvernementales et non gouvernementales. Il évalue les renseignements reçus ou obtenus et décide s'il y a lieu de poursuivre.
2. Le Procureur est habilité à interroger les suspects, les victimes et les témoins, à réunir des preuves et à procéder sur place à des mesures d'instruction. Dans l'exécution de ces tâches, le Procureur peut, selon que de besoin, solliciter le concours des autorités de l'État concerné.
3. Tout suspect interrogé a le droit d'être assisté d'un conseil de son choix, y compris celui de se voir attribuer d'office un défenseur, sans frais, s'il n'a pas les moyens de le rémunérer et de bénéficier, si nécessaire, de services de traduction dans une langue qu'il parle et comprend et à partir de cette langue.
4. S'il décide qu'au vu des présomptions, il y a lieu d'engager des poursuites, le Procureur établit un acte d'accusation dans lequel il expose succinctement les faits et le crime ou les crimes qui sont reprochés à l'accusé en vertu du statut. L'acte d'accusation est transmis à un juge de la Chambre de première instance.

Article 18

Examen de l'acte d'accusation

1. Le juge de la Chambre de première instance saisi de l'acte d'accusation examine celui-ci. S'il estime que le Procureur a établi qu'au vu des présomptions il y a lieu d'engager des poursuites, il confirme l'acte d'accusation. À défaut, il le rejette.
2. S'il confirme l'acte d'accusation, le juge saisi décerne, sur réquisition du Procureur, les ordonnances et mandats d'arrêt, de dépôt, d'amener ou de remise et toutes autres ordonnances nécessaires pour la conduite du procès.

Article 19

Ouverture et conduite du procès

1. La Chambre de première instance veille à ce que le procès soit équitable et rapide et à ce que l'instance se déroule conformément au règlement de procédure et de

- 37 -

preuve, les droits de l'accusé étant pleinement respectés et la protection des victimes et des témoins dûment assurée.

2. Toute personne contre laquelle un acte d'accusation a été confirmé est, conformément à une ordonnance ou un mandat d'arrêt décerné par le Tribunal international pour le Rwanda, placée en état d'arrestation, immédiatement informée des chefs d'accusation portés contre elle et déférés au Tribunal international pour le Rwanda.

3. La Chambre de première instance donne lecture de l'acte d'accusation, s'assure que les droits de l'accusé sont respectés, confirme que l'accusé a compris le contenu de l'acte d'accusation et l'invite à faire valoir ses moyens de défense. La Chambre de première instance fixe alors la date du procès.

4. Les audiences sont publiques à moins que la Chambre de première instance décide de les tenir à huis clos conformément à son règlement de procédure et de preuve.

Article 20

Les droits de l'accusé

1. Tous sont égaux devant le Tribunal international pour le Rwanda.

2. Toute personne contre laquelle des accusations sont portées a droit à ce que sa cause soit entendue équitablement et publiquement, sous réserve des dispositions de l'article 21 du statut.

3. Toute personne accusée est présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité ait été établie conformément aux dispositions du présent statut.

4. Toute personne contre laquelle une accusation est portée en vertu du présent statut a droit, en pleine égalité, au moins aux garanties suivantes :

a) À être informée, dans le plus court délai, dans une langue qu'elle comprend et de façon détaillée, de la nature et des motifs de l'accusation portée contre elle;

b) À disposer du temps et des facilités nécessaires à la préparation de sa défense et à communiquer avec le conseil de son choix;

c) À être jugée sans retard excessif;

d) À être présente au procès et à se défendre elle-même ou à avoir l'assistance d'un défenseur de son choix; si elle n'a pas de défenseur, à être informée de son droit d'en avoir un, et, chaque fois que l'intérêt de la justice l'exige, à se voir attribuer d'office un défenseur, sans frais, si elle n'a pas les moyens de le rémunérer;

e) À interroger ou faire interroger les témoins à charge et à obtenir la comparution et l'interrogatoire des témoins à décharge dans les mêmes conditions que les témoins à charge;

f) À se faire assister gratuitement d'un interprète si elle ne comprend pas ou ne parle pas la langue employée à l'audience;

g) À ne pas être forcée de témoigner contre elle-même ou de s'avouer coupable.

Article 21

Protection des victimes et des témoins

Le Tribunal international pour le Rwanda prévoit dans son règlement de procédure et de preuve des mesures de protection des victimes et des témoins. Les mesures de protection comprennent, sans y être limitées, la tenue d'audiences à huis clos et la protection de l'identité des victimes.

- 38 -

Article 22

Sentence

1. La Chambre de première instance prononce des sentences et impose des peines et sanctions à l'encontre des personnes convaincues de violations graves du droit international humanitaire.

2. La sentence est rendue en audience publique à la majorité des juges de la Chambre de première instance. Elle est établie par écrit et motivée, des opinions individuelles ou dissidentes pouvant y être jointes.

Article 23

Peines

1. La Chambre de première instance n'impose que des peines d'emprisonnement. Pour fixer les conditions de l'emprisonnement, la Chambre de première instance a recours à la grille générale des peines d'emprisonnement appliquée par les tribunaux du Rwanda.

2. En imposant toute peine, la Chambre de première instance tient compte de facteurs tels que la gravité de l'infraction et la situation personnelle du condamné.

3. Outre l'emprisonnement du condamné, la Chambre de première instance peut ordonner la restitution à leurs propriétaires légitimes de tous biens et ressources acquis par des moyens illicites, y compris par la contrainte.

Article 24

Appel

1. La Chambre d'appel connaît des recours introduits soit par les personnes condamnées par les Chambres de première instance, soit par le Procureur, pour les motifs suivants :

- a) Erreur sur un point de droit qui invalide la décision; ou
- b) Erreur de fait qui a entraîné un déni de justice.

2. La Chambre d'appel peut confirmer, annuler ou réviser les décisions des Chambres de première instance.

Article 25

Révision

S'il est découvert un fait nouveau qui n'était pas connu au moment du procès en première instance ou en appel et qui aurait pu être un élément décisif de la décision, le condamné ou le Procureur peut saisir le Tribunal international pour le Rwanda d'une demande en révision de la sentence.

Article 26

Exécution des peines

Les peines d'emprisonnement sont exécutées au Rwanda ou dans un État désigné par le Tribunal international pour le Rwanda sur la liste des États qui ont fait savoir au Conseil de sécurité qu'ils étaient disposés à recevoir des condamnés. Elles sont exécutées conformément aux lois en vigueur de l'État concerné, sous la supervision du Tribunal.

- 39 -

Article 27

Grâce et commutation de peine

Si le condamné peut bénéficier d'une grâce ou d'une commutation de peine en vertu des lois de l'État dans lequel il est emprisonné, cet État en avise le Tribunal international pour le Rwanda. Une grâce ou une commutation de peine n'est accordée que si le Président du Tribunal international pour le Rwanda, en consultation avec les juges, en décide ainsi dans l'intérêt de la justice et sur la base des principes généraux du droit.

Article 28

Coopération et entraide judiciaire

1. Les États collaborent avec le Tribunal international pour le Rwanda à la recherche et au jugement des personnes accusées d'avoir commis des violations graves du droit international humanitaire.

2. Les États répondent sans retard à toute demande d'assistance ou à toute ordonnance émanant d'une Chambre de première instance et concernant, sans s'y limiter :

- a) L'identification et la recherche des personnes;
- b) La réunion des témoignages et la production des preuves;
- c) L'expédition des documents;
- d) L'arrestation ou la détention des personnes;
- e) Le transfert ou la traduction de l'accusé devant le Tribunal international pour le Rwanda.

Article 29

Statut, privilèges et immunités du Tribunal international pour le Rwanda

1. La Convention sur les privilèges et immunités des Nations Unies en date du 13 février 1946 s'applique au Tribunal international pour le Rwanda, aux juges, au Procureur et à son personnel ainsi qu'au Greffier et à son personnel.

2. Les juges, le Procureur et le Greffier jouissent des privilèges et immunités, des exemptions et des facilités accordés aux agents diplomatiques, conformément au droit international.

3. Le personnel du Procureur et du Greffier jouit des privilèges et immunités accordés aux fonctionnaires des Nations Unies en vertu des articles V et VII de la Convention visée au paragraphe 1 du présent article.

4. Les autres personnes, y compris les accusés, dont la présence est requise au siège ou au lieu de réunion du Tribunal international pour le Rwanda bénéficient du traitement nécessaire pour assurer le bon fonctionnement du Tribunal.

Article 30

Dépenses du Tribunal international pour le Rwanda

Les dépenses du Tribunal international pour le Rwanda sont imputées sur le budget ordinaire de l'Organisation des Nations Unies conformément à l'Article 17 de la Charte des Nations Unies.

- 40 -

Article 31

Langues de travail

Les langues de travail du Tribunal international sont l'anglais et le français.

Article 32

Rapport annuel

Le Président du Tribunal international pour le Rwanda présente chaque année un rapport du Tribunal international pour le Rwanda au Conseil de sécurité et à l'Assemblée générale.

- 41 -

ANNEXE II

MÉTHODES DE TRAVAIL

I. Méthodes internes de travail de la Commission

1. Les méthodes internes de travail de la Commission sont définies dans son règlement intérieur (voir le texte en annexe).
2. La Commission prévoit de tenir quatre (4) sessions au cours desquelles elle examinera un certain nombre de question de fond, de méthodologie et d'organisation relatives à son mandat.
3. A sa dernière session, la Commission adoptera son rapport final.
4. La Commission, dans la mesure du possible, présentera au Secrétaire-général des Nations Unies son rapport final au plus tard le 30 novembre 1994.

II. Méthode d'enquête de la Commission

5. La Commission adoptera une démarche sélective dans son travail, compte tenu du temps imparti, ainsi que du personnel et des ressources financières disponibles.
6. La Commission s'efforcera de procéder à des enquêtes exhaustives et tentera de vérifier chaque allégation de violation grave du droit international humanitaire commise sur le territoire du Rwanda.
7. Dans son choix et dans la conduite de ses recherches ou de ses enquêtes, la Commission s'efforcera d'être constamment impartiale et juste.
8. La commission fera appel à trois méthodes d'enquête :
 - a. rassemblement et analyse des informations envoyées à la Commission ou demandées par elle;
 - b. réalisation de missions d'enquête sur le territoire du Rwanda ou dans d'autres pays afin d'obtenir des informations complémentaires, de recueillir des témoignages et dans la mesure du possible, de vérifier les faits;
 - c. rassemblement d'informations pour le compte de la Commission par certains gouvernements dans différents pays.

A. Rassemblement et analyse des informations

9. La Commission veillera à ce qu'il soit pleinement et efficacement donné suite à la demande formulée dans la résolution 935 (1994) du Conseil de Sécurité, invitant les Etats et les organisations humanitaires internationales à mettre à sa disposition toutes les informations dignes de foi -documentation, informations imprimées, enregistrements vidéo, etc. - contenant des allégations de violations graves du droit international humanitaire, notamment de la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, commises sur le territoire du Rwanda au cours du conflit.
10. La Commission mettra en place une banque de données destinée à constituer un dossier complet, homogène et utilisable sur toutes les allégations signalées de violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire du Rwanda, y compris d'éventuels actes de génocide.

B. Missions d'enquête

11. L'autre méthode que va employer la Commission consistera à mener des missions d'enquête sur le territoire du Rwanda et, dans d'autres pays ayant accueilli des réfugiés du Rwanda, afin d'obtenir des informations complémentaires et de vérifier les faits.
12. La Commission va entreprendre deux missions en vue de mener des enquêtes. Dans tous les cas, il s'agira d'obtenir des informations supplémentaires se rapportant au mandat de la Commission.

- 42 -

C. Rassemblement d'informations pour le compte de la Commission
par certains gouvernements

13. la Commission sollicitera le concours des gouvernements de tous les pays susceptibles de l'aider à recueillir des éléments de preuve, en particulier sur leur propre territoire.

D. Confidentialité de l'information

14. Dans le cas où la Commission recevra des informations confidentielles de victimes ou de témoins de violations graves du droit international humanitaire, la Commission s'engage, pour assurer cette confidentialité, à mettre en oeuvre un certain nombre de dispositions en matière de sécurité.

- 43 -

ANNEXE III

REGLEMENT INTERIEUR DE LA COMMISSION ETABLI
CONFORMEMENT AU PARAGRAPHE 1 DE LA
RESOLUTION DU CONSEIL DE SECURITE 935 (1994)Article premier : Mandat

La Commission procède à l'examen et à l'analyse des informations soumises par les Etats, les organisations humanitaires internationales ou émanant d'autres personnes et organes, conformément aux résolutions du Conseil de Sécurité 918 (1994), 925 (1994) et 935 (1994), de même que d'autres informations qu'elle peut se procurer par ses propres moyens ou investigations, aux fins de soumettre au Secrétaire général ses conclusions quant aux éléments de preuves dont elle disposera concernant les violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire du Rwanda, y compris d'éventuels actes de génocide.

Article 2 : Réunions et quorum

1. La Commission se réunit en privé. Elle peut toutefois tenir des séances publiques, lorsqu'elle le juge opportun pour l'avancement et l'efficacité de ses travaux.
2. La Commission se réunit aux dates qu'elle choisit à cet effet; des séances peuvent être convoquées par son Président, selon la règle, en les notifiant au moins une semaine à l'avance.
3. Le Président de la Commission peut annoncer l'ouverture d'une séance, lorsque la majorité au moins de ses membres ont présents. La présence de la majorité de ses membres est requise pour la prise de toute décision.

Article 3 : Devoir de discrétion

Les membres de la Commission s'abstiennent de faire des déclarations publiques sur des sujets à l'ordre du jour sans l'autorisation expresse de la Commission. Des informations sur les travaux de la Commission sont fournies par le Président après consultation et accord des membres de la Commission.

Article 4 : Pouvoir du Président

Le Président procède à l'ouverture et à la clôture de chaque séance de la Commission. Lors des séances, il conduit les débats, accorde le droit de parole, met les questions au vote, annonce les décisions prises, statue sur les points d'ordre et détient le contrôle complet des délibérations.

Article 5 : Secrétariat

Le Secrétaire de la Commission est chargé de prendre toutes les dispositions voulues se rapportant aux travaux de la Commission, y compris celles afférent à l'organisation de ses séances. Il/elle remet les documents pertinents et autres aux membres de la Commission, à la demande de celle-ci, de son Président ou de tout autre membre. Il/elle est chargé/e d'établir les minutes des séances de la Commission.

Article 6 : Enregistrements

1. La Commission reçoit les enregistrements de ses séances en français et en anglais.
2. La Commission prendra les dispositions voulues pour la sauvegarde et la conservation de ses enregistrements et de ses dossiers. A l'issue de ses travaux, la Commission transmettra lesdits enregistrements et dossiers au Secrétaire général des Nations Unies.

- 44 -

**Article 7 : Participation des Etats, des organisations internationales
humanitaires, ou d'autres personnes et organes**

La Commission invite les Etats, les organisations humanitaires internationales, ou d'autres personnes et organes à participer à ses débats, lorsqu'elle l'estime nécessaire pour l'avancement et l'efficacité de ses travaux.

Article 8 : Investigations

1. La Commission procède à l'audition de témoins ou d'experts de son propre chef ou sur proposition des Etats, des organisations humanitaires internationales, ou d'autres personnes et organes. Dans de tels cas, la Commission fixe les modalités permettant de convoquer les témoins et les experts. Les Etats dont les nationaux ont été convoqués à comparaître devant la Commission en qualité de témoins ou d'experts peuvent être invités à être présents lors de l'audition de leurs nationaux.

2. La Commission peut décider de demander aux Etats d'entendre à sa place les témoins ou les experts.

3. La Commission peut décider de se rendre en visite au Rwanda ou dans n'importe quel autre Etat, sur invitation ou de son propre chef, avec le consentement de l'Etat concerné. Ces visites peuvent être conduites par la Commission dans sa totalité, par un ou plusieurs de ses membres, ou par le secrétariat de la Commission, selon les décisions prises par la Commission.

Article 9 : Décision

La Commission s'efforce de prendre ses décisions par consensus. En l'absence de consensus, les décisions de la Commission seront adoptées par la majorité des membres présents et votants.

Article 10 : Rapports

1. La Commission soumet ses conclusions au Secrétaire général lorsqu'elle réunit des preuves évidentes concernant les violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire du Rwanda, y compris d'éventuels actes de génocide.

2. Les membres de la Commission qui ne sont pas d'accord avec la teneur de son rapport, en parti ou en totalité, peuvent joindre en annexe une déclaration expliquant leur position.

Article 11 : Autres objets de procédure

Toute question de procédure apparaissant lors d'une séance et non couverte par le présent Règlement est traitée par le Président conformément aux dispositions du règlement intérieur applicable aux comités de l'Assemblée générale.

- 45 -

ANNEXE IV

DISPOSITIONS RELATIVES AUX DOCUMENTS DE LA
COMMISSION D'EXPERTS SUR LE RWANDA

Afin de préserver le caractère confidentiel de ses travaux et de protéger ses sources ainsi que l'identité des victimes et des témoins et les informations fournies par eux, la Commission a arrêté les mesures pratiques ci-après :

1. Les documents reçus par elle seront classés dans l'une des trois catégories suivantes : "source publique", "accès limité" ou "confidentiel". Les rapports des Nations Unies et la documentation qui fait partie du domaine public. Les documents à "accès limité" sont les mémorandums intérieurs des Nations Unies, les documents de la MINUAR, etc. Les documents "confidentiels" sont ceux qui proviennent de toute source qui n'est pas censée être rendue publique, comme les dépositions des témoins, la correspondance émanant de gouvernements, etc.
2. Le secrétariat déterminera dans quelle catégorie doit être classé chacun des documents reçus et sollicitera à cet effet l'avis du Président, si besoin est.
3. un tampon apposé sur le document indiquera la catégorie retenue et un registre spécial contiendra la documentation "confidentielle".
4. Les documents classés "source publique" et "accès limité" qui sont reçus des Etats Membres de l'Organisation des Nations Unies, des organismes intergouvernementaux et organisations non gouvernementales, ainsi que d'autres sources, seront conservés par le secrétariat dans un registre (origine, type/sujet et date de réception) et mis sur demande à la disposition des membres du personnel de la Commission.
5. L'original de tous les documents sera confié à la garde, essentiellement, du Secrétaire de la Commission. En son absence, c'est le Secrétaire adjoint de la Commission qui aura la responsabilité d'assurer cette garde.
6. Les documents originaux classés "confidentiels" seront conservés dans un coffre-fort avec serrure à combinaisons, dans le bureau du Secrétaire, au secrétariat de la Commission à l'Office des Nations Unies à Genève (ONUG). La combinaison du coffre sera connue uniquement du Secrétaire, du Secrétaire adjoint et du Président de la Commission.
7. Tous les membres de la Commission, le personnel du secrétariat et les assistants de la Commission sont tenus de respecter le caractère confidentiel des travaux de la Commission et des informations qu'elle reçoit.
8. Les documents "confidentiels" ne sortiront pas des locaux du secrétariat de la Commission. Les membres de la Commission pourront consulter ces documents au secrétariat de la Commission.
9. Quand le mandat de la Commission viendra à terme, le secrétariat de la Commission prendra des dispositions pour transmettre au Secrétaire général les documents placés sous sa garde au secrétariat de la Commission à l'ONUG.
10. Tous les bureaux du secrétariat de la Commission à l'ONUG seront fermés à clef après les heures de travail et pendant les week-ends, et les fenêtres devront être closes lorsque les bureaux sont fermés à clef.
11. Tous les membres de la Commission et son personnel devront utiliser la machine à déchiqueter (qui va être achetée) pour la destruction de tous leurs documents et notes.

- 46 -

ANNEXE V

PLAN D'ACTION

Enquête sur le terrain au sujet d'allégations de violations graves du droit international humanitaire y compris d'éventuels actes de génocide

1. Conformément au mandat que lui a donné le Conseil de sécurité, la Commission d'experts se prépare à rassembler des preuves et à faire rapport au Secrétaire général. L'objectif premier du présent plan d'action consiste à produire des preuves précises pouvant servir de base à des poursuites ou être utilisées pour identifier des personnes ayant commis des actes considérés comme des violations graves du droit international humanitaire ainsi qu'à établir l'existence d'éventuels schémas de comportement et politiques qui pourraient s'apparenter à un génocide.

2. Indépendamment de l'information et de l'assistance qui lui déjà été fournie et qui pourront lui être fournies par le Rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme, M. René Degni-Ségui, et par les fonctionnaires des droits de l'homme déployés au Rwanda par le Haut Commissaire aux droits de l'homme, la Commission d'experts entend mener ses propres enquêtes sur le terrain afin de déterminer les responsabilités individuelles à l'intérieur du territoire rwandais et dans le cadre de la résolution 935 (1994) du Conseil de sécurité.

3. Pour ce faire et conformément au rapport du Secrétaire Général au Conseil de sécurité (S/1994/879), la Commission doit en avoir terminé avec ses travaux au plus tard le 30 novembre 1994. Dans ces circonstances, la Commission a lancé un appel urgent aux Etats Membres pour qu'ils l'aident à s'acquitter de son mandat.

4. Compta tenu de ce qui précède et pour pouvoir répondre à la demande du Secrétaire général et du Conseil de sécurité, la Commission a jugé impératif que des services, plutôt que des contributions en espèces, lui soient directement fournis par les gouvernements intéressés. Il s'agit de services dans les domaines suivants :

- a) Des experts en médecine légale et une unité de troupes du génie pour l'exploration des charniers;
- b) Des équipes d'enquêteurs pour entendre les témoins;
- c) Du personnel de sécurité, en particulier aux endroits où auront lieu des exhumations et à tous endroits où sera jugée nécessaire par la Commission la présence de personnel de sécurité.

A cette fin, le 23 août 1994, son Président a déclaré que l'assistance ainsi fournie à la Commission, devrait l'être sans frais pour l'Organisation des Nations Unies. Les Etats Membres devraient aussitôt que possible faire connaître la nature de leurs contributions et en aviser le secrétariat au plus tard le 15 septembre 1994.

Les services susmentionnés seront placés sous la coordination du Chef de l'équipe de fonctionnaires du secteur des droits de l'homme déployée au Rwanda par le Haut Commissaire aux droits de l'homme.

Experts en médecine légale et unité de troupes du génie

5. Sur la base de l'information disponible, il ressort que des charniers existent en plusieurs endroits du territoire du Rwanda. Aux fins de l'établissement des faits, la Commission devra déployer une équipe d'experts spécialistes de la médecine légale, pour une durée qui ne dépassera pas trois semaines. Le but de cette opération, qui devra commencer au plus tard le 15 septembre 1994, est de faire des exhumations, de réunir des preuves tangibles, d'entendre des témoins, de prendre des photographies et réaliser des enregistrements vidéo, etc... Les résultats seront présentés, en même temps qu'un rapport, à la Commission d'experts, au plus tard le 15 octobre 1994.

Experts d'enquêteurs chargés d'entendre les témoins

6. La Commission aura besoin d'inspecteurs de police et de procureurs qui devront être déployés sur le territoire rwandais pendant une période d'une durée de trois semaines, au plus tard à partir du 15 septembre 1994. Les enquêteurs recevront, à leur arrivée au Rwanda, des directives pour l'audition des témoins ainsi qu'une liste de contrôle (check-list) et des instructions pour la conduite des auditions.

- 47 -

MSF 7498 12

Personnel de sécurité

7. La Commission aura besoin d'agents de sécurité pour assurer la protection des équipes de médecins et des enquêteurs.

QUESTIONS ADMINISTRATIVES

8. Afin de tirer le meilleur parti du temps disponible, la Commission apprécierait de recevoir dans les délais les plus brefs des réponses des Etats Membres précisant la contribution qu'ils lui apporteront, étant entendu qu'aucune dépense liée au personnel, y compris les frais de voyage et de subsistance, ne sera à la charge de l'Organisation des Nations Unies et que tout l'équipement nécessaire aux différentes équipes pour les enquêtes sur le terrain sera mis à la disposition de la Commission sans frais pour l'Organisation. Les accords pertinents seront signés à cet effet entre l'Organisation, les Etats Membres et/ou les organisation qui appuieront la Commission dans ses efforts.

**UNITED
NATIONS****S****Security Council**Distr.
GENERALS/1995/678
8 August 1995

ORIGINAL: ENGLISH

**PROGRESS REPORT OF THE SECRETARY-GENERAL ON THE UNITED NATIONS
ASSISTANCE MISSION FOR RWANDA****I. INTRODUCTION**

1. The present report is submitted pursuant to resolution 997 (1995) of 9 June 1995, in which the Security Council extended the mandate of the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR) until 8 December 1995. In that resolution, the Council also decided to adjust the mandate of UNAMIR to emphasize peace-building activities and authorized the gradual reduction of its troop level.
2. In resolution 997 (1995), the Security Council also asked me to report on the Mission's discharge of its mandate, the humanitarian situation and the progress made towards the repatriation of refugees. In my report of 9 July (S/1995/552), I informed the Council of the outcome of my consultations with the Governments of the countries neighbouring Rwanda on the possibility of deploying United Nations military observers, in accordance with paragraph 6 of resolution 997 (1995). During the reporting period, the Council was provided with regular oral briefings on developments related to Rwanda. The present report provides an update on the situation as at 3 August.
3. For the past year or more Rwanda has tried to grapple with the aftermath of genocide. A quarter of its population is still in refugee camps near its borders, a lingering legacy of the tragic events of 1994. However, the security situation in the country has improved markedly since my report to the Council of 4 June (S/1995/457). Working relations between the Government of National Unity and UNAMIR have also improved and a spirit of cooperation with United Nations programmes and agencies, international non-governmental organizations and bilateral donors has emerged. My visit to Rwanda on 13 and 14 July was intended to help strengthen those positive trends. It also offered a useful opportunity for an exchange of views with the country's leadership on the problems that remain to be solved.

S/1995/678

English

Page 2

II. POLITICAL DEVELOPMENTS

4. During the period under review, the Government has taken certain steps to improve relations with neighbouring countries, especially Burundi, the United Republic of Tanzania and Zaire. The Ministers of Defence of Burundi, Rwanda and Zaire met at Bujumbura on 9 June and agreed to organize joint border patrols and to put into effect other measures that would improve security along their borders. The Foreign and Defence Ministers of Burundi and the Defence Minister of the United Republic of Tanzania visited Rwanda in July to discuss cooperation and other issues of mutual interest. This increase in bilateral contacts in the region is an encouraging sign.

5. Efforts to enhance the administration of justice, establish law and order and promote national reconciliation have continued. On 17 July, the Minister of Justice inaugurated a four-month training course for future magistrates. However, although senior government officials, including the Vice-President and Minister of Defence, Major-General Paul Kagame, have publicly called on the army and security forces to respect the rights of citizens, acts of violence continue to be reported.

6. The Government has continued to take measures aimed at building confidence and encouraging the voluntary return of refugees. On 20 June, it issued a statement that opened the possibility for contacts with refugee representatives who have not been implicated in acts of genocide. At the same time, it has encouraged refugees to visit Rwanda to assess conditions there personally and thus expedite the pace of repatriation. Conferences and seminars on national reconciliation, organized with the assistance of the United Nations Human Rights Field Operation in Rwanda (see para. 16 below), have been convened. In addition, Radio UNAMIR, which can now be received in over 70 per cent of the territory of Rwanda, has continued its confidence-building broadcasts and provides the population with factual and objective information on the situation in the country. Once UNAMIR receives the Government's authorization to install the remainder of Radio UNAMIR's equipment, the broadcasts should also reach Rwandan refugee camps in Zaire.

7. In my last report on Rwanda (S/1995/552), I noted that the Government, in accordance with the provisions of the Arusha Peace Agreement (A/48/824-S/26915, annex I), had submitted to the National Assembly a list of suggested nominees for the posts of President and five Deputy Presidents of the Supreme Court. Several candidates on the list were not acceptable to the National Assembly and efforts are under way to identify mutually acceptable nominees. In addition, on 19 July, after reports that a government official had asserted that political activities by non-governmental parties were prohibited, President Pasteur Bizimungu stated that, while multi-party political activities, as such, had not been banned, "political competition and mutual accusations among political parties that cause instability and divisions" would not be allowed. Although restrictions aimed at preventing political extremism can be imposed in a pluralistic environment, the above reports are cause for concern since such restrictions in Rwanda will do nothing to foster national reconciliation.

S/1995/078
English
Page 3

My visit to Rwanda

8. Against the background of these trends, I visited Rwanda on 13 and 14 July to observe at first hand the progress made and the challenges that remain. During this visit, on which I briefed the Security Council on 25 July, I held detailed discussions with senior government officials, including President Bizimungu, Vice-President Kagame and Prime Minister Faustin Twagiramungu. I addressed a special session of the National Assembly, which was followed by an exchange of views with parliamentarians. I also met with representatives of Rwandan non-governmental organizations that are actively involved in the field of human rights and represent survivors of the genocide. During a visit to Nyarubuye in south-eastern Rwanda, I placed a wreath at an official site dedicated to the memory of victims of genocide. An aerial inspection of prisons in Kigali and Nsinda helped to focus public attention on the urgent need to alleviate the inhuman conditions in Rwandan jails.

9. A convergence of views emerged from my discussions with government officials on the priority tasks facing Rwanda. These included national reconciliation, the maintenance of security within the country and along its borders and reconstruction. I discussed with government officials reports of the growing threat of destabilization beyond Rwanda's borders.

10. With regard to national reconciliation, my discussions focused on efforts to expedite the repatriation of refugees. Special emphasis was placed on the need to create conditions on the ground that would instil the confidence and trust necessary to encourage refugees to return voluntarily in conditions of security and dignity. In this connection, I raised the need to strengthen the national judiciary. I emphasized that the Rwandan people as a whole, as envisaged under the Arusha agreements (A/48/824-S/26915, annexes), must participate fully in their country's governance; only on such a basis could national healing and sustainable economic progress be achieved. As an additional confidence-building measure, I discussed with government officials the possibility of organizing non-official round-table meetings and inviting participants from all sectors of Rwandan society, including the refugee community. At the same time, it is clear that respect for human rights is an essential factor in achieving national reconciliation. While those responsible for acts of genocide should be brought to justice, acts of vengeance or retaliation must not be tolerated. Another issue raised during my stay in Rwanda was the increased threat of destabilization. I emphasized to government officials my strong concern that the people of Rwanda, who had already suffered so much, should not be subjected to another cycle of violence. In my view, the earliest safe return of refugees would diminish the threat of infiltration, sabotage and destabilization from outside the country. As long as large concentrations of refugees remained in neighbouring countries, those dangers would be likely to continue.

III. SECURITY

11. As noted above, the security situation in Rwanda has improved. Restrictions on UNAMIR's freedom of movement have generally ceased, permitting a more effective execution of the Mission's mandate. In addition, incidents of banditry and theft have decreased significantly in recent months.

12. In some areas, however, acute housing shortages and disputes over property continue to result in acts of violence. In this connection, the closure of camps for internally displaced persons in the south-west and the consequent return of a large number of people to their previous neighbourhoods, as well as the continued repatriation of refugees, have increased the pressure for housing and land. Although their number had decreased, cases of arbitrary arrest and detention continue to cause concern, as do the continuing reports of attacks, disappearances and killings, mostly of new returnees.

13. On 27 July and 1 August, the sub-prefects of Ruhango in Gitarama prefecture and Gikongoro in Gikongoro prefecture were killed by unidentified gunmen, as was a senior Roman Catholic cleric of the parish of Kamonyi in Gitarama prefecture. Investigations have not yet revealed the motive for the crime. Incidents such as these undermine the much-needed atmosphere of security.

14. Tension and lack of security also continue to be reported from areas of Zaire adjacent to Rwanda. Reports of infiltration and sabotage by armed elements, as well as allegations that members of the former government forces and militias are conducting military training and receiving deliveries of arms, have greatly heightened tensions in the border areas. The Governments of both Zaire and Rwanda recently admitted that the situation in the border zone had deteriorated and each has accused the other of involvement. The Government of Rwanda has enhanced security measures, especially in border areas, in order to reduce the threat of destabilization by armed elements, and has requested that restrictions on its acquisition of arms be lifted.

15. On 9 July, I reported to the Security Council (see S/1995/552) pursuant to its request in resolution 997 (1995) that I consult the Governments of the countries neighbouring Rwanda on the possibility of deploying United Nations military observers to monitor the sale or supply of arms and matériel. My Special Envoy, Mr. Aldo Ajello, had visited the region and had found some countries to be reluctant to have such military observers stationed in their territory. I informed the Council on 25 July of my own discussions in the region on this issue. A consensus had emerged concerning the urgent need to prevent acts of violence that might pose a threat to peace and stability in the region. In that connection, some Governments had indicated interest in the establishment, under United Nations auspices, of an international commission of inquiry to investigate allegations of arms deliveries to members of the former Rwandese government forces. All Member States concerned would have to support such a proposal if it were to be effective. I intend to pursue consultations in this regard and, in due course, to present recommendations to the Council on the possible establishment of an international commission.

/...

IV. HUMAN RIGHTS

16. The United Nations Human Rights Field Operation in Rwanda continued its efforts to sensitize the Rwandan population to the importance of respecting the human rights of all citizens. As at 1 August 1995, it had deployed 118 members and established 11 field offices throughout the country, which serve as base stations for mobile teams of human rights officers. Plans are under way to establish sub-offices in a number of additional communes in order to maintain a more integrated presence throughout the country. In the meantime, field officers continue to visit communes and meet with civil, judicial and military authorities and the local population. Their work has focused on security, access to property, the functioning of the local judicial system, conditions in detention centres and alleged human rights violations. The Field Operation is also in the process of establishing human rights committees at the provincial or prefectural level, with local participation, which will meet regularly with representatives of various government authorities. During the period under review, the Operation organized educational seminars for civil, military and judicial representatives.

V. INTERNATIONAL TRIBUNAL FOR RWANDA

17. The six judges of the two trial chambers of the Tribunal elected by the General Assembly in May 1995 have been sworn in and their first plenary session was held from 26 to 30 June at The Hague. During that session, the judges elected Judge Laity Kama (Senegal) President and Judge Yakov A. Ostrovsky (Russian Federation) Vice-President, and adopted the rules of procedure of the Tribunal. It is imperative that the Tribunal begin its substantive work in the near future.

18. Premises for the Prosecutor's Office at Kigali have been identified and it is expected that it will soon be fully staffed. None the less, more effort is needed to enable the Tribunal to start functioning at Arusha and to maintain a fully operational office at Kigali. On 20 July, in its resolution 49/251, the General Assembly approved some \$13.5 million for the financing of the Tribunal's work. However, in view of the enormous material, personnel and logistical requirements necessary to ensure its proper functioning, I reiterate my appeal to Member States to make additional voluntary contributions to the United Nations Voluntary Fund established for the Tribunal. To date, \$6.3 million has been contributed to the Fund. I express my appreciation to the Member States concerned.

VI. MILITARY ASPECTS

19. In accordance with the adjusted mandate authorized by the Security Council in its resolution 997 (1995), the activities of the military component of UNAMIR have shifted from providing security to assisting in the normalization of the country. The military component of the Mission also assists in the delivery of humanitarian aid and the provision of engineering and logistical support. Its ability to provide such assistance will, however, be increasingly limited by the gradual reduction of its manpower and other resources.

/...

20. With the authorized reduction in the number of UNAMIR troops to 1,800 by October 1995, the Mission's military component is being drawn down. Units of United Nations troops stationed in various areas throughout the country have been consolidated into company-size formations. Based on operational requirements, the following units will remain in the country: the battalion of 660 personnel from Ghana, whose task is to protect United Nations installations and facilities; an additional company of 135 personnel, to provide protection for personnel of the International Tribunal and the Human Rights Field Operation; the Force signal company of 75 personnel (India), responsible for providing communication support for the Force Headquarters and four sector headquarters; the military police platoon of 45 personnel; and a Force Headquarters team consisting of 35 staff officers, which will remain at Kigali. In addition, an engineer company of 125 personnel from India will provide engineering support throughout Rwanda and a group of 85 Canadian personnel will maintain UNAMIR's integrated logistics system. One infantry company each from Ghana, Mali, Malawi and Nigeria will be stationed at Kibungo, Gikongoro, Cyangugu and Nyundo, respectively. The military medical team, which is provided by Australia, is scheduled to withdraw by 22 August. Many potential contributors have been requested to provide a replacement; unfortunately, none has agreed to assist. I am, therefore, urgently exploring the possibility of providing medical services for UNAMIR through contractual arrangements.

21. In accordance with resolution 997 (1995), the repatriation of UNAMIR's troops has begun. To date, the Ethiopian, Tunisian and Zambian infantry battalions have been repatriated, as have some personnel from the Nigerian company. As at 3 August 1995, the strength of UNAMIR's troops had been reduced to 3,571 all ranks. The Australian and Senegalese contingents are expected to be repatriated by late August, while personnel from the Ghanaian and Malian companies are scheduled to go in early September. The Indian infantry battalion is expected to reach its reduced level by early October. The number of military police and Force Headquarters staff will also decrease throughout the period.

22. The same resolution authorized the current strength of UNAMIR's military observers to be maintained at 320. During the reporting period, military observers continued to maintain liaison with government representatives, human rights observers and United Nations agencies and to monitor the security of resettled refugees, internally displaced persons and others.

VII. CIVILIAN POLICE

23. In its resolution 997 (1995), the Security Council decided to maintain the authorized strength of UNAMIR's civilian police component at 120 police observers. As at 3 August, the total strength of the component was 56 observers from nine countries; 21 additional observers are expected to be deployed by mid-August.

24. My report of 4 June (S/1995/457) indicated that the Government of Rwanda had taken the position that the training programme being conducted by the UNAMIR civilian police component should be replaced by bilateral arrangements and that the United Nations police component should be withdrawn once those arrangements were in place. Since that time, the Government has agreed that UNAMIR should

/...

8/1995/678

English

Page 7

continue its training programme throughout the present mandate period. Accordingly, the civilian police component has continued to concentrate on monitoring and training. On 15 June 1995, a second group of 301 gendarmes completed an intensive 16-week training programme conducted by the United Nations. Training of an additional 513 gendarmes started in July and will be followed by that of 100 instructors.

25. With assistance from the international community, the Government of Rwanda has taken steps to strengthen the Communal Police Training Centre. In early July, two projects were approved whereby the United Nations Development Programme (UNDP) will provide assistance for the training of the national gendarmerie and 1,500 communal police officers. The first group of 750 officers is expected to begin training in early September.

VIII. HUMANITARIAN ASPECTS

26. Despite the efforts of the Rwandan authorities and the international community, in particular UNAMIR, the United Nations Rwanda Emergency Office, the United Nations High Commissioner for Human Rights, UNDP, the United Nations Children's Fund (UNICEF), and the International Committee of the Red Cross (ICRC), the conditions in the prisons now constitute a major humanitarian crisis. Over 50,000 people are now incarcerated in 12 prisons and various places of detention, although the prison capacity is only 12,250. Death rates have been estimated at more than 200 per month. There is therefore a pressing need for more vigorous efforts by the Rwandan authorities and the international community in order to alleviate the prison situation.

27. A number of political and religious leaders have recently visited Rwanda. These include the Minister for Development Cooperation of the Netherlands, Mr. Jan Pronk, Archbishop Desmond Tutu from South Africa and the Minister of Foreign Affairs of Germany, Dr. Klaus Kinkel. Many of these leaders have witnessed the appalling prison conditions. Since his visit, Dr. Kinkel has sent me a communication urging me to do everything possible to put an end to this catastrophic situation.

28. I have requested the Under-Secretary-General for Humanitarian Affairs to initiate, in coordination with the Government of Rwanda and the international community, effective and urgent measures to reverse the situation. The Department of Humanitarian Affairs has already held consultations in New York with United Nations agencies and donor representatives with a view to drawing up a plan of action to secure resources and reaching agreement on a coordination mechanism. Further consultations are envisaged in Geneva prior to a mission led by the Department of Humanitarian Affairs to Kigali next week to finalize the action plan in conjunction with the Government of Rwanda and my Special Representative.

29. Since my report of 4 June (S/1995/457), the rate of repatriation of Rwandan refugees from neighbouring countries has increased slightly. In June, 2,727 refugees returned to Rwanda from Zaire. The Office of the United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR) estimates that, in addition to the 6,250

S/1995/678

English

Page 8

refugees repatriated from Burundi under its auspices in June and July, up to 10,000 persons may have returned to Rwanda on their own during the same period.

30. Prospects for the repatriation of refugees from the United Republic of Tanzania to Rwanda improved after officials from both countries met with UNHCR representatives at Kigali from 17 to 19 July to examine modalities for the return of an estimated 700,000 persons. The meeting concluded with an agreement to establish a joint commission on security and the resettlement of refugees. It is also hoped that confidence-building measures sponsored by the Government, the United Nations and non-governmental organizations, such as organized visits by refugees to Rwanda, will encourage repatriation.

31. Since the closure of the camps for internally displaced persons in the south-west of Rwanda, international humanitarian organizations have increased their activities at the commune level. The Government has also started the first phase of its Rehabilitation Programme, targeting 59 communes in priority areas. Food aid deliveries throughout the country have increased and there are sufficient stocks of food in the country and in the region to cover planned distribution programmes. Supplies for emergency distribution, should the need arise, are at present available in adequate quantities.

32. Following a bilateral agreement between the Governments of the United States of America and Rwanda, a national de-mining programme was established in July. Under the terms of the agreement, a national de-mining office will be established and a mine database created. The office will also serve as the focal point for a mine awareness programme, as well as for a programme that will provide de-mining training to 80 government soldiers. These activities will contribute significantly to the reconstruction effort.

33. As at 12 July, the United Nations Trust Fund for Rwanda had received contributions amounting to \$6.54 million, including a recent contribution from New Zealand of \$200,000. The Fund has financed projects aimed at meeting emergency and rehabilitation needs, as well as the urgent requirements of essential government ministries. As at 1 August, a total of \$116 million had been pledged against the sum of \$219 million outlined in the 1995 Consolidated Inter-Agency Emergency Appeal for Rwanda; this represents a \$36 million increase in pledges since my last report to the Council. For the needs of the subregion, pledges amounted to \$346 million, against a total requirement of \$587 million, representing an increase of \$1 million.

34. Although a large-scale humanitarian effort is still required to meet the massive emergency needs of Rwandan refugees in neighbouring countries, the present emphasis in Rwanda itself is gradually shifting towards rehabilitation and reconstruction. This shift from emergency assistance has required an adjustment in the various United Nations humanitarian programmes and field structures operating in the country. As a result, the United Nations Rwanda Emergency Office, which was established in 1994 under the direction of the Humanitarian Coordinator in Kigali, has begun to prepare for its eventual closure. Transitional arrangements are being made to ensure that the coordination of humanitarian assistance will continue. Among these arrangements is the establishment of a small United Nations Disaster Management Team, headed

/...

S/1995/678
English
Page 9

by the Resident Coordinator, which will ensure that appropriate emergency response measures are prepared and undertaken in a timely and effective manner.

IX. ECONOMIC AND SOCIAL ASPECTS

35. Donor countries and United Nations agencies met at Kigali on 6 and 7 July for a mid-term review of the Round-Table Conference held at Geneva in January 1995. The donor community recognized the need to expedite the disbursement of already committed funds and pledged an additional \$200 million, bringing to over \$800 million the amount pledged since the Conference. At the meeting, progress in rebuilding the country's infrastructure was reported, as was an increase in agricultural production. Formidable challenges remain, however, in the areas of resettlement, budgetary support, national capacity-building and industrial production.

36. Total contributions administered by UNDP through its trust fund arrangement stood at \$22 million as at 25 July 1995, at which time \$13 million had been received and some \$7.5 million disbursed for rehabilitation and development projects, including strengthening the capacity of the justice system; rehabilitation of key administrative buildings; provision of equipment vital to the functioning of Rwandan public administration; expansion of the existing prison capacity; and provision of support to training programmes for the communal police and national gendarmerie.

37. Several programmes aimed at facilitating the return to Rwanda of former members of the country's public service sector have been initiated. UNICEF and the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO) have continued to help provide basic education to Rwandans, both within the country and in refugee camps. In addition, the World Bank, the International Monetary Fund (IMF) and UNDP are involved in a project designed to strengthen the Government's capacity to manage its economic, financial and human resources.

38. There have been a number of improvements in alleviating the plight of Rwandan children, many of whom have yet to overcome the trauma inflicted by the horrors of the events of 1994. Of the approximately 45,000 children who lost or were separated from their parents, over 28,000 are now in foster-care facilities and intensive efforts are under way to provide for the rest. In mid-June, 155 prisoners between the ages of 7 and 14 were transferred to a new facility specially designed for children. The demobilization, rehabilitation and reintegration of child soldiers is continuing.

X. FINANCIAL ASPECTS

39. In its resolution 49/20 B of 12 July 1995, the General Assembly decided, as an interim measure pending the submission at its fiftieth session of revised cost estimates and the report of the Advisory Committee on Administrative and Budgetary Questions, to appropriate \$109,951,900 gross (\$107,584,300 net) for the operation of UNAMIR for the period from 10 June to 31 December 1995. The Assembly also decided that \$99,628,200 gross (\$97,508,000 net) should be assessed among Member States for the maintenance of UNAMIR for the period from

/...

10 June to 8 December 1995. The revised cost estimates will include two additional posts for the positions of Civilian Police Commissioner and Director of the UNAMIR Liaison Office at Kinshasa.

40. As at 26 July 1995, the total outstanding assessed contributions to the UNAMIR Special Account since the inception of the Mission amounted to \$64.7 million. The total outstanding assessed contributions for all peace-keeping operations amounted to \$1,779.3 million.

XI. OBSERVATIONS AND CONCLUSIONS

41. In the 12 months that have passed since one of the most tragic chapters in Africa's history, the Government of Rwanda has made efforts to stabilize conditions within the country, although the weakness of the economy and the lack of public revenue to run an effective administration continue to frustrate those efforts. This is one reason why many of the causes of the conflict and ensuing genocide remain to be addressed in a determined and comprehensive manner. In addition to the steps taken so far by the Government and the international community, more time and greater efforts are needed before the country can recover from the traumatic events of 1994. Since the tensions on the country's borders could erupt in uncontrollable violence at any moment, it is with a sense of urgency that the Government of Rwanda, the countries in the subregion and other members of the international community must address the vital issues confronting the country.

42. It is imperative that representatives of all sectors of Rwandan society begin talks in order to reach an agreement on a constitutional and political structure to achieve lasting stability. Such talks must, of course, exclude those political leaders suspected of planning and directing the genocide last year, who must be judged by the International Tribunal. The Government of Rwanda should promote such talks so that the thousands of others who live under suspicion can gain confidence and join in the efforts to reconstruct their country.

43. The international community has an important role to play in Rwanda's reconstruction and in encouraging repatriation and reconciliation. I take this opportunity to express my appreciation to States, donor agencies and non-governmental organizations for the vital contributions they have made to promoting peace and rehabilitation in Rwanda. At the same time, I call upon them to intensify their efforts during this critical period in order to help avert a resumption of violence.

44. In accordance with resolution 997 (1995), UNAMIR is taking the necessary steps to draw down its military presence in Rwanda and to implement its new mandate. The Government has encouraged this approach, which reflects the gradually improving conditions in the country. In this connection, I urge it to ensure that visible measures are put in place to ensure respect for human rights and security for all Rwandan people. It is particularly important to continue to encourage the voluntary return of refugees. This would send a clear message to the international community that its assistance for reconstruction should be accelerated.

S/1995/678

English

Page 11

45. During my visit to the subregion, there was clear consensus among government leaders that instability in any State in the area could have a dramatic effect on all its neighbours. It was widely recognized that destabilizing influences, such as armed infiltrations, acts of sabotage and illegal arms acquisitions, should be prevented through cooperative efforts. Strong interest was expressed in the establishment of an international commission under the auspices of the United Nations to address allegations of arms flows to former government forces. I hope that all Governments concerned will support such an initiative. It is my intention to provide my recommendations in this regard to the Security Council shortly.

46. I discussed with heads of State and Government in the region the idea of convening a regional conference that would consider the interrelated problems of peace, security and development, having in mind the adoption of a specific programme of action. In the meantime, in order to address the urgent problems facing the repatriation of refugees, it may be useful to convene, at the earliest possible date, a regional meeting aimed at developing concrete measures to implement the commitments embodied in the Nairobi Summit declaration of January 1995, the Bujumbura Action Plan of February 1995 and the tripartite agreements signed by UNHCR, Rwanda and neighbouring countries hosting Rwandan refugees. This would be in addition to the possible holding of round-table meetings, in which all sectors of Rwandan society would participate, referred to earlier in the present report. I intend to continue intensive consultations on all of these proposals.

47. In conclusion, I wish to express my appreciation to my Special Representative, Mr. Shaharyar Khan, to the Force Commander, Major-General Guy Tousignant, and to all military, police and civilian personnel of UNAMIR for their continuing efforts and remarkable dedication to the cause of peace and security in Rwanda.



Security Council

Distr.
GENERAL

S/1995/297
9 April 1995

ORIGINAL: ENGLISH

PROGRESS REPORT OF THE SECRETARY-GENERAL ON THE UNITED NATIONS ASSISTANCE MISSION FOR RWANDA

I. INTRODUCTION

1. The present report is submitted in response to Security Council resolution 965 (1994) of 30 November 1994, by which the Council extended the mandate of the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR) for a period of six months, until 9 June 1995. Under that resolution, the Council requested me to report by 9 February and 9 April 1995 on the implementation of UNAMIR's mandate, the safety of populations at risk, the humanitarian situation and progress towards the repatriation of refugees. The present report covers developments since my report of 6 February (S/1995/107).

2. During the reporting period, a mission of Security Council members visited Rwanda on 12 and 13 February 1995 and submitted its findings to the Council in a report of 28 February (S/1995/164). The Mission stressed that, as long as 2 million Rwandese remained in camps in or outside their country, the situation in Rwanda would remain inherently unstable. In this connection, it underlined the interrelated issues facing the Government: repatriation, reconciliation, reconstruction and the need for justice. It called on the Government to intensify its efforts to create favourable conditions and an auspicious climate inside the country to encourage and facilitate repatriation.

II. POLITICAL ASPECTS

3. It has been a year since Rwanda was engulfed in a genocide that left at least 500,000 people dead. In the message I sent to the Government and people of Rwanda on the first anniversary of those horrors, I conveyed my deepest sympathy and stressed that never again should the perpetrators of such crimes be permitted to get away with impunity. I also pledged the continued support of the United Nations to the building of a new Rwandese society based on tolerance, harmony and justice.

4. In the nine months since the new Government of Rwanda assumed office, the overall situation in the country has improved considerably. The private sector has revived in an atmosphere of relative security; markets, shops and small



businesses have sprung up, agricultural activities have restarted and schools have reopened.

5. Radio UNAMIR commenced broadcasting on 16 February and is on the air seven days a week in three languages, in an effort to present objective information to the Rwandese people at home and in refugee camps abroad. Plans are in hand to increase Radio UNAMIR's broadcast time.

6. In my report of 6 February, I noted that, while Rwanda continued to face problems in regard to repatriation, reconciliation and rebuilding its administrative structures, the overall situation was evolving positively. Over the past two months, however, tensions and frustrations have surfaced and the security situation in the country has deteriorated. The Prefect of Butare was murdered in an ambush on 4 March; armed saboteurs have reportedly entered Rwanda; and more and more people are being detained by the Government.

7. These developments have contributed to a considerable decline in the repatriation of Rwandese refugees from Zaire, the United Republic of Tanzania and Burundi. In addition, over 200,000 internally displaced persons remain in camps because they fear insecure conditions in their home communes or because of intimidation by extremist elements in the camps.

8. There are reports that the armed forces of the former Rwandese Government are training and rearming. Over the past two months, soldiers of the forces of the former Government have reportedly been apprehended in Rwanda, carrying arms, grenades and anti-personnel mines. As a result, the Rwandese Patriotic Army has tightened security and strengthened its border patrols.

9. These measures against possible infiltrators have also led to incidents involving United Nations and international staff. United Nations vehicles and staff have been searched and supplies of goods and equipment have been stopped at Kigali airport. In addition, government authorities at the middle and lower levels are often uncooperative. Last month, Radio Rwanda initiated a propaganda campaign of surprising virulence and broadcast unfounded allegations of misconduct by UNAMIR personnel. After a protest by my Special Representative, however, Radio Rwanda has reverted to a more balanced attitude towards UNAMIR.

10. The relationship between UNAMIR and the Rwandese Patriotic Army has been discussed by my Special Representative with the President of Rwanda, Mr. Pasteur Bizimungu, and with the Vice-President and Minister of Defence, Major-General Paul Kagame. Both the President and the Vice-President reaffirmed their Government's support for UNAMIR and said minor incidents should be cleared up at fortnightly joint staff meetings. The Vice-President added that some of the frustrations, especially at the lower level, were the result of the perception that the Government could not exercise complete sovereign authority in Rwanda as long as there was a large UNAMIR military presence in the country. In this connection, both the President and the Vice-President felt that, at an appropriate time, UNAMIR's mandate and its possible phase-out from Rwanda should be discussed.

III. LEGAL AND HUMAN RIGHTS ASPECTS

11. In response to the rise in tension in parts of the country, the Human Rights Field Operation in Rwanda strengthened its monitoring activities during the reporting period. As of 1 April 1995, the Field Operation was composed of 113 staff in 11 field offices, including 55 short-term staff; 30 United Nations Volunteers (UNVs); 12 human rights officers from the European Union and 8 experts provided by the Governments of the Netherlands, Norway and Switzerland. It is expected that a further contingent of some 28 human rights officers contributed by the European Union, as well as additional UNVs, will be deployed on 19 April.

12. The human rights officers work directly with the population, as well as with government officials and civic leaders throughout the country. They seek to promote respect for the rights of individual citizens and a sense of confidence and stability.

13. The establishment of an effective judicial system is one of the most pressing problems facing the Government. Although efforts are often made by the Government and its security forces to follow correct procedures, arrests are sometimes arbitrary. Many individuals are held without hope of timely trial proceedings. There are approximately 27,000 people in Rwanda's desperately overcrowded prisons. Kigali prison, for example, built to accommodate 1,500 detainees, currently houses over 7,000. On 16 March, 24 people died in a police detention cell.

14. The Technical Cooperation Unit of the Field Operation recently issued a comprehensive programme addressing the needs of the Government in establishing a civil society based on respect for human rights. This programme, which was developed in close consultation with the relevant government ministries, includes recommendations on measures to facilitate the prosecution of suspects accused of serious human rights violations. It also proposes a strategy for introducing human rights education in Rwandese schools and government institutions.

15. The United Nations High Commissioner for Human Rights, Mr. José Ayala-Lasso, has launched an international appeal with a view to assisting the Government of Rwanda to re-establish the judicial system. He has also appealed for funds to recruit more human rights monitors who, as part of their duties, would work closely with the judiciary. During his visit to Rwanda from 1 to 3 April, the High Commissioner had the opportunity to discuss many of the above issues with government officials.

IV. INTERNATIONAL TRIBUNAL

16. By its resolution 977 (1995) of 22 February 1995, the Security Council decided that the International Tribunal for Rwanda would have its seat at Arusha (United Republic of Tanzania). A team composed of experts from the United Nations Secretariat and the International Tribunal for the Former Yugoslavia will visit the United Republic of Tanzania shortly to secure premises for the

International Tribunal for Rwanda and to negotiate the necessary agreements with the Tanzanian authorities.

17. On 7 March, I addressed a letter to all States Members of the United Nations, as well as to non-member States maintaining permanent observer missions at United Nations Headquarters, inviting them to nominate judges for the Tribunal. I requested that these nominations be made by 7 April 1995.

18. The Office of the Prosecutor for the International Tribunal was established in Kigali in January 1995 and the Deputy Prosecutor, Mr. Rakotomanana, took office on 20 March. In a statement issued by the Chief Prosecutor, Judge Goldstone, on 5 April, it was announced that the Tribunal was processing about 400 cases and that the first case for trial was expected in the second half of the year. Since January, Tribunal staff have been gathering information and evidence in Rwanda and other countries. In view of the importance and volume of the work involved, more expert personnel are required and efforts to secure the necessary staff are under way. I welcome the voluntary contributions pledged by some Member States to support the activities of the Tribunal and I appeal for more such assistance to enable the Tribunal to carry out its tasks.

V. MILITARY ASPECTS

19. As at 1 April, UNAMIR's force strength stood at 5,529 troops and 297 military observers (see annex). Since my report of 6 February, an Indian signals company has been deployed, the inter-African battalion has been replaced by a Senegalese battalion of 241 all ranks, the Malawi company of 181 and the Australian medical support group of 293 have both been rotated and the Canadian logistics support group of 95 has been fully deployed.

20. UNAMIR has been working under additional pressure as a result of the recent deterioration in security. Instances of harassment and intimidation directed at UNAMIR and other United Nations personnel, property and installations have, as noted earlier, increased during the reporting period.

21. On 15 February, UNAMIR headquarters at Mutura, east of Gisenyi, where the Tunisian battalion is located, was hit by grenades and small arms fire in a deliberate and unprovoked attack against a UNAMIR signals installation. The following day, while investigating the circumstances surrounding the attack, eight members of a UNAMIR patrol were injured by a land-mine probably planted by the attackers. On 5 March, three grenades were thrown at the Nigerian contingent's guardpost at Byumba, injuring two soldiers, one of them seriously.

22. These are the first incidents since the end of the civil war in which United Nations troops appear to have been deliberately targeted. My Special Representative and the Force Commander have informed the authorities of their serious concern and members of the Government have expressed regret for these attacks, indicating that they were isolated acts. Investigations are under way to determine the circumstances and the identities of those involved.

23. Mechanisms have been put in place to enable UNAMIR and the Rwandese Patriotic Army to liaise and exchange views at both the command and the staff

officer levels. These arrangements facilitate the resolution of complaints and enhance cooperation and coordination. However, the worsening security situation has strained relations between UNAMIR and the Rwandese Patriotic Army. Indeed, the Rwandese Patriotic Army has frequently restricted the movement of UNAMIR personnel and denied it access to certain areas. This has affected UNAMIR's ability to discharge its mandated tasks fully and effectively.

24. Difficulties have also been encountered on the occasion of troop rotations, when UNAMIR personnel have been held up or denied entry at Kigali airport. It should be recalled, in this connection, that the Model Status of Forces Agreement (A/45/594), which reflects the customary principles and practices of United Nations peace-keeping operations, contains provisions regulating the entry, residence and departure of personnel of peace-keeping operations. The agreement on the status of UNAMIR and its personnel, concluded on 5 November 1993, contains identical provisions. Following the modification of UNAMIR's mandate under Security Council resolution 918 (1994) of 17 May 1994 and the installation of the present Government in July 1994, an exchange of letters to constitute an agreement between the United Nations and the Government of Rwanda was initiated. The purpose of this was not to reaffirm the applicability of the agreement concluded on 5 November 1993, which in accordance with well-established principles of international law is not in doubt, but to supplement it by reflecting the changes in UNAMIR's mandate. However, despite several reminders, the Government has not yet replied. It is my hope that this matter will be promptly resolved and that the Government will agree to honour its obligations under the agreement.

25. There is a pressing need for a comprehensive mine-clearance programme. However, the Government of Rwanda has not yet responded to the offers of the United Nations for assistance in mine clearance and minefield survey and marking. Such a programme would, among other things, open up many areas to returnees, including agricultural fields. A team of mine experts from the United States Department of Defense recently visited Rwanda and held discussions with UNAMIR concerning a possible plan of action in this area. In the meantime, UNAMIR explosives demolition teams continue to carry out limited mine-clearing operations, especially in urban areas.

VI. CIVILIAN POLICE

26. In my report of 6 February, I noted that UNAMIR was pursuing its efforts to assist the Government of Rwanda in training a new integrated national police force. The training of 300 gendarmes and 20 instructors, which started on 19 December 1994, is expected to conclude by the end of April. The Government has requested that UNAMIR train an additional 400 gendarmes before beginning the training programme for 100 instructors, which was scheduled to commence in June.

27. Following a request from the Government, a UNAMIR civilian police observer has been assigned to assist the Chief of Staff of the National Gendarmerie in determining operational requirements to ensure that, upon completion of their training, gendarmes are ready and properly equipped for deployment.

28. Owing to financial and material constraints, the training programme for communal police, which was scheduled to begin in February, has been delayed. The Government has informed UNAMIR that it is intensifying its efforts to obtain the necessary resources to permit training to begin at the earliest opportunity. Once funding is secured, UNAMIR will begin a training programme for approximately 1,500 communal police.

29. As part of its monitoring and investigatory activities, the UNAMIR civilian police component has teams of 3 to 4 observers in each of the 11 prefectures in the country. These observers work in close cooperation with local authorities, United Nations agencies and non-governmental organizations, and assist human rights monitors and UNAMIR personnel in the performance of their respective duties.

30. UNAMIR continues to face an acute shortage of civilian police personnel, a situation which seriously impairs the discharge of its expanded tasks. While, in accordance with resolution 965 (1994), the strength of UNAMIR's civilian police component was increased to 120 police observers, only 58 are currently deployed. These observers are from Djibouti (7), Germany (9), Ghana (10), Guinea-Bissau (8), Mali (10), Nigeria (10) and Zambia (4).

31. As stressed in previous reports, there is a particularly urgent need for additional French-speaking civilian police observers. In this connection, on 22 February, I again approached Member States, including 13 French-speaking countries, to ascertain their interest in providing additional civilian police observers. I have not, so far, received any positive responses.

VII. HUMANITARIAN ASPECTS

32. At the United Nations Development Programme (UNDP) round-table conference, held at Geneva on 18 and 19 January 1995, the international donor community pledged some \$587 million to support the Government's rehabilitation and reconstruction programme. The slow process of turning donor pledges into actual support, however, has led to problems and growing frustration on the ground.

33. The humanitarian programme in Rwanda maintains its emphasis on the provision of emergency relief to the affected population, as well as on activities aimed at enabling the Government to function effectively. Progress in these areas, however, has been affected by the paucity of resources available. To date, a relatively small portion of the contributions pledged at the UNDP round-table conference has been converted into actual disbursements. This is also true of the response to the 1995 consolidated inter-agency humanitarian assistance appeal launched in January 1995. The Trust Fund for Rwanda totalled \$4,710,857 as at 1 April, most of it being disbursed to support the national judicial system.

34. There are substantial food shortages within the country and the subregion. The recent Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO)/World Food Programme (WFP) crop assessment indicates that the January 1995 harvest was significantly smaller than in previous years. If the threat of starvation and malnutrition is to be averted for some 3 million refugees and internally

displaced persons from Rwanda and Burundi, rapid and substantial food aid from the international community is required. In the meantime, United Nations non-governmental organizations are distributing seeds and tools to the affected population. There is also a programme of seed and livestock protection for the benefit of vulnerable groups. The WFP food-for-work programmes seek to promote the rehabilitation of infrastructure and the strengthening of food security.

35. Problems affecting children continue to receive special attention. United Nations and non-governmental organizations are registering unaccompanied minors and attempting to reunite families. So far, approximately 3,000 children have been reunited with their families and psychosocial counselling and trauma recovery programmes are expected to be enlarged in the near future. Agreement has been reached with the Ministry of Justice to permit 400 children between the ages of 11 and 17, imprisoned for alleged involvement in the genocide, to be moved to a separate location for children only. As a result of consultations with the Ministry of Defence, some 4,000 "child soldiers" are expected to be demobilized shortly.

36. There have been some improvements in the health sector. Nearly half of the 280 vaccination centres which were operational before April 1994 have reopened and a programme to equip them has begun. Some 26 nutritional centres for unaccompanied children have reopened and receive supplementary food aid. It is planned to have 100 nutritional centres operational during 1995. Projects relating to family planning, maternal care and the human immunodeficiency virus (HIV) and acquired immunodeficiency syndrome (AIDS) are being promoted vigorously.

37. The humanitarian agencies have intensified their efforts to ensure wider access to education. This has included the distribution of basic classroom resources and supplies and an emergency curriculum for over 140,000 primary schoolchildren. Teacher emergency packages have been distributed to over 7,000 teachers serving about 600,000 children in Rwanda. Moves are under way to adapt the packages for young people in prisons and for literacy and basic skill-training programmes, especially for youth and women. A pilot project for implementing teacher emergency packages in refugee camps was launched in February.

38. Activities are taking place, within the context of Opération Retour, to expedite the voluntary return of internally displaced persons. Six camps for internally displaced persons have been closed and some 40,000 people have been resettled in their home communities, where agencies are implementing rehabilitation projects. The remaining camps hold more than 200,000 displaced people. In certain quarters in Rwanda, these camps are viewed as breeding grounds for destabilization activities and the Government is anxious to close them as soon as possible.

39. The recent deterioration in the security situation, together with the lack of resources, has had a negative impact on the resettlement of returnees. The increased screening of them by the Rwandese authorities has also inhibited progress towards a faster rate of refugee repatriation. Recent arrangements made by the Office of the United Nations High Commissioner for Refugees with the Governments of the United Republic of Tanzania and Zaire, aimed at assuring

security in Rwandese refugee camps in those countries, were expected to help reduce intimidation and thus permit a higher rate of repatriation. However, most of the estimated 60,000 refugees who returned to Rwanda during the first two months of the year were from the 1959 case-load. Most of the more recent refugees who have returned so far are women and children. United Nations organizations are facilitating their repatriation through reception and transport facilities.

40. Returnees from the 1959 case-load are currently estimated at over 600,000. Their resettlement has become a major problem for the authorities, since many of them have illegally occupied the homes and land of recently departed refugees, some of whom have also begun to return home. The Government urgently needs resources to accommodate both groups of returnees in a manner that ensures justice and promotes reconciliation. To facilitate their reintegration, returnees will have to be provided with assistance in education, housing and job training. A grave concern associated with the returnees from the 1959 case-load is the large number of cattle (estimated at 500,000) that they have brought with them. Lack of adequate grazing areas and water for these herds, combined with livestock diseases, threaten an ecological disaster.

41. Solutions to the humanitarian challenges faced by Rwanda are a vital element in international efforts to contribute to national reconciliation and economic recovery. Continued assistance is indispensable if progress is to be achieved, particularly in view of the disastrous consequences of the war and the continuing lack of resources available to the Government.

VIII. ADMINISTRATIVE AND FINANCIAL ASPECTS

42. The General Assembly, by its resolution 49/20 of 29 November 1994, authorized me to enter into commitments for a four-month period from 10 December 1994 to 9 April 1995, at a monthly rate not to exceed \$15 million gross, in connection with the maintenance of UNAMIR. This amount was based on the then authorized strength of 320 military observers, 5,500 troops, 90 civilian police and 398 civilian personnel. Subsequently, the Security Council authorized an increase in the strength of the civilian police component from 90 to 120 police observers. My report on the financing of UNAMIR for the period from 10 December 1994 to 9 June 1995 and for the maintenance of the mission on a monthly basis after 9 June 1995 (A/49/375/Add.2) has been submitted to the General Assembly for consideration at its current session.

43. As at March 1995, unpaid assessments to the UNAMIR Special Account amounted to \$46.5 million, and the total amount of outstanding assessed contributions for all peace-keeping operations was \$1,662.8 million.

IX. OBSERVATIONS

44. The progress achieved in Rwanda over the past nine months is threatened by renewed tensions. It is incumbent on the Government and the international community to take the steps necessary to put Rwanda back on the road to stability, national reconciliation and reconstruction.

45. These goals are likely to remain elusive, however, as long as 2 million Rwandese remain in camps outside their country. The indignation and deep sense of injustice felt by many Rwandese after the genocide is certainly understandable, but it cannot be allowed to frustrate the healing process that must take place if Rwanda is to be restored to peace and harmony. The Government is therefore urged to make more determined efforts to foster a climate of trust and confidence and to create conditions that will encourage refugees and displaced persons not suspected of involvement in the genocide to believe that they can return to their homes in safety. At the same time, steps must be taken to bring to trial, at the earliest opportunity, those who are guilty of genocide.

46. I therefore welcome the adoption by the Security Council on 27 February of resolution 978 (1995), in which it called on Member States to arrest persons against whom sufficient evidence existed of criminal responsibility for genocide. It is my hope that Member States will take the necessary follow-up action and help ensure that the International Tribunal for Rwanda becomes operational as soon as possible. The need for such steps is underlined by the recent disturbing reports of military training and an arms build-up by elements of the armed forces of the former Government of Rwanda in neighbouring countries. The Governments on whose territory such activities may be taking place must ensure that their countries do not become bases for incursions into Rwanda.

47. Rwanda's needs with regard to the rehabilitation of its administrative structures and social and economic reconstruction are great. It is clear that limited resources mean that the Government cannot by itself address all the problems facing the country. It needs the assistance and cooperation of its neighbours and the international community. I therefore urge donors to do all they can to accelerate the flow of aid to Rwanda. In this connection, Member States may wish to consider channelling funds through the Trust Fund for Rwanda, which can disburse assistance quickly and effectively.

48. The increasing harassment of United Nations and international staff serving in Rwanda is another source of serious concern. UNAMIR remains an essential confidence-building mechanism and its presence adds an important dimension to the Government's efforts to promote a climate of stability, trust and security. UNAMIR's presence also helps to create conditions conducive to the resettlement of refugees and displaced persons and to the provision of reconstruction assistance. I therefore urge the Government to extend to UNAMIR the necessary cooperation without which the Mission will not be able to carry out its mandate and the international community will find it more difficult to respond to Rwanda's rehabilitation needs. I should also like to remind the Government of its responsibility for the safety and security of all UNAMIR personnel, as well as for ensuring that their freedom of movement and access throughout the country is respected.

49. UNAMIR's present mandate, as defined under Security Council resolutions 918 (1994) and 965 (1994), will expire on 9 June. Senior Rwandese officials have pointed out that the situation in the country has changed since last July and that, at the appropriate time, the mandate and role of UNAMIR should be reviewed. I have, accordingly, requested my Special Representative to consider,

/...

in consultation with the Government, adjustments which could be made to the Mission's mandate. On the basis of his advice, I will, in my next report, submit to the Security Council recommendations on the role which UNAMIR could play in Rwanda after 9 June 1995.

50. The Council has emphasized the need for an international conference on security, stability and peace in the region. In accordance with the Council's most recent call for States of the region to organize such a conference, I intend to carry out necessary consultations with those States with a view to determining the type of assistance they may require in this regard.

51. In closing, I should like to thank my Special Representative, Mr. Shaharyar M. Khan, the Force Commander, Major-General Guy Tousignant, and all UNAMIR civilian, military and civilian police personnel, for their contribution to peace and stability in Rwanda under very trying circumstances.

AnnexComposition of the United Nations Assistance Mission for Rwanda
as at 31 March 1995

Country	<u>Military personnel</u>			Civilian police	Grand total
	Troops	Observers	Total		
Argentina		1	1		1
Australia	302		302		302
Austria		15	15		15
Bangladesh	1	33	34		34
Canada	105	20	125		125
Chad	2		2		2
Djibouti			-	7	7
Ethiopia	811		811		811
Fiji		1	1		1
Germany			-	9	9
Ghana	842	35	877	10	887
Guinea		17	17		17
Guinea-Bissau			-	5	5
India	833	17	850		850
Jordan			-	3	3
Malawi	185	14	199		199
Mali	199	31	230	10	240
Nigeria	333	17	350	10	360
Poland		2	2		2
Russian Federation		17	17		17
Senegal	241		241		241
Tunisia	840	10	850		850
United Kingdom	2		2		2
Uruguay		23	23		23
Zambia	833	20	853	4	857
Zimbabwe		24	24		24
Total	5 529	297	5 826	58	5 884



Bureau du Porte-parole

**LE CONSEIL DE SECURITE MODIFIE ET RENOUVELLE LE MANDAT
DE LA MINUAR JUSQU'AU 8 DECEMBRE 1995**

Résolution 997 (1995) adoptée à l'unanimité, le 9 juin 1995**Texte de la résolution****Le Conseil de sécurité,**

Rappelant toutes ses résolutions précédentes sur la situation au Rwanda, en particulier sa résolution 872 (1993) du 5 octobre 1993, par laquelle il a créé la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR), et ses résolutions 912 (1994) du 21 avril 1994, 918 (1994) du 17 mai 1994, 925 (1994) du 8 juin 1994 et 965 (1994) du 30 novembre 1994, qui énoncent le mandat de la MINUAR,

Ayant examiné le rapport du Secrétaire général sur la MINUAR en date du 4 juin 1995 (S/1995/457),

Rappelant aussi sa résolution 955 (1994) du 8 novembre 1994, portant création du Tribunal international pour le Rwanda, et sa résolution 978 (1995) du 27 février 1995, concernant la nécessité d'arrêter les personnes soupçonnées de certains crimes au Rwanda,

Souhaitant qu'il importe de parvenir à une réconciliation authentique de tous les membres de la société rwandaise dans le cadre de l'Accord de paix d'Arusha,

Prenant note avec une vive préoccupation d'informations selon lesquelles des éléments de l'ancien régime menaient des préparatifs militaires et feraient des incursions de plus en plus fréquentes au Rwanda et souhaitant la nécessité de prendre des mesures efficaces pour que les Rwandais se trouvant actuellement dans des pays voisins, y compris ceux qui sont dans des camps, n'entreprennent pas d'activités militaires destinées à déstabiliser le Rwanda et ne reçoivent pas d'armements, étant donné qu'il est fort probable que ces armements seraient destinés à être utilisés au Rwanda,

Soulignant que des efforts accrus sont indispensables pour aider le Gouvernement rwandais à instaurer un climat de stabilité et de confiance propre à faciliter le retour des réfugiés rwandais se trouvant dans des pays voisins,

Soulignant aussi qu'il est nécessaire d'accélérer le versement de l'aide internationale pour le relèvement et la reconstruction du Rwanda,

Demandant de nouveau à tous les États d'appliquer les recommandations adoptées par la Conférence régionale sur l'assistance aux réfugiés, rapatriés et personnes déplacées dans la région des Grands Lacs, tenue à Bujumbura en février 1995,

Mesurant l'utilité du concours que les spécialistes des droits de l'homme déployés au Rwanda par le Haut Commissaire aux droits de l'homme ont apporté en vue de l'amélioration de la situation générale,

Considérant qu'il incombe au Gouvernement rwandais d'assurer la protection et la sécurité de l'ensemble du personnel de la MINUAR et des autres membres du personnel international servant au Rwanda,

Réaffirmant qu'il est nécessaire de régler à long terme les problèmes de réfugiés et problèmes connexes dans les États des Grands Lacs et notant avec satisfaction, par conséquent, que le Secrétaire général a l'intention de nommer un Envoyé spécial chargé de procéder à des consultations concernant la préparation et la convocation, dans les plus brefs délais, de la Conférence régionale sur la sécurité, la stabilité et le développement,

1. Décide de proroger le mandat de la MINUAR jusqu'au 8 décembre 1995 et autorise une réduction des effectifs, qui seront ramenés à 2 330 soldats trois mois après l'adoption de la présente résolution et à 1 800 soldats un mois plus tard;

2. Décide de maintenir à son niveau actuel l'effectif des observateurs militaires et du personnel de la police civile;

3. Décide, compte tenu de la situation actuelle au Rwanda, de modifier le mandat de la MINUAR en lui assignant les fonctions suivantes:

a) User de ses bons offices pour faciliter la réconciliation nationale dans le cadre de l'Accord de paix d'Arusha;

b) Aider le Gouvernement rwandais à faciliter le retour librement consenti des réfugiés, en toute sécurité, ainsi que leur réinsertion dans leur milieu d'origine, et, à cette fin, appuyer les efforts faits par le Gouvernement rwandais pour instaurer un climat de stabilité et de confiance, grâce à des activités de surveillance menées dans l'ensemble du pays par des observateurs militaires et des observateurs de police;

c) Faciliter l'aide humanitaire, ainsi que la fourniture d'une assistance et de services spécialisés en matière de génie civil, de logistique, de santé publique et de déminage;

e) Contribuer à assurer la sécurité, au Rwanda, du personnel et des locaux des organismes des Nations Unies, du Tribunal international pour le Rwanda, notamment en assurant en permanence la protection du Bureau du Procureur, ainsi que des spécialistes des droits de l'homme, et contribuer également, si besoin est, à assurer la sécurité des organismes humanitaires;

4. Souligne que les restrictions imposées par la résolution 918 (1994) en vertu du Chapitre VII de la Charte des Nations Unies s'appliquent à la vente ou la livraison des armements et des matériels qui y sont spécifiés à des personnes se trouvant dans des États voisins, si ces armements ou ces matériels sont destinés à être utilisés au Rwanda;

5. Demande aux États voisins du Rwanda, de façon à éliminer des facteurs contribuant à la déstabilisation de ce pays, de prendre des mesures pour veiller à ce que ces armements et ces matériels ne soient pas fournis aux camps de réfugiés rwandais se trouvant sur leur territoire;

6. Prie le Secrétaire général de tenir des consultations avec les gouvernements de pays voisins concernant la possibilité de déployer des observateurs militaires des Nations Unies, et de consulter en priorité le Gouvernement zaïrois concernant le déploiement d'observateurs, y compris dans les aérodrômes situés dans l'est du Zaïre, afin de contrôler la vente ou la livraison d'armements et de matériels susmentionnés; prie aussi le Secrétaire général de lui faire rapport sur cette question un mois au plus tard après l'adoption de la présente résolution;

7. Prend note de la coopération existant entre le Gouvernement rwandais et la MINUAR aux fins de l'accomplissement de son mandat, et prie instamment le Gouvernement rwandais et la MINUAR de continuer à mettre en oeuvre les accords conclus entre eux, en particulier l'Accord sur le statut de la Mission, en date du 5 novembre 1993, ou tout accord qu'ils pourraient conclure ultérieurement pour remplacer cet Accord en vue de faciliter la mise en oeuvre du nouveau mandat;

8. Rend hommage aux États, aux organismes des Nations Unies et aux organisations non gouvernementales qui ont fourni une aide humanitaire aux réfugiés et aux personnes déplacées qui étaient dans le besoin, les encourage à persévérer et demande au Gouvernement rwandais de continuer à faciliter l'acheminement et la distribution des secours;

9. Demande aux États et aux organismes donateurs d'honorer l'engagement qu'ils ont pris d'apporter une aide au relèvement du Rwanda, d'accroître l'aide qu'ils apportent déjà à cette fin et, en particulier, de favoriser la mise en place à bref délai et le fonctionnement efficace du Tribunal international ainsi que le rétablissement de l'appareil judiciaire rwandais;

10. Encourage le Secrétaire général et son Représentant spécial à continuer de coordonner les activités des Nations Unies au Rwanda, dont celles des organisations et organismes qui s'occupent de questions humanitaires et de développement, ainsi que celles des spécialistes des droits de l'homme;

11. Prie le Secrétaire général de lui présenter d'ici au 9 août 1995, puis le 9 octobre

la situation humanitaire au Rwanda et sur les progrès réalisés en ce qui concerne le rapatriement des réfugiés;

12. Décide de rester activement saisi de la question.
-

NB

La MINUAR a été, à l'origine, établie par la résolution 872 (1993) du 5 octobre 1993. La résolution 918 (1994) a étendu le mandat de la Mission pour inclure la responsabilité de la sécurité des civils et de l'opération humanitaire; elle a augmenté sa force à hauteur de 5,500 soldats et a imposé un embargo sur les armes au Rwanda.

Dans son acte de ce jour, le Conseil a affirmé que les restrictions du chapitre VII imposées par sa résolution 918 (1994) s'appliquent à la vente ou la livraison des armements et des matériels à des personnes dans les États voisins du Rwanda, si ces armements et matériels sont destinés à être utilisés au Rwanda. Le Conseil a lancé un appel aux États voisins du Rwanda pour qu'ils prennent des mesures afin de veiller à ce que ces armements et ces matériels ne soient pas transférés dans des camps Rwandais situés sur leur territoire.

Dans une déclaration au Conseil, le Représentant du Zaire, a demandé une enquête indépendante pour réfuter les allégations selon lesquelles son pays était impliqué dans la vente et la livraison des armements destinés à être utilisés au Rwanda. Il a déclaré qu'il revenait au Gouvernement du Rwanda de créer un climat favorable au retour des réfugiés.

Le Représentant du Rwanda, prenant la parole après le vote, en a appelé à la fin de l'embargo sur les armes contre son Gouvernement et a demandé l'établissement d'une commission internationale chargée d'examiner le problème des camps de réfugiés. Il a ajouté que les modifications dans le mandat de la MINUAR reflétaient l'évolution de la situation dans son pays.

*Office of the Spokesman***SECURITY COUNCIL EXTENDS AND ADJUSTS MANDATE OF
UNAMIR UNTIL 8 DECEMBER 1995****Resolution 997 (1995) adopted unanimously
9 June 1995****Text of the Resolution****The Security Council,**

Recalling all its previous resolutions on the situation in Rwanda, in particular its resolution 872 (1993) of 5 October 1993 by which it established the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR), and its resolutions 912 (1994) of 21 April 1994, 918 (1994) of 17 May 1994, 925 (1994) of 8 June 1994, and 965 (1994) of 30 November 1994, which set out the mandate of UNAMIR,

Having considered the report of the Secretary-General on UNAMIR dated 4 June 1995 (S/1995/457),

Recalling also its resolution 955 (1994) of 8 November 1994 establishing the International Tribunal for Rwanda, and its resolution 978 (1995) of 27 February 1995, concerning the necessity for the arrest of persons suspected of certain offences in Rwanda,

Stressing the importance of achieving genuine reconciliation among all members of Rwandan society within the frame of reference of the Arusha Peace Agreement,

Noting with great concern reports of military preparations and increasing incursions into Rwanda by elements of the former regime and underlining the need for effective measures to ensure that Rwandan nationals currently in neighbouring countries, including those in camps, do not undertake military activities aimed at destabilizing Rwanda or receive arms supplies, in view of the great likelihood that such arms are intended for use within Rwanda,

- 2 -

Underlining the need for increased efforts to assist the Government of Rwanda in the promotion of a climate of stability and trust in order to facilitate the return of Rwandan refugees in neighbouring countries,

Emphasizing the necessity for the accelerated disbursement of international assistance for the rehabilitation and reconstruction of Rwanda,

Calling again upon all States to act in accordance with recommendations adopted by the Regional Conference on Assistance to Refugees, Returnees and Displaced Persons in the Great Lakes Region, held in Bujumbura in February 1995,

Recognizing the valuable contribution that the human rights officers deployed by the High Commissioner for Human Rights to Rwanda have made towards the improvement of the overall situation,

Acknowledging the responsibility of the Government of Rwanda for the safety and security of all UNAMIR personnel and other international staff serving in the country,

Reaffirming the need for a long-term solution to the refugee and related problems in the Great Lakes States, and welcoming, therefore, the intention of the Secretary-General to appoint a special envoy to carry out consultations on the preparation and convening, at the earliest possible time, of the regional Conference on Security, Stability and Development,

1. **Decides to extend the mandate of UNAMIR until 8 December 1995 and authorizes a reduction of the force level to 2,330 troops within three months of the adoption of this resolution and to 1,800 troops within four months;**

2. **Decides to maintain the current level of military observers and civilian police personnel;**

3. **Decides, in the light of the current situation in Rwanda, to adjust the mandate of UNAMIR so that UNAMIR will:**

(a) **Exercise its good offices to help achieve national reconciliation within the frame of reference of the Arusha Peace Agreement;**

(b) **Assist the Government of Rwanda in facilitating the voluntary and safe return of refugees and their reintegration in their home communities, and, to that end, to support the Government of Rwanda in its ongoing efforts to promote a climate of confidence and trust through the performance of monitoring tasks throughout the country with military and police observers;**

(c) **Support the provision of humanitarian aid, and of assistance and expertise in engineering, logistics, medical care and demining;**

(d) **Assist in the training of a national police force;**

(e) **Contribute to the security in Rwanda of personnel and premises of United Nations agencies, of the International Tribunal for Rwanda, including full-time protection for**

the Prosecutor's Office, as well as those of human rights officers, and to contribute also to the security of humanitarian agencies in case of need;

4. Affirms that the restrictions imposed under Chapter VII of the Charter of the United Nations by resolution 918 (1994) apply to the sale or supply of arms and matériel specified therein to persons in the States neighbouring Rwanda, if that sale or supply is for the purpose of the use of such arms or matériel within Rwanda;

5. Calls upon the States neighbouring Rwanda to take steps, with the aim of putting an end to factors contributing to the destabilization of Rwanda, to ensure that such arms and matériel are not transferred to Rwandan camps within their territories;

6. Requests the Secretary-General to consult the Governments of neighbouring countries on the possibility of the deployment of United Nations military observers, and to consult, as a matter of priority, the Government of Zaire on the deployment of observers including in the airfields located in Eastern Zaire, in order to monitor the sale or supply of arms and matériel referred to above; and further requests the Secretary-General to report to the Council on the matter within one month of the adoption of this resolution;

7. Takes note of the cooperation existing between the Government of Rwanda and UNAMIR in the implementation of its mandate and urges the Government of Rwanda and UNAMIR to continue to implement the agreements made between them, in particular the Status of Mission Agreement of 5 November 1993 and any subsequent agreement concluded to replace that Agreement in order to facilitate the implementation of the new mandate;

8. Commends the efforts of States, United Nations agencies and non-governmental organisations which have provided humanitarian assistance to refugees and displaced persons in need, encourages them to continue such assistance, and calls upon the Government of Rwanda to continue to facilitate their delivery and distribution;

9. Calls upon States and donor agencies to fulfil their earlier commitments to give assistance for Rwanda's rehabilitation efforts, to increase such assistance, and in particular to support the early and effective functioning of the International Tribunal and the rehabilitation of the Rwandan judicial system;

10. Encourages the Secretary-General and his Special Representative to continue to coordinate the activities of the United Nations in Rwanda including those of the organizations and agencies active in the humanitarian and developmental field, and of the human rights officers;

11. Requests the Secretary-General to report to the Council by 9 August 1995 and 9 October 1995 on the discharge by UNAMIR of its mandate, the humanitarian situation and progress towards repatriation of refugees;

12. Decides to remain actively seized of the matter.

NB

The UNAMIR had originally been established by resolution 872 (1993) of 5 October 1993. Resolution 918 (1994) had expanded the mandate of the Mission to include responsibility for the security of civilians and of humanitarian operation, had increased its strength up to 5,500 troops and imposed an arms embargo on Rwanda.

By its action today, the Council affirmed that the Chapter VII restrictions imposed by resolution 918 (1994) apply to the sale or supply of arms and matériel to persons in the States neighbouring Rwanda, if such arms or matériel are for use within Rwanda. It called upon the States neighbouring Rwanda to take steps to ensure that such arms and matériel are not transferred to Rwanda camps within their territories.

In a statement to the Council, the representative of Zaire called for an independent investigation to refute the claims that his country had been involved with the sale or supply of arms for use in Rwanda. He said it was up to the Government in Rwanda to create a favourable climate for the return of the refugees.

The representative of Rwanda, speaking after the vote, called for an end to the arms embargo against his Government and for an international commission to study the problem of the refugee camps. He added that the change in the UNAMIR mandate reflected the changed situation in his country.



Security Council

Distr.
GENERAL

S/RES/935 (1994)

1 July 1994

RESOLUTION 935 (1994)

Adopted by the Security Council at its 3400th meeting,
on 1 July 1994

The Security Council,

Reaffirming all its previous resolutions on the situation in Rwanda,

Reaffirming, in particular, resolutions 918 (1994) and 925 (1994), which expanded the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR), and stressing in this connection the need for early deployment of the expanded UNAMIR to enable it to carry out its mandate,

Recalling the statement by the President of the Security Council of 30 April 1994 (S/PRST/1994/21) in which the Security Council, inter alia, condemned all breaches of international humanitarian law in Rwanda, particularly those perpetrated against the civilian population, and recalled that persons who instigate or participate in such acts are individually responsible,

Recalling also the requests it addressed to the Secretary-General in the statement by the President of the Security Council of 30 April 1994 and in resolution 918 (1994), concerning the investigation of serious violations of international humanitarian law committed in Rwanda during the conflict,

Having considered the report of the Secretary-General of 31 May 1994 (S/1994/640), in which he noted that massacres and killings have continued in a systematic manner throughout Rwanda and also noted that only a proper investigation can establish the facts in order to enable the determination of responsibility,

Welcoming the visit to Rwanda and to the region by the United Nations High Commissioner for Human Rights and noting the appointment, pursuant to resolution S-3/1 of 25 May 1994 adopted by the United Nations Commission on Human Rights, of a Special Rapporteur for Rwanda,

Expressing once again its grave concern at the continuing reports indicating that systematic, widespread and flagrant violations of international humanitarian law, including acts of genocide, have been committed in Rwanda,

Recalling that all persons who commit or authorize the commission of serious violations of international humanitarian law are individually responsible for those violations and should be brought to justice,

1. Requests the Secretary-General to establish, as a matter of urgency, an impartial Commission of Experts to examine and analyse information submitted pursuant to the present resolution, together with such further information as the Commission of Experts may obtain through its own investigations or the efforts of other persons or bodies, including the information made available by the Special Rapporteur for Rwanda, with a view to providing the Secretary-General with its conclusions on the evidence of grave violations of international humanitarian law committed in the territory of Rwanda, including the evidence of possible acts of genocide;

2. Calls upon States and, as appropriate, international humanitarian organizations to collate substantiated information in their possession or submitted to them relating to grave violations of international humanitarian law, including breaches of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, committed in Rwanda during the conflict, and requests States, relevant United Nations bodies, and relevant organizations to make this information available within thirty days of the adoption of the present resolution and as appropriate thereafter, and to provide appropriate assistance to the Commission of Experts referred to in paragraph 1;

3. Requests the Secretary-General to report to the Council on the establishment of the Commission of Experts, and further requests the Secretary-General, within four months from the establishment of the Commission of Experts, to report to the Council, on the conclusions of the Commission and to take account of these conclusions in any recommendations for further appropriate steps;

4. Also requests the Secretary-General and as appropriate the High Commissioner for Human Rights through the Secretary-General to make the information submitted to the Special Rapporteur for Rwanda available to the Commission of Experts and to facilitate adequate coordination and cooperation between the work of the Commission of Experts and the Special Rapporteur in the performance of their respective tasks;

5. Urges all concerned fully to cooperate with the Commission of Experts in the accomplishment of its mandate, including responding positively to requests from the Commission for assistance and access in pursuing investigations;

6. Decides to remain actively seized of the matter.



Security Council

Distr.
GENERALS/RES/929 (1994)
22 June 1994

RESOLUTION 929 (1994)

Adopted by the Security Council at its 3392nd meeting
on 22 June 1994

The Security Council,

Reaffirming all its previous resolutions on the situation in Rwanda, in particular its resolutions 912 (1994) of 21 April 1994, 918 (1994) of 17 May 1994 and 925 (1994) of 8 June 1994, which set out the mandate and force level of the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR),

Determined to contribute to the resumption of the process of political settlement under the Arusha Peace Agreement and encouraging the Secretary-General and his Special Representative for Rwanda to continue and redouble their efforts at the national, regional and international levels to promote these objectives,

Stressing the importance of the cooperation of all parties for the fulfilment of the objectives of the United Nations in Rwanda,

Having considered the letter of the Secretary-General of 19 June 1994 (S/1994/728),

Taking into account the time needed to gather the necessary resources for the effective deployment of UNAMIR, as expanded in resolutions 918 (1994) and 925 (1994),

Noting the offer by Member States to cooperate with the Secretary-General towards the fulfilment of the objectives of the United Nations in Rwanda (S/1994/734), and stressing the strictly humanitarian character of this operation which shall be conducted in an impartial and neutral fashion, and shall not constitute an interposition force between the parties,

Welcoming the cooperation between the United Nations, the Organization of African Unity (OAU) and neighbouring States to bring peace to Rwanda,

Deeply concerned by the continuation of systematic and widespread killings of the civilian population in Rwanda,

Recognizing that the current situation in Rwanda constitutes a unique case which demands an urgent response by the international community,

Determining that the magnitude of the humanitarian crisis in Rwanda constitutes a threat to peace and security in the region,

1. Welcomes the Secretary-General's letter dated 19 June 1994 (S/1994/728) and agrees that a multinational operation may be set up for humanitarian purposes in Rwanda until UNAMIR is brought up to the necessary strength;

Welcomes also the offer by Member States (S/1994/734) to cooperate with the Secretary-General in order to achieve the objectives of the United Nations in Rwanda through the establishment of a temporary operation under national command and control aimed at contributing, in an impartial way, to the security and protection of displaced persons, refugees and civilians at risk in Rwanda, on the understanding that the costs of implementing the offer will be borne by the Member States concerned;

3. Acting under Chapter VII of the Charter of the United Nations, authorizes the Member States cooperating with the Secretary-General to conduct the operation referred to in paragraph 2 above using all necessary means to achieve the humanitarian objectives set out in subparagraphs (a) and (b) of resolution 925 (1994);

4. Decides that the mission of Member States cooperating with the Secretary-General will be limited to a period of two months following the adoption of the present resolution, unless the Secretary-General determines at an earlier date that the expanded UNAMIR is able to carry out its mandate;

5. Commends the offers already made by Member States of troops for the expanded UNAMIR;

6. Calls upon all Member States to respond urgently to the Secretary-General's request for resources, including logistical support, in order to enable expanded UNAMIR to fulfil its mandate effectively as soon as possible and requests the Secretary-General to identify and coordinate the supply of the essential equipment required by troops committed to the expanded UNAMIR;

7. Welcomes, in this respect, the offers already made by Member States of equipment for troop contributors to UNAMIR and calls on other Members to offer such support, including the possibility of comprehensive provision of equipment to specific troop contributors, to speed UNAMIR's expanded force deployment;

8. Requests Member States cooperating with the Secretary-General to coordinate closely with UNAMIR and also requests the Secretary-General to set up appropriate mechanisms to this end;

9. Demands that all parties to the conflict and others concerned immediately bring to an end all killings of civilian populations in areas under their control and allow Member States cooperating with the Secretary-General to implement fully the mission set forth in paragraph 3 above;

10. Requests the States concerned and the Secretary-General, as appropriate, to report to the Council on a regular basis, the first such report to be made no later than fifteen days after the adoption of this resolution, on the implementation of this operation and the progress made towards the fulfilment of the objectives referred to in paragraphs 2 and 3 above;

11. Also requests the Secretary-General to report on the progress made towards completing the deployment of the expanded UNAMIR within the framework of the report due no later than 9 August 1994 under paragraph 17 of resolution 925 (1994), as well as on progress towards the resumption of the process of political settlement under the Arusha Peace Agreement;

12. Decides to remain actively seized of the matter.



Security Council

Distr.
GENERALS/RES/912 (1994)
21 April 1994

RESOLUTION 912 (1994)

Adopted by the Security Council at its 3368th meeting,
on 21 April 1994

The Security Council,

Reaffirming all its previous resolutions on the situation in Rwanda, in particular its resolution 872 (1993) of 5 October 1993 by which it established the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR),

Recalling its resolution 909 (1994) of 5 April 1994, which extended the mandate of UNAMIR until 29 July 1994 with a six-week review provision on the understanding that progress would be made in establishing the transitional institutions provided for under the Arusha Peace Agreement between the Government of Rwanda and the Rwandese Patriotic Front,

Recalling also its statement of 7 April 1994 (S/PRST/1994/16) which, inter alia, reaffirmed its commitment to the Arusha Peace Agreement and urged all parties to implement it fully,

Having considered the report of the Secretary-General dated 20 April 1994 (S/1994/470),

Stressing that the Arusha Peace Agreement remains central to the peace process in Rwanda,

Expressing deep regret at the failure of the parties to implement fully the provisions of the Arusha Peace Agreement, particularly those provisions relating to the cease-fire,

Recognizing the initiatives made by the late Presidents of Rwanda and Burundi towards resolving the problems in their countries through peaceful means and in collaboration with regional leaders,

Shocked at the tragic incident that resulted in the deaths of the Presidents of Rwanda and Burundi on 6 April 1994,

Appalled at the ensuing large-scale violence in Rwanda, which has resulted in the death of thousands of innocent civilians, including women and children, the displacement of a significant number of the Rwandese population, including those who sought refuge with UNAMIR, and the significant increase in refugees to neighbouring countries,

Deeply concerned by continuing fighting, looting, banditry and the breakdown of law and order, particularly in Kigali,

Stressing the need for all countries to avoid any action that might exacerbate the situation in Rwanda,

Expressing its deep concern for the safety and security of UNAMIR and other United Nations personnel, and personnel of non-governmental organizations who are assisting in implementing the peace process and in distributing humanitarian relief,

1. Takes note of the report of the Secretary-General dated 20 April 1994;
2. Expresses regret at the tragic incident in which the Presidents of Rwanda and Burundi lost their lives, and reiterates its invitation to the Secretary-General to report to the Council as requested in its statement of 7 April 1994;
3. Expresses regret also at the ensuing violence which has claimed the lives of the Prime Minister, Cabinet Ministers, Government officials and thousands of other civilians;
4. Condemns the ongoing violence in Rwanda, particularly in Kigali, which endangers the lives and safety of the civilian population;
5. Strongly condemns the attacks against UNAMIR and other United Nations personnel leading to the deaths of and injury to several UNAMIR personnel and calls upon all concerned to put an end to these acts of violence and to respect fully international humanitarian law;
6. Demands an immediate cessation of hostilities between the forces of the Government of Rwanda and the Rwandese Patriotic Front and for an end to the mindless violence and carnage which are engulfing Rwanda;
7. Commends the active role of the Special Representative of the Secretary-General and of the Force Commander to bring about a cease-fire and to mediate between the parties in order to bring about the earliest resolution of the Rwandan crisis;
8. Decides, in the light of the current situation in Rwanda, to adjust the mandate of UNAMIR as follows:
 - (a) To act as an intermediary between the parties in an attempt to secure their agreement to a cease-fire;
 - (b) To assist in the resumption of humanitarian relief operations to the extent feasible; and



Security Council

Dist.
GENERALS/RES/872 (1993)
5 October 1993

RESOLUTION 872 (1993)

Adopted by the Security Council at its 3288th meeting,
on 5 October 1993

The Security Council,

Reaffirming its resolutions 812 (1993) of 12 March 1993 and 846 (1993) of 22 June 1993,

Reaffirming also its resolution 868 (1993) of 29 September 1993 on the security of United Nations operations,

Having considered the report of the Secretary-General of 24 September 1993 (S/26488 and Add.1),

Welcoming the signing of the Arusha Peace Agreement (including its Protocols) on 4 August 1993 and urging the parties to continue to comply fully with it,

Noting the conclusion of the Secretary-General that in order to enable the United Nations to carry out its mandate successfully and effectively, the full cooperation of the parties with one another and with the Organization is required,

Stressing the urgency of the deployment of an international neutral force in Rwanda, as underlined both by the Government of the Republic of Rwanda and by the Rwandese Patriotic Front and as reaffirmed by their joint delegation in New York,

Paying tribute to the role played by the Organization of African Unity (OAU) and by the Government of the United Republic of Tanzania in the conclusion of the Arusha Peace Agreement,

Resolved that the United Nations should, at the request of the parties and under peaceful conditions with the full cooperation of all the parties, make its full contribution to the implementation of the Arusha Peace Agreement,

(c) To monitor and report on developments in Rwanda, including the safety and security of the civilians who sought refuge with UNAMIR,

and authorizes a force level as set out in paragraphs 15 to 18 of the Secretary-General's report of 20 April 1994 for that purpose;

9. Decides to keep the situation in Rwanda under constant review and states its readiness to consider promptly any recommendations which the Secretary-General may make concerning the force level and mandate of UNAMIR in the light of developments;

10. Reiterates the crucial importance of the full implementation of the Arusha Peace Agreement to the settlement of the Rwandan conflict and invites the Organization of African Unity (OAU) to continue to cooperate fully with the United Nations in this regard;

11. Commends the efforts made by the leaders of the subregion at finding a solution to the crisis in Rwanda and calls on the leaders of the region, especially the facilitator to the Arusha peace process, to persevere and intensify their efforts, in cooperation with OAU and the United Nations;

12. Reaffirms that the Arusha Peace Agreement remains the only viable framework for the resolution of the Rwandan conflict and serves as the basis for peace, national unity and reconciliation in the country and calls on the parties to renew their commitment to this Agreement;

13. Calls also upon the parties to cooperate fully in ensuring the unimpeded delivery of humanitarian assistance to all in need throughout Rwanda and in this regard appeals to the international community to provide increased humanitarian assistance commensurate with the scale of the human tragedy in Rwanda;

14. Affirms its commitment to preserving the unity and territorial integrity of Rwanda;

15. Invites the Secretary-General to continue to monitor the events in Rwanda and to report fully to the Council on the evolving situation not later than fifteen days after the adoption of this resolution;

16. Decides to remain actively seized of the matter.

1. Welcomes the report of the Secretary-General (S/26488);

2. Decides to establish a peace-keeping operation under the name "United Nations Assistance Mission for Rwanda" (UNAMIR) for a period of six months subject to the proviso that it will be extended beyond the initial ninety days only upon a review by the Council based on a report from the Secretary-General as to whether or not substantive progress has been made towards the implementation of the Arusha Peace Agreement;

3. Decides that, drawing from the Secretary-General's recommendations, UNAMIR shall have the following mandate:

(a) To contribute to the security of the city of Kigali inter alia within a weapons-secure area established by the parties in and around the city;

(b) To monitor observance of the cease-fire agreement, which calls for the establishment of cantonment and assembly zones and the demarcation of the new demilitarized zone and other demilitarization procedures;

(c) To monitor the security situation during the final period of the transitional government's mandate, leading up to the elections;

(d) To assist with mine clearance, primarily through training programmes;

(e) To investigate at the request of the parties or on its own initiative instances of alleged non-compliance with the provisions of the Arusha Peace Agreement relating to the integration of the armed forces, and pursue any such instances with the parties responsible and report thereon as appropriate to the Secretary-General;

(f) To monitor the process of repatriation of Rwandese refugees and resettlement of displaced persons to verify that it is carried out in a safe and orderly manner;

(g) To assist in the coordination of humanitarian assistance activities in conjunction with relief operations;

(h) To investigate and report on incidents regarding the activities of the gendarmerie and police;

4. Approves the Secretary-General's proposal that the United Nations Observer Mission Uganda-Rwanda (UNOMUR) established by resolution 846 (1993) should be integrated within UNAMIR;

5. Welcomes the efforts and the cooperation of the OAU in helping to implement the Arusha Peace Agreement, in particular the integration of the Neutral Military Observer Group (NMOG II) within UNAMIR;

6. Further approves the Secretary-General's proposal that the deployment and withdrawal of UNAMIR should be carried out in stages and notes in this connection that UNAMIR's mandate, if extended, is expected to terminate following national elections and the installation of a new government in Rwanda,

/...

~~Security Council~~
events which are scheduled to occur by October 1995, but no later than December 1995;

7. Authorizes the Secretary-General, in this context, to deploy the first contingent, at the level specified by the Secretary-General's report, to Kigali for an initial period of six months, in the shortest possible time, which, when fully in place, will permit the establishment of the transitional institutions and implementation of the other relevant provisions of the Arusha Peace Agreement;

8. Invites the Secretary-General, in the context of the report referred to in paragraph 2 above, also to report on the progress of UNAMIR following its initial deployment, and resolves to review as appropriate, on the basis of that report and as part of the review referred to in paragraph 2 above, the requirement for further deployments in the scale and composition recommended by the Secretary-General in his report (S/26488);

9. Invites the Secretary-General to consider ways of reducing the total maximum strength of UNAMIR, in particular through phased deployment without thereby affecting the capacity of UNAMIR to carry out its mandate, and requests the Secretary-General in planning and executing the phased deployment of UNAMIR to seek economies and to report regularly on what is achieved in this regard;

10. Welcomes the intention of the Secretary-General to appoint a Special Representative who would lead UNAMIR in the field and exercise authority over all its elements;

11. Urges the parties to implement the Arusha Peace Agreement in good faith;

12. Also requests the Secretary-General to conclude expeditiously an agreement on the status of the operation, and all personnel engaged in the operation in Rwanda, to come into force as near as possible to the outset of the operation and no later than thirty days after the adoption of this resolution;

13. Demands that the parties take all appropriate steps to ensure the security and safety of the operation and personnel engaged in the operation;

14. Urges Member States, United Nations agencies and non-governmental organizations to provide and intensify their economic, financial and humanitarian assistance in favour of the Rwandese population and of the democratization process in Rwanda;

15. Decides to remain actively seized of the matter.

**UNITED
NATIONS****S****Security Council****Distr.
GENERAL****S/PRST/1994/59
14 October 1994****ORIGINAL: ENGLISH**

STATEMENT BY THE PRESIDENT OF THE SECURITY COUNCIL

At the 3436th meeting of the Security Council, held on 14 October 1994, in connection with the Council's consideration of the item entitled "The situation concerning Rwanda", the President of the Security Council made the following statement on behalf of the Council:

"The Security Council has considered the Secretary-General's progress report on the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR) (S/1994/1133). The Council stresses the importance it attaches to the role of UNAMIR, whose neutral and independent presence is crucial to creating conditions of security. It welcomes the Secretary-General's revised deployment schedule for UNAMIR which is intended to promote security in all sectors of the country and create conditions conducive to the return of refugees. It also welcomes the assistance being provided by UNAMIR to the Government of Rwanda's efforts to establish a new integrated police force. It encourages UNAMIR to continue that assistance and asks the Secretary-General to provide it with detailed information on this programme.

"The Security Council remains extremely concerned at the plight of the millions of refugees and displaced persons in Rwanda and the countries of the region. It reiterates its view that their return to their homes is essential for the normalization of the situation in Rwanda and for the stabilization of the region. It deplores the continuing acts of intimidation and violence within the refugee camps which are designed to prevent the refugee population there from returning home. It welcomes the commitment of the Governments of Zaire, Tanzania and Burundi to help resolve the problems facing the refugees, and calls upon them to do all in their power to ensure the safety both of the refugees and of the international personnel providing humanitarian assistance to the refugees.

"The Security Council notes the view expressed in the report that the most effective way of ensuring the safety of the refugees and their freedom to return to Rwanda would be the separation of political leaders, former RGF soldiers and militias from the rest of the refugee population, and looks forward to receiving a further report from the Secretary-General on this issue, as soon as possible, based inter alia on the findings of the United Nations team participating in the joint Zairian/United Nations

JSTMU

S/PRST/1994/59
English
Page 2

working group. It stresses once again the responsibilities which fall upon the neighbouring countries, including that of ensuring that their territories are not used to destabilize the situation.

"The return of refugees is also crucially dependent upon the situation within Rwanda itself, including the existence of a climate of confidence and the establishment of a more secure environment. The Security Council notes the important role human rights monitors and their speedy deployment will have in this context and notes also the importance of cooperation between them and UNAMIR. The Security Council stresses the importance it attaches to UNAMIR having an effective broadcasting service to provide objective information. It hopes that the Government of Rwanda will assist in enabling the proposed United Nations radio station to come into operation as soon as possible.

"The Security Council welcomes the efforts being made by the Rwandan Government to facilitate the return of refugees and to begin the difficult process of national reconciliation and reconstruction in the country. It notes with concern reports that some reprisals may have occurred and affirms the importance it attaches to the avoidance of reprisals against returnees and to the safeguarding of their property rights. It welcomes the speed with which the United Nations and the Government of Rwanda responded to allegations that some RPA soldiers might have been responsible for systematic killings. It underlines the importance it attaches to the thorough and expeditious investigation of these allegations.

"The Security Council welcomes the assurance given to Council members by President Bizimungu of his Government's commitment to achieving national reconciliation and promoting respect for the fundamental rights of individuals. The Security Council stresses the importance it attaches to the Government of Rwanda implementing this commitment. In this context it endorses the Secretary-General's call to the Government of Rwanda to maintain an open dialogue with all political interest groups in Rwanda in an effort to achieve genuine reconciliation between all elements of Rwandan society, within the frame of reference of the Arusha Peace Agreement. In particular, the Security Council encourages the Rwandan Government to continue its efforts to invite members of the MRND who were not involved in the massacres to participate in the Government and to absorb members of the former RGF into the new army.

"The Security Council reaffirms its view that those responsible for serious breaches of international humanitarian law and acts of genocide must be brought to justice. It stresses that persons involved in such acts cannot achieve immunity from prosecution by fleeing the country and notes that the provisions of the Convention relating to the status of refugees do not apply to such persons. In this context, the Council is currently considering the recommendations of the Commission of Experts in respect of the establishment of an international tribunal and will act expeditiously in the matter.

"The Security Council commends the assistance given by the international community, the United Nations agencies and non-governmental

/...

S/PRST/1994/59

English

Page 3

organizations in response to the crisis in Rwanda. It calls on them to maintain their support during the difficult transition period and to begin to redirect their support from relief to rehabilitation and reconstruction. It endorses the Secretary-General's views as to the importance of immediate and coordinated assistance, in particular to the restoration of civil administration and the reconstruction of the social and economic infrastructure of the country.

"The Security Council agrees with the Secretary-General that developments in Rwanda strengthen the case for a broader approach to the question of national reconciliation and other key aspects of the crisis. It encourages him to continue his consultations on how the United Nations can assist in the preparation and convening of an international conference to look into the problems of the subregion.

"The Security Council will remain seized of the matter."

**UNITED
NATIONS****S****Security Council**Distr.
GENERALS/PRST/1994/59
14 October 1994

ORIGINAL: ENGLISH

STATEMENT BY THE PRESIDENT OF THE SECURITY COUNCIL

At the 3436th meeting of the Security Council, held on 14 October 1994, in connection with the Council's consideration of the item entitled "The situation concerning Rwanda", the President of the Security Council made the following statement on behalf of the Council:

"The Security Council has considered the Secretary-General's progress report on the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR) (S/1994/1133). The Council stresses the importance it attaches to the role of UNAMIR, whose neutral and independent presence is crucial to creating conditions of security. It welcomes the Secretary-General's revised deployment schedule for UNAMIR which is intended to promote security in all sectors of the country and create conditions conducive to the return of refugees. It also welcomes the assistance being provided by UNAMIR to the Government of Rwanda's efforts to establish a new integrated police force. It encourages UNAMIR to continue that assistance and asks the Secretary-General to provide it with detailed information on this programme.

"The Security Council remains extremely concerned at the plight of the millions of refugees and displaced persons in Rwanda and the countries of the region. It reiterates its view that their return to their homes is essential for the normalization of the situation in Rwanda and for the stabilization of the region. It deplores the continuing acts of intimidation and violence within the refugee camps which are designed to prevent the refugee population there from returning home. It welcomes the commitment of the Governments of Zaire, Tanzania and Burundi to help resolve the problems facing the refugees, and calls upon them to do all in their power to ensure the safety both of the refugees and of the international personnel providing humanitarian assistance to the refugees.

"The Security Council notes the view expressed in the report that the most effective way of ensuring the safety of the refugees and their freedom to return to Rwanda would be the separation of political leaders, former RGF soldiers and militias from the rest of the refugee population, and looks forward to receiving a further report from the Secretary-General on this issue, as soon as possible, based inter alia on the findings of the United Nations team participating in the joint Zairian/United Nations

UNAMIR

S/PRST/1994/59

English

Page 2

working group. It stresses once again the responsibilities which fall upon the neighbouring countries, including that of ensuring that their territories are not used to destabilize the situation.

"The return of refugees is also crucially dependent upon the situation within Rwanda itself, including the existence of a climate of confidence and the establishment of a more secure environment. The Security Council notes the important role human rights monitors and their speedy deployment will have in this context and notes also the importance of cooperation between them and UNAMIR. The Security Council stresses the importance it attaches to UNAMIR having an effective broadcasting service to provide objective information. It hopes that the Government of Rwanda will assist in enabling the proposed United Nations radio station to come into operation as soon as possible.

"The Security Council welcomes the efforts being made by the Rwandan Government to facilitate the return of refugees and to begin the difficult process of national reconciliation and reconstruction in the country. It notes with concern reports that some reprisals may have occurred and affirms the importance it attaches to the avoidance of reprisals against returnees and to the safeguarding of their property rights. It welcomes the speed with which the United Nations and the Government of Rwanda responded to allegations that some RPA soldiers might have been responsible for systematic killings. It underlines the importance it attaches to the thorough and expeditious investigation of these allegations.

"The Security Council welcomes the assurance given to Council members by President Bizimungu of his Government's commitment to achieving national reconciliation and promoting respect for the fundamental rights of individuals. The Security Council stresses the importance it attaches to the Government of Rwanda implementing this commitment. In this context it endorses the Secretary-General's call to the Government of Rwanda to maintain an open dialogue with all political interest groups in Rwanda in an effort to achieve genuine reconciliation between all elements of Rwandan society, within the frame of reference of the Arusha Peace Agreement. In particular, the Security Council encourages the Rwandan Government to continue its efforts to invite members of the MRND who were not involved in the massacres to participate in the Government and to absorb members of the former RGF into the new army.

"The Security Council reaffirms its view that those responsible for serious breaches of international humanitarian law and acts of genocide must be brought to justice. It stresses that persons involved in such acts cannot achieve immunity from prosecution by fleeing the country and notes that the provisions of the Convention relating to the status of refugees do not apply to such persons. In this context, the Council is currently considering the recommendations of the Commission of Experts in respect of the establishment of an international tribunal and will act expeditiously in the matter.

"The Security Council commends the assistance given by the international community, the United Nations agencies and non-governmental

/...

S/PRST/1994/59

English

Page 3

organizations in response to the crisis in Rwanda. It calls on them to maintain their support during the difficult transition period and to begin to redirect their support from relief to rehabilitation and reconstruction. It endorses the Secretary-General's views as to the importance of immediate and coordinated assistance, in particular to the restoration of civil administration and the reconstruction of the social and economic infrastructure of the country.

"The Security Council agrees with the Secretary-General that developments in Rwanda strengthen the case for a broader approach to the question of national reconciliation and other key aspects of the crisis. It encourages him to continue his consultations on how the United Nations can assist in the preparation and convening of an international conference to look into the problems of the subregion.

"The Security Council will remain seized of the matter."

**NATIONS
UNIES****S****Conseil de sécurité****Distr.
GÉNÉRALE****S/PRST/1994/59
14 octobre 1994
FRANÇAIS
ORIGINAL : ANGLAIS****DÉCLARATION DU PRÉSIDENT DU CONSEIL DE SÉCURITÉ**

À la 3436^e séance du Conseil, tenue le 14 octobre 1994, dans le cadre de l'examen du point intitulé "La situation concernant le Rwanda", le Président du Conseil de sécurité a fait la déclaration suivante au nom du Conseil :

"Le Conseil de sécurité a examiné le rapport intérimaire du Secrétaire général sur la Mission d'assistance des Nations Unies au Rwanda (S/1994/1133). Il souligne l'importance qu'il attache au rôle de la MINUAR, dont la présence, neutre et indépendante, est essentielle à l'instauration de conditions de sécurité. Il accueille favorablement le calendrier de déploiement révisé que le Secrétaire général envisage pour la MINUAR, dont l'objectif est d'améliorer la sécurité dans tous les secteurs du pays et de créer des conditions propices au retour des réfugiés. Il se félicite du concours que la MINUAR apporte actuellement au Gouvernement rwandais pour l'aider à mettre sur pied une nouvelle force de police intégrée. Il encourage la MINUAR à continuer dans cette voie et demande au Secrétaire général de lui fournir des renseignements détaillés sur ce programme.

Le Conseil demeure profondément préoccupé par le sort des millions de réfugiés et de personnes déplacées se trouvant au Rwanda et dans les pays de la région. Il considère que leur retour dans leurs foyers reste une condition essentielle de la normalisation de la situation au Rwanda et de la stabilisation de la situation dans la région. Le Conseil déplore que des actes d'intimidation et de violence continuent d'être commis dans les camps de réfugiés, dans le but d'empêcher les réfugiés qui s'y trouvent de regagner leurs foyers. Il se félicite que les Gouvernements zaïrois, tanzanien et burundais se soient engagés à aider à résoudre les problèmes auxquels se heurtent les réfugiés, et les invite à faire tout en leur pouvoir pour assurer la sécurité des réfugiés et du personnel international qui leur apporte une assistance humanitaire.

Le Conseil note que, d'après le rapport, le moyen le plus efficace de garantir la sécurité des réfugiés et leur droit de retourner librement au Rwanda consisterait à séparer les dirigeants politiques, les anciens soldats des forces gouvernementales rwandaises et les miliciens du reste de la population des camps, et attend aussi tôt que possible du Secrétaire général un nouveau rapport sur cette question, fondé notamment sur les constatations de l'équipe des

S/PRST/1994/59

Français

Page 2

Nations Unies qui participe au Groupe de travail mixte Zaïre/ONU. Le Conseil souligne une fois de plus les responsabilités qui incombent aux pays voisins, notamment celle de veiller à ce que leur territoire ne soit pas utilisé pour déstabiliser la situation.

Le retour des réfugiés dépend aussi de manière cruciale de la situation qui règne au Rwanda même, notamment de l'existence d'un climat de confiance et de l'instauration de meilleures conditions de sécurité. Le Conseil note que les observateurs des droits de l'homme, qui devront être déployés rapidement, auront à cet égard un rôle important à jouer, et relève également l'importance d'une coopération entre ces observateurs et la MINUAR. Le Conseil de sécurité juge important que la MINUAR dispose d'un service de radiodiffusion efficace afin de fournir des informations objectives. Il espère que le Gouvernement rwandais apportera son concours de façon que la station de radio de l'ONU envisagée puisse commencer à fonctionner dès que possible.

Le Conseil de sécurité se félicite des efforts que déploie le Gouvernement rwandais pour faciliter le retour des réfugiés et entamer le difficile processus de réconciliation nationale et de reconstruction du pays. Il note avec préoccupation les informations selon lesquelles certains actes de représailles auraient été commis et réaffirme qu'il importe d'éviter toutes représailles à l'encontre des rapatriés et de protéger leurs droits de propriété. Il se félicite de la rapidité avec laquelle les Nations Unies et le Gouvernement rwandais ont réagi aux allégations selon lesquelles des soldats de l'APR se seraient livrés à des meurtres systématiques. Il souligne qu'il est à son avis très important qu'une enquête approfondie soit faite rapidement sur ces allégations.

Le Conseil de sécurité accueille avec satisfaction l'assurance donnée à ses membres par le Président Bizimungu quant à la volonté de son gouvernement de réaliser la réconciliation nationale et de promouvoir le respect des droits fondamentaux des individus. Le Conseil souligne toute l'importance qu'il attache au respect de l'engagement ainsi pris par le Gouvernement rwandais. Dans ce contexte, il souscrit à l'appel que le Secrétaire général a adressé au Gouvernement rwandais pour que celui-ci poursuive le dialogue avec tous les groupes politiques au Rwanda, en vue d'une réconciliation authentique entre tous les éléments de la société rwandaise, dans le cadre de l'Accord de paix d'Arusha. En particulier, le Conseil encourage le Gouvernement rwandais à poursuivre les efforts qu'il fait pour inviter des membres du Mouvement républicain national pour le développement (MRND) qui n'étaient pas impliqués dans les massacres à participer au gouvernement et pour intégrer dans la nouvelle armée des membres des anciennes forces gouvernementales rwandaises (FGR).

Le Conseil réaffirme que tous les responsables d'infractions graves au droit international humanitaire et d'actes de génocide doivent être traduits en justice. Il souligne que les personnes qui ont participé à de tels actes ne doivent pas pouvoir échapper à la

S/PRST/1994/59

Français

Page 3

justice en fuyant le pays et note que les dispositions de la Convention relative au statut des réfugiés ne s'appliquent pas à elles. Dans ce contexte, le Conseil examine actuellement les recommandations de la Commission d'experts sur la création d'un tribunal international et il entend faire diligence en la matière.

Le Conseil sait gré à la communauté internationale, aux organismes des Nations Unies et aux organisations non gouvernementales pour l'assistance qu'ils ont apportée en réponse à la crise au Rwanda. Il les engage à continuer d'apporter leur soutien au Rwanda pendant la difficile période de transition et à commencer à passer de l'assistance humanitaire à l'appui au relèvement et à la reconstruction. Il souscrit à l'opinion du Secrétaire général quant à l'importance d'une assistance immédiate et coordonnée, notamment aux fins du rétablissement de l'administration civile et de la reconstruction de l'infrastructure économique et sociale du pays.

Le Conseil de sécurité pense, comme le Secrétaire général, que l'évolution de la situation au Rwanda milite en faveur d'une approche élargie de la question de la réconciliation nationale et des autres aspects cruciaux de la crise. Il l'encourage à poursuivre ses consultations sur la manière dont l'Organisation des Nations Unies pourrait aider à préparer et à organiser une conférence internationale chargée d'étudier les problèmes de la sous-région.

Le Conseil de sécurité restera saisi de la question."



Conseil de sécurité

Distr.
GÉNÉRALE

S/1995/164
28 février 1995
FRANÇAIS
ORIGINAL : ANGLAIS

RAPPORT DE LA MISSION DU CONSEIL DE SÉCURITÉ ENVOYÉE AU RWANDA
LES 12 ET 13 FÉVRIER 1995

Lettre d'envoi

Lettre datée du 28 février 1995, adressée au Président
du Conseil de sécurité par les membres de la mission
du Conseil de sécurité au Rwanda

Nous avons l'honneur de vous faire tenir ci-joint le rapport de la mission du Conseil de sécurité qui a été envoyée au Rwanda les 12 et 13 février 1995. Le Conseil en est saisi conformément au mandat de la mission qu'il a arrêté le 6 février 1995 lors de consultations officieuses.

(Signé) Ibrahim A. GAMBARI (Nigéria)
Président de la mission

(Signé) Gerhard HENZE (Allemagne)

(Signé) LI Zhaoxing (Chine)

(Signé) Karl F. Inderfurth
(États-Unis d'Amérique)

(Signé) Julio Rendon Barnica (Honduras)

(Signé) Nugroho Wisnumurti (Indonésie)

(Signé) Karel Kovanda (République tchèque)

Samy
Mr. K. Kovanda
for
8/2

ANNEXE

Rapport de la mission du Conseil de sécurité envoyée au Rwanda
les 12 et 13 février 1995

I. INTRODUCTION ET ACTIVITÉS DE LA MISSION

1. Le 6 février 1995, le Conseil de sécurité a décidé que sa mission au Burundi s'arrêterait au Rwanda les 12 et 13 février 1995 avant de regagner New York. Conformément à son mandat (S/1995/112), la mission était chargée de tenir des consultations avec le Gouvernement rwandais en ce qui concerne les efforts qu'il déployait en vue de la réconciliation nationale et de la reconstruction du pays, et le problème du rapatriement des réfugiés. Elle devait également tenir des consultations avec le Représentant spécial du Secrétaire général, les organismes des Nations Unies, le personnel de la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR), les membres du corps diplomatique et les organisations non gouvernementales (ONG) à Kigali. Une fois sa tâche accomplie, elle présenterait un rapport au Conseil de sécurité.
2. La mission est arrivée à Kigali le 12 février en provenance de Bujumbura. Elle était dirigée par S. E. M. Ibrahim A. Gambari, Représentant permanent du Nigéria auprès de l'Organisation des Nations Unies, et comprenait M. Gerhard Henze (Allemagne), S. E. M. Li Zhaoxing (Chine), M. Karl F. Inderfurth (États-Unis d'Amérique), M. Julio Rendon Barnica (Honduras), S. E. M. Nugroho Wisnumurti (Indonésie) et S. E. M. Karel Kovanda (République tchèque).
3. Ainsi qu'il ressort des rapports récents du Secrétaire général (S/1995/65 et S/1995/107), des progrès notables ont été réalisés sur la voie de la normalisation et de la stabilisation au Rwanda, mais d'autres efforts demeuraient nécessaires. Dans la lettre adressée le 10 février 1995 au Secrétaire général par son Président (S/1995/130) et dans la déclaration que celui-ci a faite le même jour (S/PRST/1995/7), le Conseil de sécurité a montré qu'il continuait à se préoccuper de la situation et, surtout, qu'il était prêt à appuyer d'autres mesures concrètes et de nouveaux efforts visant à rendre le Rwanda plus pacifique et plus stable. Tout en appréciant les résultats que le Gouvernement rwandais a déjà obtenus en dépit de la difficulté de la tâche et du manque de ressources, le Conseil s'attend à ce que le Gouvernement intensifie ses efforts en vue de rapatrier les réfugiés, de favoriser la réconciliation nationale et de relancer le processus politique, y compris la création d'un mécanisme approprié de dialogue soutenu entre le Gouvernement, les réfugiés et l'Organisation des Nations Unies.
4. Durant son séjour au Rwanda, la mission s'est entretenue avec M. Pasteur Bizimungu, Président de la République rwandaise (en présence de M. Anastase Gasana, Ministre des affaires étrangères, et de M. Jacques Bihozagara, Ministre de la réhabilitation et de la réintégration sociale), le général Paul Kagame, Vice-Président et Ministre de la défense, et M. Faustin Twagiramungu, Premier Ministre du Rwanda. En outre, la mission a tenu des consultations avec M. Shaharyar M. Khan, Représentant spécial du Secrétaire général pour le Rwanda, le général Henry Anyidoho, commandant en second de la force de la MINUAR, les représentants des organismes et bureaux des Nations Unies au Rwanda, les membres du corps diplomatique et les représentants des ONG. Elle s'est rendue dans un

35

MSE 1484-03

S/1995/164
Français
Page 3

camp de personnes déplacées à l'intérieur du pays, situé à Kibeho au sud-ouest du Rwanda. Les annexes I et II du présent rapport contiennent le programme de travail de la mission et la liste des participants aux différentes réunions tenues dans son cadre.

II. OBSERVATIONS

5. Plusieurs points de vue ont été émis quant au meilleur moyen de progresser sur la voie de la stabilisation au Rwanda. Suivant l'opinion générale, l'objectif le plus important était d'empêcher que se reproduise la tragédie qui avait récemment frappé le pays; toutefois, les problèmes particuliers du rapatriement, de la réconciliation, de la reconstruction et du besoin de justice étaient considérés comme interdépendants, même si des divergences ressortaient quant à la priorité à accorder à chacun d'entre eux.

6. Le retour et la réinstallation des réfugiés et des personnes déplacées à l'intérieur du pays étaient considérés comme constituant une condition essentielle à la stabilité et au progrès à long terme. Le Premier Ministre a souligné qu'en l'absence de réconciliation, la paix ne serait pas possible. Une autre priorité consistait à traduire en justice ceux qui avaient commis des actes de génocide et d'autres violations graves du droit international humanitaire au Rwanda.

7. La mission a été informée des progrès accomplis vers le retour et la réinstallation des personnes déplacées à l'intérieur du pays, en particulier grâce à l'Opération Retour. Ce programme, coordonné en commun par l'UNAMIR et les organismes des Nations Unies, en coopération avec le Gouvernement et avec l'appui des ONG, a été lancé le 29 décembre 1994.

8. La peur reste le principal obstacle qui empêche le retour des réfugiés et des personnes déplacées à l'intérieur du pays. Les responsables du Gouvernement ont informé la mission des progrès réalisés dans la protection des droits des citoyens innocents et ont souligné la nécessité urgente d'une assistance afin de rétablir un système judiciaire effectif et une force de police qualifiée. Ils ont exprimé la préoccupation à l'égard du Tribunal international pour le Rwanda, mais ont réaffirmé que le Rwanda était prêt à coopérer avec lui et ont exprimé l'espoir qu'il commencerait à fonctionner le plus tôt possible.

9. En ce qui concerne la réconciliation, les progrès ont été jusqu'ici très limités. Tout en reconnaissant que la réconciliation nationale était un processus continu, on a souligné qu'un certain nombre de mesures s'imposaient dans l'immédiat, telles que le rapatriement effectif, l'instauration d'un climat politique et psychologique propice à la réconciliation et le rétablissement d'un appareil judiciaire fonctionnant avec efficacité. On s'est préoccupé par ailleurs de ce qu'un grand nombre de personnes accusées ou soupçonnées d'avoir commis des atrocités n'avaient manifesté jusqu'ici aucun remords ou repentir, ce qui découragerait les efforts de réconciliation en rendant difficile le pardon.

10. Les responsables officiels ont également souligné qu'ils respectaient et acceptaient l'idée d'un gouvernement à base élargie et associant toutes les parties en présence, tel qu'il était prévu dans l'Accord de paix d'Arusha auquel leur gouvernement restait pleinement attaché. Ils ont indiqué que les accords

/...

34

MSF 1484-03

S/1995/164

Français

Page 4

d'Arusha faisaient partie de la loi fondamentale du Rwanda. Ils ont toutefois fait observer que le retour au pays était la condition nécessaire pour participer au processus politique. Ils ont également déclaré que le Gouvernement avait récemment entamé un dialogue avec les représentants des communautés de réfugiés rwandais au Burundi. Ils ont expliqué que le dialogue avec les réfugiés au Zaïre n'était pas encore possible étant donné l'insécurité dans laquelle vivaient ces réfugiés et les actes d'intimidation dont ils faisaient l'objet de la part des éléments armés qui se trouvaient parmi eux.

11. On a souligné le rôle des programmes d'éducation civique et de sensibilisation mettant l'accent sur le respect des droits de l'homme, l'état de droit et la tolérance. À cet égard, la radio de l'UNAMIR apporterait une contribution positive en fournissant aux Rwandais, tant à l'intérieur du pays que dans les camps de réfugiés, des informations factuelles et objectives.

12. En ce qui concerne le relèvement et la reconstruction, la mission a appris que la phase d'urgence était pour l'essentiel terminée et que l'accent était mis de plus en plus sur les mesures à long terme visant à reconstruire le pays. À cet égard, la communauté internationale avait donné suite de façon encourageante à la table ronde tenue à Genève en janvier 1995 et à l'appel interinstitutions. On a également souligné qu'il était important de mettre en place un programme de déminage efficace au Rwanda. Ce programme était jugé particulièrement urgent face à la nécessité de réinstaller de manière appropriée les nombreux réfugiés et personnes déplacées à l'intérieur du pays et de relancer l'agriculture et la reconstruction.

13. Le Gouvernement s'est félicité de l'appui que la communauté internationale apportait à son programme de développement et de relèvement. Il appréciait également le rôle des organismes et opérations des Nations Unies, en particulier l'UNAMIR, dont la présence dans le pays était perçue comme un facteur extrêmement utile de confiance et de sécurité.

14. La mission a été encouragée par les progrès accomplis sur la voie de la normalisation. Toutefois, les difficultés du pays étaient loin d'être réglées. De fait, il restait encore à résoudre le problème majeur de la réconciliation sur le plan social et politique, dont dépendaient la stabilité véritable et le rétablissement de la concorde à long terme. Au cours de sa visite au camp de Kibeho, qui abritait des personnes déplacées à l'intérieur du pays, la mission a noté que la population y augmentait alors même que celle des autres camps de la région paraissait diminuer considérablement. Les réfugiés du camp ont déclaré que malgré les secours et autres services fournis par l'ONU et les organismes humanitaires, la plupart des personnes déplacées préféreraient regagner leurs foyers et leurs fermes mais étaient retenues par la peur.

15. L'atrocité des crimes commis récemment au Rwanda est reconnue par la communauté internationale qui, par l'entremise du Conseil de sécurité, a créé un tribunal international pour traduire en justice les responsables. En même temps, il est impératif de s'attacher à rétablir l'ordre et, avant tout, d'empêcher un nouveau cycle d'injustices ou d'atrocités. En d'autres termes, alors qu'elle s'efforce de faire face aux conséquences tragiques de ses problèmes récents, la société rwandaise doit être mise en mesure de reconstruire le pays et de continuer à fonctionner. Il est clair que la responsabilité

/...

MSF 1484-03

S/1995/164

Français

Page 5

principale à cet égard incombe aux Rwandais eux-mêmes, qui doivent trouver le moyen de s'entendre. Pour réussir et durer, la réconciliation doit être avant tout le fruit d'un acte délibéré de la population elle-même. Elle ne peut pas être imposée.

16. Le rôle de la communauté internationale a été jusqu'ici de soutenir les efforts que déploie le Rwanda pour rétablir la paix et relever le pays. Pendant son séjour au Rwanda, la mission a donc clairement fait savoir, en particulier lors de ses entretiens avec des représentants du Gouvernement, que l'objet de sa visite était de s'informer et d'échanger des idées afin de renforcer la coopération entre le Rwanda et le Conseil de sécurité en vue de trouver des solutions aux problèmes qui se posaient. Les contacts et les entretiens qu'a eus la mission l'ont convaincue que la manière de procéder adoptée par le Conseil de sécurité, consistant essentiellement à partager les responsabilités entre le Gouvernement rwandais et la communauté internationale, en particulier dans les domaines du rapatriement, de la reconstruction et de la réconciliation, restait la bonne.

17. Au sujet du rapatriement, la mission est d'avis que la situation au Rwanda restera instable tant que 2 millions de Rwandais vivront encore dans des camps dans leur pays et en dehors. Elle considère donc que leur retour dans leurs foyers est une priorité absolue si l'on veut instaurer la paix et assurer le progrès de façon durable et stable. Elle estime qu'il est indispensable d'assurer la sécurité dans les camps pour que les efforts entrepris pour encourager le rapatriement donnent rapidement des résultats. Elle rappelle, à cet égard, que le Conseil de sécurité a approuvé les dispositions récemment convenues entre le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et le Zaïre et la Tanzanie pour renforcer la sécurité dans les camps de réfugiés rwandais dans ces pays et appuie la demande que le Conseil de sécurité s'adresse au Secrétaire général pour qu'il continue d'explorer toutes les possibilités et fasse toutes les recommandations qui seront nécessaires pour que la sécurité soit réellement assurée dans les camps.

III. RECOMMANDATIONS

18. La mission estime que le Gouvernement rwandais devrait faire davantage pour créer, dans le pays, un climat propice et des conditions favorables de façon à encourager et faciliter le rapatriement. Il serait particulièrement utile à cette fin qu'il prenne des mesures pour : a) relancer le processus politique, notamment en créant un cadre pour qu'un dialogue puisse avoir lieu entre le Gouvernement, les représentants des réfugiés et l'Organisation des Nations Unies; b) lancer dans le pays, y compris dans les camps de personnes déplacées, en coopération avec les associations civiques, les autorités religieuses, l'Organisation des Nations Unies et les organisations non gouvernementales, un programme d'éducation civique, qui s'adresserait aussi aux camps de réfugiés par l'intermédiaire de la radio, en vue de promouvoir l'harmonie entre tous les Rwandais; c) mettre rapidement en place un mécanisme efficace de protection des droits de propriété; d) créer un système judiciaire transparent et efficace; e) créer un corps de police qualifié et le déployer dans l'ensemble du pays; f) doter le pays d'une administration civile efficace; et g) continuer à permettre à la MINUAR, au personnel humanitaire et aux personnes chargées d'enseigner les droits de l'homme de se rendre librement

/...

S/1995/164

Français

Page 6

MSF 1484-03

partout dans le pays. La mission recommande en outre que la communauté internationale appuie les efforts du Gouvernement.

19. La mission réaffirme l'appel lancé par le Conseil de sécurité dans la déclaration faite par son président, le 10 février 1995, pour que l'accord conclu entre le Zaïre et le Rwanda sur le retour des réfugiés et la restitution des biens soit appliqué intégralement.

20. La mission considère que les résultats obtenus par la table ronde qui s'est récemment tenue à Genève et a suscité une réaction généreuse de la part de la communauté internationale ainsi que l'appel collectif interorganisations contribueront beaucoup au relèvement et à la reconstruction du Rwanda.

21. La mission recommande qu'un programme interinstitutions de déminage soit mis en place dès que possible à Kigali et exprime l'espoir que la communauté internationale y contribuera généreusement.

22. De l'avis de la mission, la réconciliation nationale est un processus de longue haleine. Elle pourrait être facilitée par des mesures visant à promouvoir le rapatriement et la réinsertion des réfugiés, notamment celles qui ont été indiquées plus haut. Une évolution concrète dans le domaine de la justice pourrait aussi y contribuer. La mission recommande donc que le Tribunal international devienne opérationnel dès que possible en coopération étroite avec le Gouvernement rwandais. Entre-temps, puisque le Procureur et son substitut ont été nommés et que plusieurs collaborateurs les secondent, la mission recommande que le parquet commence aussi ses travaux au Rwanda. À cet égard, elle exprime l'espoir qu'une liste des personnes recherchées pour être questionnées au sujet des violations du droit humanitaire international relatives aux événements qui se sont dernièrement produits au Rwanda sera bientôt établie et rendue publique.

23. La mission considère que la réconciliation nationale est avant tout l'affaire des Rwandais. Le Gouvernement devrait continuer à jouer un rôle prépondérant dans ce domaine et, notamment, devrait trouver les moyens d'élargir le processus politique pour qu'il englobe tous les secteurs de la société rwandaise. À cet égard, la mission se félicite de ce que le Gouvernement rwandais ait réaffirmé son attachement à l'accord de paix d'Arusha.

24. La mission constate avec satisfaction que radio MINUAR a commencé à émettre avec l'approbation du Gouvernement rwandais, et elle est d'avis que les efforts déployés pour encourager le rapatriement et la réconciliation s'en trouveront grandement renforcés.

25. La mission note que le Conseil de sécurité a dernièrement approuvé la recommandation du Secrétaire général tendant à porter de 90 à 120 le nombre des observateurs qui composent l'effectif de la police civile de la MINUAR. Elle souligne combien il importe de disposer d'une équipe qualifiée d'observateurs de la police civile et de les déployer dès que possible pour permettre à la MINUAR d'aider, comme elle en est chargée, à former une nouvelle force de police nationale intégrée pour le Rwanda.

/...

MSE 1484-03

S/1995/164
Français
Page 7

26. La mission rend hommage au personnel de la MINUAR, au personnel des Nations Unies ainsi qu'au personnel des organisations non gouvernementales présents au Rwanda, qui se consacrent avec dévouement à la cause de la paix, et appuient leurs activités au Rwanda.

27. Les membres de la mission tiennent à exprimer leur gratitude et leurs remerciements au Représentant spécial du Secrétaire général et à ses collaborateurs pour l'aide et l'appui inestimables qu'ils leur ont apportés pendant la mission.

7

8/1995/164
Français
Page 8

MSE 1484-03**ANNEXE I****Programme de travail****Dimanche 12 février 1995**

8 h 45	Arrivée à Kigali
10 heures	Entretien avec les institutions spécialisées des Nations Unies
11 h 30	Entretien avec les organisations non gouvernementales
13 heures	Séance d'information avec le Représentant spécial du Secrétaire général et le commandant en second de la Force de la MINUAR
16 heures	Entretien avec le corps diplomatique
17 heures	Entretien de S. E. M. Gambari (Président de la mission) avec le contingent nigérian de la MINUAR
19 h 30	Buffet offert par le Représentant spécial du Secrétaire général

Lundi 13 février 1995

8 heures	Visite du camp de personnes déplacées de Kibeho et visite de Rukondo
12 heures	Entretien avec le Premier Ministre
15 heures	Entretien avec le Vice-Président et le Ministre de la défense
17 heures	Entretien avec le Président
19 heures	Conférence de presse à l'aéroport de Kigali
20 h 10	Départ de Kigali

/...

MSE 1484-03

S/1995/164

Français

Page 9

ANNEXE II

Personnes ayant participé aux entretiens avec la mission
du Conseil de sécurité1. Entretiens avec des représentants du Gouvernement rwandais

M. Pasteur Bizimungu, Président

Général Paul Kagame, Vice-Président et Ministre de la défense

M. Faustin Twagiramungu, Premier Ministre

M. Anastase Gasana, Ministre des affaires étrangères

M. Jacques Bihozagara, Ministre de la réinsertion et de l'intégration sociale

2. Entretiens avec les représentants des institutions spécialisées des
Nations Unies et des bureaux des Nations Unies au Rwanda

M. Shaharyar M. Khan, Représentant spécial du Secrétaire général pour le Rwanda

Général Henry Anyidoho, commandant en second de la force de la MINUAR

M. Sukehiro Hasegawa, représentant résident du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD)

M. Babakar Cissé, représentant résident adjoint du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD)

M. Roman Urasa, représentant du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR)

M. Julio Gamba, représentant résident de la Banque mondiale

M. Daniel Toole, représentant du Fonds des Nations Unies pour l'enfance (UNICEF)

M. Carol Jaenson, Chef de la section de l'UNICEF chargé des enfants vivant dans des circonstances particulièrement difficiles

M. Randolph Kent, Coordinateur pour les affaires humanitaires au Rwanda, Bureau des Nations Unies pour les secours d'urgence au Rwanda

Mme Patricia Banks, Coordinateur adjoint pour les affaires humanitaires au Rwanda, Bureau des Nations Unies pour les secours d'urgence au Rwanda

M. Tcheeste Zergaber, Directeur de pays, Programme alimentaire mondial (PAM)

S/1995/164
Français
Page 10

MSE 1484-03

M. Zlatan Milisic, fonctionnaire chargé des rapports, Programme alimentaire mondial (PAM)

M. William Clarence, Chef de l'Opération des Nations Unies pour les droits de l'homme au Rwanda

M. Paul Howard, Chef de mission, Organisation internationale pour les migrations (OIM)

M. Mahamane Maiga, Coordonnateur par intérim, Organisation mondiale de la santé (OMS)

M. Ibrahima Kaba, Directeur, Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO)

Mme Alana Armitage, Administrateur de programme, Fonds des Nations Unies pour la population

M. Abdoulaye Mar Dieye, Conseiller interrégional, Département des services d'appui et de gestion pour le développement, Organisation des Nations Unies

M. Sidique Dao, Directeur aux affaires humanitaires, Bureau du Représentant spécial du Secrétaire général, MINUAR

3. Entretiens avec des membres du corps diplomatique

Mme Lucy Edwards, Ambassadeur du Canada

M. Huang Shejiao, Ambassadeur de Chine

M. Jacques Courbin, Ambassadeur de France

M. Auguste Hummel, Ambassadeur d'Allemagne

M. David Rawson, Ambassadeur des États-Unis d'Amérique

M. Sylvain Ndayikengurukiye, Chargé d'affaires par intérim à l'ambassade du Burundi

Père Nguyen Van Tot, Chargé d'affaires, Saint-Siège

M. Siguar Schelstraete, Belgique

M. Claude Latulippe, Canada

Père Henri Moser, Saint-Siège

Mme Lilian Wong, Ministère des affaires étrangères et du Commonwealth, Royaume-Uni

4. Entretiens avec le Groupe directeur des organisations non gouvernementales au Rwanda

M. Teferra Shiawl, Africa Humanitarian Action

M. Askale Binga, Africa Humanitarian Action

M. Steven Rifkin, Save the Children

M. Tom Walker, Médecins sans frontières

Mme Barbara Kerstiens, Médecins sans frontières

M. Yvan M'Bomo, Équilibre

M. Mungwakuzwe Canisius, Forum des organisations non gouvernementales rwandaises

**NATIONS
UNIES****S****Conseil de sécurité****Distr.
GÉNÉRALE**

S/1994/1133
6 octobre 1994
FRANÇAIS
ORIGINAL : ANGLAIS

**RAPPORT INTÉIMAIRE DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL SUR LA MISSION
D'ASSISTANCE DES NATIONS UNIES AU RWANDA****I. INTRODUCTION**

1. Le présent rapport est présenté en application du paragraphe 17 de la résolution 925 (1994) du Conseil de sécurité, en date du 8 juin 1994, dans laquelle le Conseil m'a prié de lui faire rapport le 9 août et le 9 octobre 1994 au plus tard sur les progrès accomplis par la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR) dans l'exécution de son mandat, la sécurité des populations en danger, la situation humanitaire et les progrès enregistrés sur la voie d'un cessez-le-feu et de la réconciliation politique.

2. Depuis mon dernier rapport sur la situation au Rwanda daté du 3 août 1994 (S/1994/924), le Secrétariat a tenu le Conseil de sécurité oralement informé de l'évolution de la situation, en particulier en ce qui concerne l'appui apporté par la Mission aux opérations humanitaires, les efforts visant à accélérer le retour des réfugiés, les progrès réalisés dans le déploiement de la MINUAR renforcée et la relève de l'Opération Turquoise par la MINUAR.

II. PERSPECTIVES POLITIQUES

3. Comme les membres du Conseil de sécurité le savent, depuis que le cessez-le-feu a été déclaré le 18 juillet 1994, les combats ont pratiquement cessé au Rwanda. Le Gouvernement d'unité nationale à base élargie, installé à Kigali le 19 juillet, contrôle l'ensemble du territoire national. S'il y a toujours plus de 2 millions de réfugiés rwandais dans les pays voisins, le Gouvernement s'efforce, en coordination avec mon Représentant spécial et les autres fonctionnaires des Nations Unies qui sont sur le terrain, de les inciter à revenir au Rwanda dans de bonnes conditions de sécurité. Dans le même temps, les efforts déployés pour normaliser la situation à l'intérieur du pays progressent régulièrement, les services de base tels que l'eau, l'électricité et les communications étant peu à peu rétablis, en particulier à Kigali. Le Gouvernement a également commencé à mettre en place des structures administratives civiles aux niveaux central, provincial et local. Mon Représentant spécial a fait parvenir aux pays donateurs, aux institutions des Nations Unies et aux organisations non gouvernementales un plan d'urgence pour la normalisation au Rwanda indiquant quels sont les services prioritaires nécessitant une assistance tant financière que technique.

S/1994/1133

Français

Page 2

4. Si, dans un premier temps, la normalisation de la situation a progressé, le Gouvernement est confronté à la lourde tâche de reconstruire un pays dans lequel les infrastructures sociales et physiques ont été presque totalement détruites et où une profonde méfiance continue de diviser les divers groupes politiques et ethniques qui constituent la société rwandaise. Il lui sera difficile de garantir la sûreté et la sécurité de chacun et d'instaurer un climat permettant de demander des comptes à ceux qui ont participé au génocide tandis que d'autres recommenceront leur vie sans craindre ni vengeance ni rétribution. En outre, le Gouvernement souffre d'une grave pénurie de ressources de base, notamment des réserves monétaires nécessaires pour payer les traitements de ses fonctionnaires, les banques ayant été pillées pendant les combats. Ce problème est grave, car fonctionnaires et militaires risquent de recourir à d'autres moyens pour s'assurer un revenu.

5. Le Gouvernement semble se rendre compte que pour instaurer la stabilité et une paix durable au Rwanda, il lui est nécessaire de faire participer l'ensemble des citoyens, quelle que soit leur origine ethnique, à ses structures administratives et de sécurité. Le Président du Rwanda a assuré à mon Représentant spécial que les efforts se poursuivaient pour élargir la gamme des composantes du Gouvernement en invitant certains membres du Mouvement républicain national pour le développement (MRND), le seul grand parti politique à n'être pas actuellement représenté au sein du Gouvernement d'unité nationale à base élargie, à entrer au Gouvernement. À ce jour toutefois, ces efforts n'ont pas abouti.

6. Toujours pour promouvoir la réconciliation nationale, les membres des anciennes forces gouvernementales rwandaises (FGR) sont encouragés à rejoindre la nouvelle armée nationale. Ces militaires peuvent se faire enregistrer soit dans des centres créés par le Gouvernement à cet effet, soit auprès des fonctionnaires de la MINUAR déployés dans le pays. Il semble toutefois que le succès de cette initiative du Gouvernement demeure limité.

7. Afin de promouvoir la réconciliation nationale et de convaincre la population que ses droits de l'homme et civils seront respectés, le Gouvernement a continué d'organiser de grands rassemblements dans plusieurs villes dont Ruhengeri, Kibungu, Byumba, Kibuye, Gikongoro, Cyangugu et Butare. Par le biais de ces rassemblements, le Gouvernement s'est efforcé de dissiper les craintes de la population en ce qui concerne des questions telles que les droits de propriété et le traitement équitable par l'appareil judiciaire des personnes accusées de crimes contre l'humanité.

8. Au cours du mois d'août, des membres du Gouvernement se sont rendus à plusieurs reprises dans des camps de réfugiés au Zaïre pour tenter d'encourager les réfugiés à retourner volontairement d'où ils avaient fui. Ces efforts ont eu pour effet d'augmenter quelque peu le nombre des réfugiés qui retournent au Rwanda. Quelque 360 000 réfugiés sont rentrés spontanément au Rwanda depuis l'entrée en vigueur du cessez-le-feu, le 18 juillet. Le Gouvernement s'est déclaré préoccupé par la présence dans les camps d'éléments qui continuent d'inciter les gens à fuir le Rwanda et de menacer ceux qui se trouvent dans les camps pour les dissuader de regagner leurs foyers et leurs fermes au Rwanda. En septembre, des rapports et des investigations préliminaires ont indiqué qu'il

S/1994/1133

Français

Page 3

n'était pas exclu que des réfugiés rentrés au Rwanda aient été victimes de représailles de la part des troupes gouvernementales. Les investigations se poursuivent (par. 14 et 15 ci-après).

9. On estime que les campagnes de désinformation menées pendant et après les hostilités ont largement contribué aux massacres et à l'exode de réfugiés vers les pays voisins qui a suivi. L'information demeure un élément important s'agissant d'instaurer dans le pays tant la stabilité qu'un climat propice au retour volontaire et en toute sécurité des réfugiés et des personnes déplacées. Le Rwanda n'a ni journaux ni télévisions, et la radio est le seul moyen d'information. La MINUAR, associée aux institutions des Nations Unies compétentes, est donc en train de mettre en place des installations de radiodiffusion afin de fournir au peuple rwandais des informations factuelles sur la situation dans leur pays, d'expliquer le mandat de la MINUAR et de diffuser des informations sur les programmes humanitaires. La MINUAR installe actuellement à Kigali un émetteur en modulation de fréquence d'une portée de 20 kilomètres. Du matériel supplémentaire, qui permettra aux émissions de la MINUAR de couvrir l'ensemble du pays, est en cours d'achat et les spécialistes nécessaires sont en train d'être recrutés. La MINUAR a aussi demandé aux autorités rwandaises de lui donner une autorisation officielle de commencer à émettre et de lui allouer une fréquence. J'espère que le Gouvernement répondra positivement et rapidement à ces demandes.

III. DROITS DE L'HOMME

10. Le 26 juillet 1994, par sa résolution 935 (1994), du 1er juillet 1994, le Conseil de sécurité a créé une commission d'experts chargée d'examiner et d'analyser les informations faisant état de graves violations du droit international humanitaire commis sur le territoire du Rwanda, y compris des éléments de preuve concernant d'éventuels actes de génocide. La Commission a commencé ses travaux le 15 août 1994 et s'est rendue au Rwanda ainsi qu'au Burundi, en République-Unie de Tanzanie et au Zaïre du 29 août au 17 septembre. Aux termes de la résolution 935 (1994), la Commission doit me remettre ses conclusions le 30 novembre 1994 au plus tard, mais je lui ai demandé d'accélérer l'établissement de son rapport. La Commission m'a donc soumis le 30 septembre un rapport préliminaire que j'ai transmis au Conseil (S/1994/1125).

11. Alors que la Commission était au Rwanda, le Gouvernement l'a engagée à achever rapidement ses travaux et a aussi demandé instamment qu'un tribunal international, similaire à celui qui a été créé pour l'ex-Yougoslavie, soit créé. Pour le Gouvernement, le jugement des personnes accusées de graves violations du droit international humanitaire et d'actes de génocide par un organe externe impartial contribuerait à promouvoir la paix et la réconciliation des parties et favoriserait la stabilisation de la situation au Rwanda. Le Gouvernement a donné l'assurance qu'il ne ménagerait aucun effort pour empêcher les procès sommaires et les vengeances sous forme d'exécutions et autres actes de violence, et qu'il arrêterait les personnes accusées de tels crimes.

12. Le 25 mai 1994, la Commission des droits de l'homme, par sa résolution S-3/1, a nommé un Rapporteur spécial chargé d'établir un rapport sur les causes fondamentales des atrocités qui se sont produites récemment au Rwanda



Office of the Spokesman

SECURITY COUNCIL EXTENDS AND ADJUSTS MANDATE OF UNAMIR UNTIL 8 MARCH 1996

Resolution 1029 (1995) adopted unanimously on 12 December 1995

Text of the Resolution

The Security Council,

Recalling all its previous resolutions on the situation in Rwanda, in particular its resolution 872 (1993) of 5 October 1993 by which it established the United Nations Assistance Mission for Rwanda (UNAMIR), and its resolutions 912 (1994) of 21 April 1994, 918 (1994) of 17 May 1994, 925 (1994) of 8 June 1994, 965 (1994) of 30 November 1994 and 997 (1995) of 9 June 1995, which set out the mandate of UNAMIR,

Recalling its resolution 955 (1994) of 8 November 1994, establishing the International Tribunal for Rwanda, and its resolution 978 (1995) of 27 February 1995, concerning the necessity for the arrest of persons suspected of committing genocide in Rwanda,

Having considered the report of the Secretary-General on UNAMIR dated 1 December 1995 (S/1995/1002),

Noting the letters of the Foreign Minister of Rwanda to the Secretary-General of 13 August 1995 and 24 November 1995 (S/1995/1018, Annex I and S/1995/1018, Annex II),

Stressing the importance of the voluntary and safe repatriation of Rwanda refugees and of genuine national reconciliation,

Noting with great concern continuing reports of military preparations and incursions into Rwanda by elements of the former regime, underlining the need for effective measures to ensure that Rwandan nationals currently in neighbouring countries, including those in camps, do not undertake military activities aimed at destabilizing Rwanda or receive arms supplies, in view of the great likelihood that such arms are intended for use within Rwanda, and welcoming in this context

the establishment of the International Commission of Inquiry pursuant to its resolution 1013 (1995) of 7 September 1995,

Underlining the need for increased efforts to assist the Government of Rwanda in the promotion of a climate of confidence and trust in order to facilitate the return of Rwandan refugees in neighbouring countries,

Emphasizing the necessity for the accelerated disbursement of international assistance for the rehabilitation and reconstruction of Rwanda,

Welcoming the summit of Heads of State of the Great Lakes Region held in Cairo on 28-29 November and the Declaration of 29 November 1995 issued by them (S/1995/1001),

Emphasizing the importance of all States acting in accordance with the recommendations adopted by the Regional Conference on Assistance to Refugees, Returnees and Displaced Persons in the Great Lakes Region held in Bujumbura in February 1995 and those contained in the Cairo Declaration,

Commending the Government of Rwanda's continuing efforts to maintain peace and security as well as to reconstruct and rehabilitate the country,

Recognizing the valuable contribution that the human rights officers deployed by the High Commissioner for Human Rights to Rwanda have made towards the improvement of the overall situation,

Acknowledging the responsibility of the Government of Rwanda for the safety and security of all UNAMIR personnel and other international staff serving in the country,

1. Decides to extend the mandate of UNAMIR for a final period until 8 March 1996;
2. Decides also, in the light of current efforts to restore peace and stability through the voluntary and safe repatriation of Rwandan refugees, to adjust the mandate of UNAMIR so that UNAMIR will:
 - (a) Exercise its good offices to assist in achieving the voluntary and safe repatriation of Rwandan refugees within the frame of reference of the recommendations of the Bujumbura Conference and the Cairo Summit of the Heads of State of the Great Lakes Region, and in promoting genuine national reconciliation,
 - (b) Assist the Government of Rwanda in facilitating the voluntary and safe return of refugees and, to this end, to support the Government of Rwanda in its ongoing efforts to promote a climate of confidence and trust through the performance of monitoring tasks,
 - (c) Assist the United Nations High Commissioner for Refugees and other international agencies in the provision of logistical support for the repatriation of refugees,
 - (d) Contribute, with the agreement of the Government of Rwanda, to the protection of the International Tribunal for Rwanda as an interim measure until alternative arrangements agreed with the Government of Rwanda can be put in place;

S/1994/1133
Français
Page 4

et sur la situation des droits de l'homme dans le pays. En vertu de ce mandat, le Haut Commissaire des Nations Unies aux droits de l'homme a déployé des spécialistes des droits de l'homme au Rwanda pour aider le Rapporteur spécial à s'acquitter de sa mission. À la suite de la création de la Commission d'experts, j'ai informé le Conseil de sécurité, le 29 juillet 1994 (S/1994/879), que la Commission serait basée à Genève et bénéficierait des ressources du Haut Commissaire aux droits de l'homme, en particulier de celles déjà à la disposition du Rapporteur spécial. Ultérieurement, il est apparu qu'il fallait déployer un nombre beaucoup plus important de spécialistes des droits de l'homme pour faire face à la situation extrêmement complexe existant au Rwanda. Le Haut Commissaire aux droits de l'homme a donc, le 2 août 1994, lancé un appel à la communauté internationale afin d'obtenir des contributions volontaires pour étendre les activités relatives aux droits de l'homme sur le terrain. Au 30 septembre 1994, le Haut Commissaire avait déployé 31 spécialistes des droits de l'homme au Rwanda. Il a l'intention, en application d'un accord conclu avec le Gouvernement lors de sa deuxième visite dans le pays les 19 et 29 août 1994, d'en porter le nombre à 147 dès que possible afin qu'il y en ait un dans chacune des communes du Rwanda.

13. Il s'agit, dans le cadre de l'opération menée sur le terrain au Rwanda dans le domaine des droits de l'homme, d'enquêter sur les violations des droits de l'homme et du droit humanitaire; de suivre la situation des droits de l'homme et, par la présence de spécialistes des droits de l'homme, de contribuer à remédier aux problèmes existants et de prévenir d'éventuelles violations des droits de l'homme; de coopérer avec d'autres institutions internationales pour rétablir la confiance et faciliter ainsi le retour des réfugiés et des personnes déplacées et la reconstitution de la société civile; et d'exécuter des programmes de coopération technique dans le domaine des droits de l'homme, en particulier pour ce qui est de l'administration de la justice. En réponse à une demande du Haut Commissaire, la MINUAR fournit une assistance dans la limite des ressources dont elle dispose pour permettre aux spécialistes des droits de l'homme déjà déployés de devenir pleinement opérationnels. Cette assistance se poursuivra durant le déploiement du reste des spécialistes des droits de l'homme.

14. Le Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés a envoyé une mission au Rwanda en août pour évaluer dans quelle mesure les conditions permettaient aux réfugiés se trouvant au Burundi, en République-Unie de Tanzanie et au Zaïre de revenir dans le pays en toute sécurité. Durant sa visite, la mission du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR) a obtenu certains renseignements selon lesquels des soldats du FPR se seraient livrés à des meurtres systémiques de membres de la communauté majoritaire au Rwanda.

15. Le 16 septembre, le Haut Commissaire a organisé une réunion d'information sur cette question à l'intention de hauts fonctionnaires de l'Organisation des Nations Unies. Sur la base de cette réunion, j'ai ordonné que les allégations en question soient immédiatement portées à la connaissance du Gouvernement rwandais. C'est ce qu'ont fait le Secrétaire général adjoint aux opérations de maintien de la paix, M. Kofi Annan, qui était en mission au Rwanda à cette époque, et mon Représentant spécial au Rwanda, M. Shaharyar Khan. Le Gouvernement rwandais s'est engagé à mener une enquête sans délai. Une équipe

S/1994/1133

Français

Page 5

comprenant quatre ministres, des représentants de la MINUAR et du HCR et un observateur des droits de l'homme de l'ONU s'est rendu le 23 septembre dans certains des lieux où les meurtres auraient été commis. J'ai transmis ces allégations à la Commission d'experts et au Rapporteur spécial et des dispositions sont actuellement prises pour qu'une enquête approfondie soit effectuée dans le cadre du mandat de l'une et de l'autre.

IV. LA MISSION DE MON REPRÉSENTANT SPÉCIAL AU ZAÏRE ET EN RÉPUBLIQUE-UNIE DE TANZANIE

16. La présence dans les camps de réfugiés rwandais, surtout au Zaïre, d'anciens dirigeants politiques des forces gouvernementales rwandaises, d'éléments militaires et de miliciens a compromis la sécurité dans ces camps et un certain nombre d'incidents violents s'y sont produits. C'est souvent les réfugiés que l'on soupçonne de souhaiter le retour au Rwanda qui ont été pris à partie. Les organisations humanitaires s'interrogent sur la manière de maintenir leur aide dans un tel climat d'insécurité. Certains signes indiquent d'autre part que d'anciens soldats des forces gouvernementales rwandaises qui se trouvent dans les camps se prépareraient à faire des incursions au Rwanda.

17. Devant cette situation, j'ai prié mon Représentant spécial de se rendre en mission au Zaïre et en République-Unie de Tanzanie pour réfléchir avec les autorités de ces deux pays aux moyens de remédier au problème. M. Shaharyar Khan s'est donc rendu au Zaïre du 12 au 14 septembre, et en République-Unie de Tanzanie le 16 septembre. Au Zaïre il a rencontré le Président Mobutu et le Premier Ministre, M. Kengo Wa Dongo; en République-Unie de Tanzanie, il a été reçu par le Président Mwinyi.

18. Mon Représentant spécial a indiqué que le Gouvernement zairois s'était engagé à faire face à la crise dans les camps de réfugiés et à y améliorer la sécurité. Le Gouvernement tanzanien avait déjà commencé de tenir certains éléments incontrôlés à l'écart des lieux où se trouvent les réfugiés. À la suite de ses entretiens avec les Gouvernements zairois et tanzanien, mon Représentant spécial a recommandé de concentrer prioritairement l'action sur les camps au Zaïre, où les difficultés sont nettement plus graves qu'en République-Unie de Tanzanie.

19. On peut ranger la population des camps zairois dans les catégories suivantes : a) dirigeants politiques, dont le nombre est estimé à une cinquantaine de chefs de famille; b) militaires en tenue des forces gouvernementales rwandaises, dont le nombre est estimé à 16 000, accompagnés des membres de leur famille, ce qui porte le total à environ 80 000 personnes; c) miliciens, dont le nombre reste inconnu car ils se sont mêlés aux réfugiés; d) réfugiés ordinaires, dont le nombre est estimé à un million environ.

20. Les autorités zairoises ont été d'accord pour conclure que la seule façon de garantir efficacement la sécurité des réfugiés et leur droit à retourner librement au Rwanda consisterait à séparer les personnes des catégories a), b) et c) du reste de la population des camps. Ce sont les miliciens [catégorie c)] qui constituent pour les réfugiés la menace la plus grave. Pourtant, les mettre à part des autres serait une opération difficile et compliquée, d'autant plus

S/1994/1133

Français

Page 6

que les intéressés s'y opposeraient vraisemblablement et inciteraient les autres à résister à toute tentative visant à les installer ailleurs. Il faudrait mettre en place un puissant mécanisme de sécurité pour protéger tant les réfugiés que ceux qui seraient chargés de l'opération. La mise à l'écart des personnes en question reste pourtant la seule façon d'assurer la sécurité des réfugiés et de leur laisser la liberté d'exercer leur droit au retour.

21. Si le Gouvernement zaïrois s'est déclaré désireux de régler ces questions, il a également indiqué qu'il aurait besoin pour cela d'une aide importante de la communauté internationale, tant sur le plan financier que sur le plan logistique, pour assurer la sécurité de l'opération.

22. Le Secrétariat a examiné avec le HCR les conclusions de mon Représentant spécial. Pour régler plus complètement les problèmes que soulève l'éviction des camps des anciens dirigeants politiques des forces gouvernementales rwandaises, des soldats et des miliciens, et évaluer l'aide financière et logistique nécessaire et les besoins en matière de sécurité, il a été décidé pendant le séjour de mon Représentant spécial au Zaïre de créer un groupe de travail mixte Zaïre/ONU. Ce groupe, composé de représentants du Gouvernement zaïrois, de la MINUAR, du HCR et du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), s'est déjà mis au travail. Une équipe technique de la MINUAR a été envoyée au Zaïre pour travailler avec lui et fera dès que possible rapport à mon Représentant spécial.

V. ASPECTS MILITAIRES

23. Depuis le cessez-le-feu du 18 juillet 1994 et la formation le lendemain du Gouvernement d'unité nationale à base élargie, la situation militaire est restée relativement calme. À cette date, les forces armées du nouveau Gouvernement, l'Armée patriotique rwandaise (APR), étaient déjà maîtresses de l'ensemble du pays, à l'exception de la "zone humanitaire sûre" dans le sud-ouest. Celle-ci était sous le contrôle de l'Opération Turquoise, opération multinationale lancée par le Gouvernement français en application de la résolution 929 (1994) du Conseil de sécurité, en date du 22 juin 1994.

24. La MINUAR a entretenu des rapports de collaboration étroite à tous les niveaux avec l'Opération Turquoise et a mis au point un plan détaillé pour prendre la relève le 22 août, date où elle se terminerait. Le 10 août, la MINUAR a commencé à mettre des unités militaires en place dans la zone en question et, le 21, elle a pris en charge les responsabilités de l'Opération Turquoise. Des dispositions ont été prises avec le Gouvernement français pour qu'il maintienne le soutien logistique, en attendant que la MINUAR puisse prendre la responsabilité complète des opérations. Le Gouvernement français a présenté au Conseil de sécurité un rapport final qui a été publié sous la cote S/1994/1100.

25. Les troupes de la MINUAR ont établi leur présence dans l'ensemble de la zone, garanti la stabilité et la sécurité et fourni le soutien nécessaire à l'action humanitaire. Le Gouvernement rwandais a d'autre part entrepris un effort concerté pour rassurer la population. Grâce à cet effort, on a pu éviter un exode massif de civils en direction du Zaïre.

/...

S/1994/1133

Français

Page 7

26. La reprise en main du sud-ouest du pays par le Gouvernement sur les plans civil et militaire s'est faite en complète coordination avec la MINUAR. On procède à titre prioritaire à la restauration de l'administration civile du secteur et les troupes de l'APR prennent progressivement position dans la région. Le Gouvernement a installé des préfets à Kibuye, Gikongoro et Cyangugu les 6 et 7 septembre et, en collaboration avec la MINUAR, a déployé des unités de l'APR dans chaque localité. Grâce à plusieurs renforts successifs, ces unités ont atteint la taille de compagnies et de bataillons. Le Gouvernement a pu progressivement établir son autorité, sans incident, dans le secteur sud-ouest.

27. Parallèlement, les anciens soldats des forces gouvernementales rwandaises qui se trouvent dans le secteur sud-ouest sont encouragés à s'engager dans la nouvelle armée nationale. En outre, un programme lancé le 2 septembre incite les éléments de la gendarmerie locale à rendre volontairement leurs armes. Ce programme a permis à la MINUAR d'en récupérer près de 600.

28. L'APR est maintenant opérationnelle dans tout le pays où elle patrouille, installe des barrages routiers et des postes de contrôle pour surveiller la circulation des personnes et des véhicules. Elle procède de temps à autre à des opérations de bouclage et de recherche d'armes et à des contrôles d'identité. Elle assure également la protection des points stratégiques, comme les ouvrages d'art et les principaux passages de frontière. En l'absence d'un corps de police, ce sont aussi les soldats de l'APR qui assurent, dans la mesure du possible, les fonctions de police.

29. Les relations entre la MINUAR et l'APR sont marquées par la cordialité et l'esprit de coopération. Des restrictions ont parfois été imposées aux déplacements des soldats de la MINUAR. Selon les arrangements officiels entre la MINUAR et le Gouvernement d'union nationale, et plus particulièrement selon l'accord Rwanda/ONU sur le statut des forces, la circulation et le déploiement du personnel et des véhicules de la MINUAR ne devraient faire l'objet d'aucune restriction, où que ce soit dans le pays. Mais la réalité sur le terrain est quelque peu différente, comme l'attestent par exemple les trois semaines qu'il a fallu attendre pour obtenir l'autorisation de prendre quartier et de déployer en même temps des troupes dans le nord-est et le sud-est (secteurs 1 et 2), ou encore les restrictions périodiquement imposées sur le plan local aux mouvements des troupes de la MINUAR dans le sud et le nord-ouest (secteurs 3 et 5). D'autre part, des chefs de corps locaux de l'APR ont indiqué, dans certains cas, qu'ils avaient ordre d'empêcher la MINUAR de se rendre dans les secteurs où étaient déployées des unités de l'APR. Quand des incidents de ce genre sont portés à l'attention des hauts fonctionnaires du Gouvernement, ils sont en général promptement résolus.

30. Le renforcement rapide de la MINUAR au début du mois d'août a été un facteur d'amélioration sensible de la sécurité au Rwanda. Conformément à son mandat, la MINUAR a continué d'assurer la sécurité de toutes les opérations humanitaires dans le pays. Elle a également soutenu la remise en marche des services de base et la distribution des secours. Cela dit, le retard que prend le rassemblement du reste de ses effectifs est une entrave à l'action qu'elle poursuit dans ce domaine. Au 3 octobre, la Mission comprend 4 270 militaires de

/...

S/1994/1133

Français

Page 8

tous grades (sur un effectif total autorisé de 5 500 personnes). Le 19 août, le nouveau commandant de la force, le général de division Guy Tousignant (Canada) a pris la relève du général de division Roméo Dallaire (Canada).

31. Comme on l'a indiqué plus haut, le déploiement réussi des soldats de la MINUAR dans l'ancienne zone humanitaire sûre (secteur 4) a assuré la stabilité indispensable à la mise en place progressive des forces de l'APR dans le sud-ouest du pays. Pour faciliter cette mise en place cependant, la MINUAR a dû concentrer ses efforts sur cette région, où la situation est potentiellement menaçante. C'est pourquoi elle n'a pas encore établi sa présence dans tout le pays, comme elle doit le faire.

32. À mesure que les choses se stabilisent au Rwanda, les activités de la MINUAR changent d'orientation principale et passent de fonctions proprement militaires en matière de sécurité au soutien de l'action humanitaire en faveur des populations dans le besoin et à la facilitation du retour dans leurs foyers des réfugiés et des personnes déplacées.

33. En attendant que le reste des contingents affectés aux opérations de la MINUAR se mette en place dans les semaines à venir, le commandant de la force envisage de prendre position dans six secteurs, comme l'indique la carte annexée au présent rapport. La répartition des troupes se présente ou se présentera comme suit :

Secteur 1 (nord-est) : Le déploiement de la compagnie d'infanterie indépendante nigériane est en cours.

Secteur 2 (sud-est) : Deux sections du Canada et du Ghana opèrent actuellement dans le secteur (qui comprend actuellement Kigali). Le déploiement prévu comprend un bataillon d'infanterie (Ghana).

Secteur 3 (sud) : Une compagnie d'infanterie indépendante du Malawi opère dans le secteur. Le déploiement prévu comprend deux compagnies d'infanterie indépendantes, l'une du Malawi, l'autre du Mali.

Secteur 4 (sud-ouest) : Les formations en place comprennent le bataillon guinéen, un service médical de campagne britannique, le bataillon éthiopien, le bataillon interafricain (composé de militaires du Tchad, du Congo, de la Guinée-Bissau, du Niger et du Sénégal). Le déploiement prévu comprend trois bataillons d'infanterie mécanisée/motorisée (Zambie, Éthiopie et contingent interafricain).

Secteur 5 (nord-ouest) : Bien qu'il ne fasse pas partie de la MINUAR, un service médical de campagne canadien opère actuellement dans ce secteur. Le déploiement prévu comprend un bataillon d'infanterie tunisien, qui devrait commencer sa mise en place au début du mois d'octobre.

S/1994/1133

Français

Page 9

Secteur 6 (Kigali) : Le déploiement prévu comprend un bataillon d'infanterie composite indien. Ce bataillon devrait avoir terminé sa mise en place à la fin du mois d'octobre.

34. Ce plan a pour premier objectif d'améliorer la sécurité dans tous les secteurs, d'instaurer un climat propice au retour sans risque des réfugiés et des personnes déplacées et de seconder les opérations humanitaires. Le quartier général de la force continue d'opérer à partir de Kigali, de même que les services spécialisés des transmissions (Canada), de la logistique (Royaume-Uni) et de l'appui médical (Australie). Le contingent britannique devrait s'être retiré au 1er décembre, et le contingent canadien avant la mi-janvier.

5. Le déploiement de la MINUAR ne s'est pas fait sans difficultés, car beaucoup de contingents manquaient de certaines grosses pièces de matériel, l'ONU n'ayant ni les réserves de matériel ni le financement préalable qui lui auraient permis d'équiper ces contingents en temps utile. C'est pour cette raison que j'ai souligné, au paragraphe 24 de mon rapport du 13 mai (S/1994/565), combien il était nécessaire que les États Membres consentent à prendre des dispositions sur le plan bilatéral pour mettre à la disposition de la MINUAR les soldats, le matériel et les moyens aériens dont elle avait besoin. Cela ne s'étant pas produit, le Secrétariat a été obligé de rechercher des sources d'approvisionnement en matériel et de prendre des dispositions pour faire transporter celui-ci. Cette opération a pris du temps, ce qui a nettement retardé la mise en place des troupes. Elle a également diminué la capacité opérationnelle initiale de la Mission, dans la mesure où, dans certains cas, les contingents ne connaissaient pas le matériel qui leur était fourni. Pour que l'on puisse réagir plus rapidement dans les cas de ce genre, l'une des solutions consisterait à étendre au matériel la notion de forces en alerte, c'est-à-dire qu'un État Membre garderait en réserve du matériel prêt à être loué pour utilisation immédiate.

36. Avec la mise en place des nouveaux contingents, l'effectif de la MINUAR aurait dépassé temporairement le niveau autorisé, entre novembre 1994 et janvier 1995. En février 1995 cependant, le retrait prévu de certains contingents et les opérations normales de relève devraient ramener la Mission à l'effectif autorisé. Le fait que la MINUAR se trouvera en sureffectif pendant un bref laps de temps n'aura pas d'incidences financières sur son budget, car le surcroît de dépenses sera compensé par les économies résultant de la situation de sous-effectif de la Mission antérieurement à octobre 1994.

37. Les 320 observateurs militaires prévus pour la MINUAR ont été réunis, et ils ont pris position dans tous les secteurs. Ils s'occupent essentiellement de soutenir les activités humanitaires et d'assurer la liaison avec l'APR.

VI. POLICE CIVILE

38. Comme je l'ai indiqué en exposant le principe des opérations dans mon rapport du 13 mai au Conseil de sécurité (S/1994/565, chap. 4), il était initialement prévu que la force de police civile de la MINUAR élargie comprendrait au total 90 observateurs et aurait pour principale tâche de maintenir la liaison avec les autorités civiles locales en ce qui concerne les questions de sécurité publique.

/...

S/1994/1133

Français

Page 10

39. Or, en raison de la guerre civile qui a provoqué l'effondrement des structures administratives du pays, il ne restait pas dans le pays de véritables forces de police ou de gendarmerie lorsque le nouveau gouvernement a été établi le 19 juillet. Les fonctions de police étaient confiées à une gendarmerie embryonnaire composée essentiellement de soldats de l'APR. En même temps, le Gouvernement demandait d'urgence l'assistance de la MINUAR pour établir une nouvelle force de police nationale intégrée. Vu la nécessité de créer une force de police nationale professionnelle pour assurer la sécurité et la stabilité du Rwanda, la MINUAR a répondu positivement à cette demande dans la limite des ressources dont elle disposait. C'est ainsi que, le 16 août, la MINUAR a lancé un programme de formation destiné à 103 étudiants choisis par le Gouvernement parmi des volontaires de différents groupes sociaux et ethniques. Le but de ce programme est de familiariser les participants avec les tâches courantes et le travail d'enquête de la police, pour leur permettre de s'attaquer aux problèmes immédiats posés par le maintien de l'ordre public à Kigali. Je recommande que le Conseil de sécurité autorise la MINUAR à poursuivre ces initiatives.

40. Les activités de la police civile de la MINUAR ont ainsi évolué : elles ne consistent plus seulement à assurer la liaison avec les autorités locales mais à aider le Gouvernement à créer une nouvelle police ou gendarmerie. La police civile est aussi chargée de surveiller les activités de la police et de la gendarmerie locales ainsi que celles des autorités civiles en ce qui concerne les violations des droits de l'homme, et d'aider les observateurs militaires et les soldats de la MINUAR à régler les questions de police.

41. Le siège et les activités de formation de la police civile de la MINUAR sont basés à Kigali. Le déploiement des observateurs de la police s'effectue en deux phases. Au cours de la phase I, qui est maintenant achevée, des observateurs de la police ont été déployés au siège de la police civile, au centre de formation et dans les préfectures de Kigali, Gikongoro, Cyangugu, Kibuye, Gitarama et Butare. La phase II sera exécutée une fois que l'effectif des observateurs de la police sera au complet. Au cours de cette phase, des observateurs de la police civile seront déployés dans toutes les préfectures du

42. À cette date, la police civile compte au total 30 observateurs - 10 Ghanéens, 10 Maliens et 10 Nigériens. D'autres observateurs devraient être déployés prochainement, bien que le Secrétariat ait des difficultés à obtenir des États Membres un nombre suffisant de policiers francophones.

VII. ASPECTS HUMANITAIRES

43. Les estimations actuelles semblent indiquer que la population du Rwanda, qui était de 7,9 millions avant la guerre, n'est plus actuellement que de 5 millions. D'après ces estimations, le nombre de personnes déplacées à l'intérieur du pays se situerait entre 800 000 et 2 millions. Il y a plus de 2 millions de réfugiés rwandais au Zaïre, en République-Unie de Tanzanie, au Burundi et en Ouganda. On estime en même temps que plus de 200 000 personnes qui s'étaient réfugiées au Burundi et en Ouganda sont rentrées au Rwanda. Le nombre des victimes du génocide pourrait atteindre 1 million.

S/1994/1133

Français

Page 11

44. La communauté internationale a de la peine à répondre aux besoins humanitaires que continue de créer la situation d'urgence au Rwanda. Outre la crise des réfugiés de Goma, elle doit faire face à plusieurs questions cruciales : le retrait des forces de l'Opération Turquoise dans le sud-ouest; l'aide aux personnes déplacées à l'intérieur du pays; la transition des secours d'urgence à l'aide au relèvement; les incidences humanitaires des violations des droits de l'homme; et la nécessité d'examiner la crise du Rwanda dans un contexte régional.

45. Avant le retrait des forces de l'Opération Turquoise, la communauté internationale craignait que la peur de représailles de la part de l'APR ne pousse des milliers de Hutus à traverser la frontière pour se réfugier au Zaïre. En raison du mauvais état des routes, l'éloignement des camps et autres difficultés logistiques, elle envisageait des scénarios catastrophiques selon lesquels le mouvement de réfugiés pourrait même dépasser en ampleur celui de Goma.

46. Sous la direction du Bureau d'urgence de l'ONU pour le Rwanda, la communauté internationale a adopté une politique consistant à rétablir la confiance dans le sud-ouest pour persuader les personnes déplacées à l'intérieur du pays de ne pas se réfugier de l'autre côté des frontières. Sur le plan politique, l'APR a accepté de ne pas occuper le sud-ouest tant que la situation ne se serait pas stabilisée. L'afflux rapide et massif de ressources fournies par l'ONU et les organisations non gouvernementales ainsi que le déploiement des troupes de la MINUAR dans la région ont permis de désamorcer la crise. Trois cent cinquante mille personnes environ ont bien traversé la frontière pour se réfugier dans des camps près de Bukavu au Zaïre, mais la majorité est restée au Rwanda.

47. Il est admis que le retour des réfugiés au Rwanda est la seule solution durable et qu'il est indispensable à la reprise d'une vie économique et sociale normale. Toutefois, l'intimidation des réfugiés dans les camps par d'anciens éléments des milices et de l'armée et le fait que ces derniers n'aient pas été désarmés constituent de graves obstacles à l'exécution du programme de rapatriement. Le HCR ne se sent pas, au stade actuel, en mesure d'encourager les réfugiés à rentrer chez eux, en partie parce que les candidats au retour ne sont plus en sécurité dans les camps, et aussi à cause des craintes concernant les conditions de sécurité dans certaines parties du Rwanda. Il facilite néanmoins le retour de ceux qui demandent spontanément à rentrer chez eux.

48. Quant aux personnes déplacées à l'intérieur du pays, les organisations humanitaires ont décidé d'un commun accord de s'efforcer de faciliter leur retour dans leur région d'origine. En renforçant les capacités des communautés, en aidant au relèvement et en améliorant la sécurité, on cherche aussi à offrir une autre solution aux personnes déplacées qui se trouvent dans des camps.

49. Cette politique de retour volontaire des personnes déplacées à l'intérieur du pays revêt une importance cruciale. De nombreux camps deviendront inhabitables pendant la saison des pluies à cause de la contamination de l'eau potable par les eaux usées, de l'insuffisance des abris et des difficultés d'accès pour les convois de secours. En outre, si une partie de la population reste dans les camps, les champs ne seront plus cultivés. La récolte a déjà été

S/1994/1133
Français
Page 12

perdue et il est probable que la saison des plantations sera également manquée dans de nombreuses régions. Cela signifie que la communauté internationale devra fournir une aide alimentaire pendant une deuxième saison. La réinstallation des personnes déplacées et la reprise de la production agricole sont indispensables au succès des efforts du Gouvernement pour relever le pays. Plus les Rwandais resteront dans les camps, plus le processus de relèvement sera long. Il y a maintenant des convois réguliers qui transportent de Cyangugu, dans le sud-ouest, à Butare, Gikongoro et Kigali, ceux qui désirent se réinstaller chez eux. Entre le 7 et le 23 septembre, 3 337 personnes environ ont été rapatriées à partir de Cyangugu. D'autres ont été rapatriées à partir du nord-ouest.

50. Maintenant que le pays s'efforce de retourner à la normale, il faut accorder une attention croissante à la transition entre les secours d'urgence et l'aide au relèvement. Le Gouvernement doit faire face à une tâche colossale qui consiste à reconstruire le pays après une guerre dévastatrice avec des ressources financières et humaines presque inexistantes. Il est indispensable que la communauté internationale fournisse une aide au relèvement rapide et efficace. À ce propos, le Représentant spécial du Secrétaire général, Secrétaire général adjoint aux affaires humanitaires, a communiqué aux pays donateurs, aux organismes et aux organisations non gouvernementales le plan de normalisation d'urgence du Rwanda, qui définit les domaines dans lesquels une assistance à la fois financière et technique sera initialement nécessaire. Le PNUD a mis sur pied des projets initiaux destinés à accroître les moyens d'action des ministères. D'autres organismes des Nations Unies participent à ce processus dans leurs domaines de compétence respectifs. Grâce à ces efforts, l'infrastructure s'améliore. Des services essentiels tels que l'alimentation en électricité et en eau ont été rétablis à Kigali et sont en voie de l'être dans le reste du pays.

51. Un des principaux obstacles au relèvement est la présence de mines. On estime qu'il y a au Rwanda entre 50 000 et 60 000 mines terrestres qui font en moyenne deux victimes par jour parmi les civils. Des experts des Nations Unies en matière de déminage se sont rendus au Rwanda pour évaluer l'étendue du problème. Lorsque la situation en matière de sécurité sera stabilisée et que le déminage pourra commencer, l'ONU s'entendra avec tous les intéressés pour fournir une assistance dans ce domaine.

52. Sans une réconciliation entre les différentes parties au conflit, il est probable que les opérations humanitaires traîneront en longueur, seront difficiles et, en fin de compte, exigeront de plus grands efforts de la part de la communauté internationale. Ce point est directement lié aux activités en matière de droits de l'homme examinées dans le chapitre III ci-dessus.

53. Il est évident que la crise du Rwanda et ses répercussions sur les pays voisins a de graves implications politiques, économiques, sociales et environnementales pour le Burundi, la République-Unie de Tanzanie, le Zaïre et l'Ouganda. Pour évaluer les mérites d'une approche régionale plus large et plus globale du problème rwandais, j'ai nommé M. Robert Dillon mon Envoyé humanitaire spécial pour le Rwanda et le Burundi. L'Envoyé spécial s'est rendu dans la région du 8 au 22 septembre et m'a soumis ses recommandations.

S/1994/1133

Français

Page 13

54. L'appel interinstitutions commun des Nations Unies en faveur des personnes touchées par la crise au Rwanda a été lancé le 22 juillet 1994. Au total 435 millions de dollars ont été demandés pour permettre aux organismes des Nations Unies d'exécuter leurs programmes humanitaires. Ce chiffre a été porté à 552 millions de dollars compte tenu de l'augmentation des besoins. Au 1er septembre, les contributions reçues se montaient à 384 millions de dollars, soit 70 % du montant total nécessaire. D'après les informations reçues du Département des affaires humanitaires, les contributions bilatérales et autres contributions directes pour la crise du Rwanda, y compris celles versées en réponse à l'appel, portent le montant total des contributions à 762 millions de dollars.

55. La réaction de la communauté internationale à la crise du Rwanda a été encourageante et a permis d'éviter ce qui aurait pu être un désastre humanitaire majeur dans le sud-ouest. Il est indispensable que ce soutien se maintienne alors que nous entrons dans une période délicate de réconciliation et de relèvement. Pour sa part, l'ONU poursuivra ses efforts pour assurer dans un cadre approprié la coordination de l'assistance humanitaire et la transition vers la reconstruction et le développement.

VIII. ASPECTS FINANCIERS

56. Par sa résolution 48/248 du 5 avril 1994, l'Assemblée générale m'a autorisé à engager, pour la MINUAR, des dépenses jusqu'à concurrence d'un montant brut de 9 082 600 dollars (soit un montant net de 8 881 000 dollars) par mois pour la période allant du 5 avril au 31 octobre 1994, sous réserve que le Conseil de sécurité décide de proroger le mandat de la Mission d'assistance au-delà du 4 avril 1994. Par sa résolution 925 (1994) du 8 juin 1994, le Conseil a décidé notamment de proroger le mandat de la MINUAR jusqu'au 9 décembre 1994.

57. Par sa décision 48/479 B du 14 septembre 1994, l'Assemblée générale m'a autorisé à engager des dépenses, pour répondre aux besoins opérationnels immédiats de la MINUAR, jusqu'à concurrence d'un montant brut de 37 182 100 dollars (soit un montant net de 38 043 200 dollars) pour la période allant du 5 avril au 30 septembre 1994, en sus du crédit d'un montant brut total de 62 367 187 dollars (soit un montant net de 60 982 867 dollars) déjà ouvert aux termes de sa résolution 48/248.

58. Le rapport sur le financement de la MINUAR que je dois présenter à l'Assemblée générale à sa quarante-neuvième session indique que le coût des opérations de la MINUAR pour la période allant du 5 avril au 9 décembre 1994 est estimé à 179,6 millions de dollars, compte tenu des contributions volontaires en nature, d'un montant de 4,5 millions de dollars, annoncées par les États Membres. Mon rapport indique également que les prévisions de dépenses pour la période allant du 10 décembre 1994 au 9 décembre 1995 s'élèvent à 20 millions de dollars par mois. Ces prévisions sont fondées sur les décisions actuelles concernant les effectifs et le mandat de la MINUAR. Sur la base de ces prévisions de dépenses, j'ai demandé à l'Assemblée de fournir les ressources nécessaires pour le maintien de la MINUAR, au cas où le Conseil de sécurité déciderait de proroger le mandat de la Mission au-delà du 9 décembre 1994.

S/1994/1133

Français

Page 14

59. Au 27 septembre 1994, les contributions non acquittées au compte spécial de la MINUAR depuis le début de la Mission se montaient à 30 millions de dollars. Le montant des contributions non acquittées pour toutes les opérations de maintien de la paix à cette date s'élevaient à 1,9 milliard de dollars.

IX. OBSERVATIONS ET RECOMMANDATIONS

60. Certains signes indiquent que la situation au Rwanda se stabilise et revient lentement à la normale. Il y a évidemment de sérieux obstacles à surmonter sur la longue route menant de la guerre et de carnage qui ont dévasté le pays, traumatisé et éprouvé sa population, et détruit ses institutions, jusqu'à son relèvement. La tâche la plus urgente est toujours de résoudre la crise humanitaire massive, et notamment les problèmes auxquels sont confrontés les réfugiés rwandais au Zaïre et en République-Unie de Tanzanie. Les actes d'intimidation et de violence qui se sont produits dans les camps de réfugiés ont empêché la population de réfugiés de choisir de regagner ses foyers. Le Gouvernement s'efforce de trouver une solution à ces problèmes, avec l'appui des organismes et des programmes des Nations Unies sur le terrain, coordonnés par mon Représentant spécial. Il devra déployer des efforts résolus afin de créer les conditions permettant aux réfugiés et aux personnes déplacées de regagner leurs foyers dans la sécurité et la dignité. En fait, si l'assurance ne leur est pas donnée que leurs droits fondamentaux seront respectés, il est peu probable qu'ils rentreront chez eux. À ce sujet, j'ai indiqué au Gouvernement rwandais, par l'intermédiaire de mon Représentant spécial, qu'il était nécessaire d'élargir les efforts en vue de la réconciliation nationale. Je suis encouragé par le fait que le Gouvernement a pris des mesures concrètes dans cette voie et demande instamment à la communauté internationale d'appuyer ses efforts et de l'encourager afin de faire en sorte que son action soit à la fois sincère et globale.

61. Je souscris à la recommandation faite par la Commission d'experts dans son rapport préliminaire, tendant à ce que les personnes soupçonnées d'infractions graves au droit international humanitaire, de crimes contre l'humanité et d'actes de génocide soient jugées par un tribunal pénal international. La Commission juge préférable d'élargir la juridiction du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, afin qu'il ait compétence pour les crimes internationaux commis au Rwanda à partir du 6 avril, plutôt que de créer un tribunal international spécial. Il appartient maintenant au Conseil de sécurité de décider de la ligne d'action à adopter.

62. La reconstruction des infrastructures sociales et économiques du pays figure parmi les nombreuses tâches auxquelles sont confrontés le nouveau Gouvernement et le peuple rwandais. Le Rwanda devra recevoir d'urgence une assistance technique et financière extérieure massive, afin de créer la stabilité, de rétablir les services de base et de remettre l'économie en état. Les organismes donateurs ont effectué la planification initiale requise avant qu'une assistance puisse être fournie pour les projets de reconstruction et les infrastructures de base commencent à être remises en état. Je demande donc instamment aux gouvernements donateurs et aux organismes internationaux d'assurer d'urgence la mise en oeuvre de leurs programmes d'assistance au Rwanda. Un aspect qui prend rapidement un caractère d'urgence est le fait que

S/1994/1133

Français

Page 15

le Gouvernement ne dispose d'aucun fonds pour rétablir ne serait-ce que l'administration la plus rudimentaire et rémunérer ses fonctionnaires. Il est indispensable d'organiser au moins une assistance de soudure afin de fournir des secours par des voies bilatérales ou par l'intermédiaire des institutions financières internationales. Dans ce contexte, je demande aux donateurs bilatéraux d'examiner les moyens d'aider le Gouvernement à régler le problème de ses arriérés avec la Banque mondiale, de sorte qu'il puisse avoir accès aux ressources de cette institution. Je demande aussi instamment aux États Membres de verser des contributions généreuses au Fonds d'affectation spéciale que j'ai créé le 14 juillet 1994, afin de financer les programmes d'aide humanitaire et de relèvement à mettre en oeuvre au Rwanda. Il serait également utile que les gouvernements communiquent à l'ONU des informations sur leurs programmes d'assistance bilatéraux, de manière à coordonner les actions menées afin de répondre aux besoins du Rwanda.

63. L'établissement d'une paix et d'une stabilité durables au Rwanda exige une véritable réconciliation entre tous les éléments de la société rwandaise. Les réfugiés et les personnes déplacées doivent avoir la possibilité de regagner leurs foyers dans la paix, la sécurité et la dignité. Les droits de l'homme et les droits civiques de tous les Rwandais doivent être respectés. Je demande instamment au nouveau gouvernement de maintenir le dialogue avec tous les autres groupes politiques au Rwanda, y compris les membres de l'ancien gouvernement, à l'exception des personnes sur lesquelles des éléments de preuve ont été réunis, qui permettent d'établir, suivant la procédure prévue par la loi, qu'elles ont participé directement à des actes de génocide. C'est le seul moyen pour le pays de parvenir à une stabilité politique durable dans le respect des principes des Accords d'Arusha.

64. L'évolution de la situation au Rwanda et alentour justifie l'adoption d'une approche élargie de la question de la réconciliation nationale et des autres aspects de la crise. Le Conseil se rappellera que la Mission qu'il a dépêchée au Burundi, les 13 et 14 août 1994, a notamment recommandé de convoquer une conférence internationale afin d'examiner les problèmes de la sous-région. Je continuerai de consulter toutes les parties intéressées, afin de déterminer de quelle manière l'ONU pourrait contribuer à la préparation et à la convocation d'une telle conférence.



Conseil de sécurité

Distr.
GÉNÉRALE

S/1995/297
9 avril 1995
FRANÇAIS
ORIGINAL : ANGLAIS

RAPPORT INTÉRIMAIRE DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL SUR LA MISSION D'ASSISTANCE DES NATIONS UNIES AU RWANDA

I. INTRODUCTION

1. Le présent rapport est présenté comme suite à la résolution 965 (1994) du 30 novembre 1994, par laquelle le Conseil de sécurité a décidé d'élargir le mandat de la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR) et de le proroger pour une période de six mois, à savoir jusqu'au 9 juin 1995. Dans cette résolution, le Conseil m'a prié de lui faire rapport d'ici au 9 février 1995, puis le 9 avril 1995 au plus tard, sur l'accomplissement de son mandat par la MINUAR, la sécurité des populations en danger, la situation humanitaire et les progrès enregistrés en ce qui concerne le rapatriement des réfugiés. Le présent rapport porte sur les faits nouveaux intervenus au Rwanda depuis la publication de mon rapport du 6 février (S/1995/107).

2. Durant la période considérée, une mission composée de membres du Conseil de sécurité s'est rendue au Rwanda les 12 et 13 février 1995 et a présenté ses conclusions au Conseil dans un rapport en date du 28 février (S/1995/164). La Mission a souligné qu'aussi longtemps que 2 millions de Rwandais demeureraient dans des camps à l'intérieur ou à l'extérieur de leur pays, la situation au Rwanda resterait nécessairement instable. Elle a fait ressortir à ce propos que le Gouvernement était confronté à des questions étroitement liées : rapatriement, réconciliation, reconstruction et besoin de justice. Elle a demandé au Gouvernement d'intensifier les efforts qu'il faisait pour créer des conditions favorables et un climat propice à l'intérieur du pays de manière à encourager et faciliter le rapatriement.

II. ASPECTS POLITIQUES

3. Il y a maintenant un an que le Rwanda semblait dans un génocide qui a fait au moins 500 000 morts. Dans le message que j'ai envoyé au Gouvernement et au peuple rwandais en commémoration de ces atrocités, je leur ai fait part de ma plus profonde sympathie, soulignant que jamais plus il ne fallait permettre que les auteurs de tels crimes demeurent impunis. Je me suis également engagé au nom de l'Organisation des Nations Unies à continuer d'apporter un appui à la reconstruction d'une nouvelle société rwandaise fondée sur la tolérance, l'harmonie et la justice.



Président et le Vice-Président ont réaffirmé l'un et l'autre l'appui de leur gouvernement à la MINUAR, précisant, que les incidents mineurs devraient être réglés à l'occasion de réunions mixtes bimensuelles du personnel. Le Vice-Président a ajouté que les tensions qui pouvaient se faire sentir, spécialement au niveau inférieur, tenaient en partie à l'impression qu'on avait que le Gouvernement ne pourrait exercer complètement son autorité souveraine au Rwanda tant que se maintiendrait dans le pays une importante présence militaire de la MINUAR. Le Président comme le Vice-Président pensaient qu'il faudrait, en temps opportun, examiner le mandat de la MINUAR et envisager son retrait progressif éventuel du Rwanda.

III. DROITS DE L'HOMME ET QUESTIONS JURIDIQUES

11. Face à l'accroissement des tensions dans certaines régions, l'Opération des Nations Unies pour les droits de l'homme au Rwanda a renforcé ses activités de contrôle pendant la période sur laquelle porte le présent rapport. Au 1er avril 1995, l'effectif de l'Opération se composait de 113 personnes réparties en 11 postes, à savoir : 55 fonctionnaires engagés pour de courtes durées; 30 Volontaires des Nations Unies; 12 spécialistes des droits de l'homme de l'Union européenne et 8 experts fournis par les Gouvernements des Pays-Bas, de la Norvège et de la Suisse. Un nouveau contingent de 28 spécialistes des droits de l'homme de l'Union européenne et des Volontaires des Nations Unies supplémentaires seront mis en place le 19 avril.

12. Les spécialistes des droits de l'homme travaillent directement avec la population et collaborent avec les représentants des pouvoirs publics et les personnalités civiles dans tout le pays. Ils s'efforcent de faire respecter les droits des citoyens en tant qu'individus et d'instaurer un sentiment de confiance et de stabilité.

13. La mise en plan d'un bon appareil judiciaire est l'un des problèmes les plus urgents que le Gouvernement doit résoudre. Bien que celui-ci et ses forces de sécurité s'attachent bien souvent à respecter les procédures, les arrestations sont parfois arbitraires. De nombreuses personnes sont détenues sans espoir que la justice sera mise en mouvement dans les délais voulus. On compte environ 27 000 personnes dans les prisons rwandaises, désespérément surpeuplées. Celle de Kigali, par exemple, construite pour accueillir 1 500 prisonniers, en contient actuellement plus de 7 000. Le 16 mars, 24 personnes sont mortes dans une cellule de la police.

14. Le Groupe de la coopération technique de l'Opération a récemment rendu public un programme général concernant les besoins auxquels les pouvoirs publics doivent répondre pour édifier une société civile fondée sur le respect des droits de l'homme. Ce programme, mis au point au cours de consultations suivies avec les ministères compétents, comprend des recommandations quant aux mesures qui faciliteraient les poursuites contre les personnes accusées de violations graves des droits de l'homme. Il propose également une stratégie pour faire pénétrer l'éducation en matière de droits de l'homme dans les écoles et les institutions officielles du Rwanda.

15. Le Haut Commissaire aux droits de l'homme de l'ONU, M. José Ayala-Lasso, a lancé un appel international en faveur du Gouvernement rwandais, afin de l'aider

/...

4. Durant les neuf mois qui se sont écoulés depuis l'entrée en fonctions du nouveau Gouvernement rwandais, la situation générale du pays s'est considérablement améliorée. Les activités du secteur privé se sont ranimées dans une atmosphère de relative sécurité; on a vu resurgir des marchés, des magasins et de petites entreprises, les activités agricoles ont repris et les écoles ont été rouvertes.

5. Radio MINUAR a commencé le 16 février à diffuser ses émissions en trois langues et elle est sur les ondes sept jours par semaine, s'efforçant d'apporter une information objective au peuple rwandais chez lui et à l'extérieur dans les camps de réfugiés. Il est prévu de lui accorder un plus grand nombre d'heures d'antenne.

6. Dans mon rapport du 6 février, j'ai noté que si le rapatriement, la réconciliation et la reconstitution de ses structures administratives continuaient de poser des problèmes au Rwanda, la situation évoluait globalement de manière positive. Au cours des deux derniers mois, toutefois, des tensions et des frustrations se sont fait sentir et la situation s'est dégradée dans le pays sur le plan de la sécurité. Le préfet de Butare, tombé dans une embuscade le 4 mars, avait été assassiné; des saboteurs armés seraient entrés en territoire rwandais; et le nombre des personnes mises en détention par le Gouvernement ne cessait d'augmenter.

7. Ces événements ont contribué à ralentir considérablement le rapatriement des Rwandais réfugiés au Zaïre, en République-Unie de Tanzanie et au Burundi. En outre, plus de 200 000 personnes déplacées à l'intérieur du pays restent dans les camps, de crainte que les conditions ne soient pas sûres dans les endroits où elles résident ou parce qu'elles font l'objet d'intimidations de la part d'éléments extrémistes dans les camps.

8. On a signalé que les forces armées du précédent Gouvernement rwandais s'entraînaient et se réarmaient. Au cours des deux derniers mois, des éléments des anciennes Forces gouvernementales rwandaises, porteurs d'armes, de grenades et de mines antipersonnel, auraient été appréhendés au Rwanda. En conséquence, l'Armée patriotique rwandaise a renforcé les mesures de sécurité et les patrouilles qui surveillaient la frontière.

9. Les mesures prises à l'encontre d'éventuels agents infiltrés avaient aussi suscité des incidents dans lesquels avaient été impliqués du personnel de l'ONU et du personnel international. Des véhicules et du personnel de l'ONU avaient été fouillés et des fournitures de denrées alimentaires et de matériel stoppées à l'aéroport de Kigali. Les autorités gouvernementales aux niveaux inférieur et intermédiaire se montraient souvent très peu coopératives. Le mois dernier, Radio Rwanda avait lancé une campagne de propagande d'une virulence surprenante et diffusé des allégations dénuées de fondement de conduite répréhensible du personnel de la MINUAR. Toutefois, sur les protestations de mon Représentant spécial, Radio Rwanda est revenue à une attitude plus équilibrée à l'égard de cette dernière.

10. Mon Représentant spécial s'est entretenu avec le Président du Rwanda, M. Pasteur Bizimungu, et le Vice-Président et Ministre de la défense, le général Paul Kagame, des relations entre la MINUAR et l'Armée patriotique rwandaise. Le

à restaurer l'appareil judiciaire. Il a également réclamé des fonds pour engager des observateurs des droits de l'homme supplémentaires, qui travailleraient en étroite collaboration avec le pouvoir judiciaire. Au cours de son séjour au Rwanda, du 1er au 3 avril, le Haut Commissaire a eu l'occasion de débattre avec des fonctionnaires du Gouvernement de beaucoup des questions mentionnées ci-dessus.

IV. TRIBUNAL INTERNATIONAL

16. Dans sa résolution 977 (1995) du 22 février 1995, le Conseil de sécurité a décidé que le Tribunal international pour le Rwanda aurait son siège à Arusha (République-Unie de Tanzanie). Une équipe d'experts du Secrétariat de l'ONU et du Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie se rendra bientôt dans ce pays pour trouver les locaux destinés au Tribunal et prendre avec les autorités tanzaniennes les arrangements nécessaires.

17. Le 7 mars, j'ai adressé à tous les États Membres de l'ONU ainsi qu'aux États non membres qui entretiennent une mission permanente d'observation auprès de l'Organisation une lettre dans laquelle je les ai invités à désigner des candidats pour composer le Tribunal. Je leur ai demandé de le faire avant le 7 avril 1995.

18. Les services du Procureur du Tribunal international ont été installés à Kigali en janvier 1995 et le Procureur adjoint, M. Rakotomanana, a pris ses fonctions le 20 mars. Dans une déclaration publiée le 5 avril, le Procureur, le juge Goldstone, a annoncé que le Tribunal était en voie d'instruire 400 affaires, la première devant passer en jugement pendant le deuxième semestre de l'année. Depuis janvier, le personnel du Tribunal réunit renseignements et preuves au Rwanda et dans d'autres pays. L'importance et le volume des travaux que cela suppose obligent à prévoir des spécialistes de renfort, et l'on s'occupe déjà de s'attacher les services des personnels nécessaires. Je me félicite que certains États Membres aient annoncé qu'ils verseraient des contributions volontaires pour soutenir les activités du Tribunal et je lance un appel pour que celui-ci reçoive le surcroît d'aide qui lui permettra de remplir sa tâche.

V. ASPECTS MILITAIRES

19. Au 1er avril 1995, les effectifs de la force de la MINUAR étaient de 5 529 soldats et 297 observateurs militaires (voir l'annexe). Depuis mon rapport du 6 février, une compagnie indienne de transmissions a été déployée, le bataillon interafricain a été remplacé par un bataillon sénégalais de 241 hommes (tous grades confondus), la compagnie malawienne de 181 hommes et le groupe australien de soutien sanitaire de 293 hommes ont été relevés, et le groupe canadien de soutien logistique de 95 hommes a été entièrement déployé.

20. La MINUAR opère sous une pression accrue du fait que la sécurité s'est récemment détériorée. Comme on l'a noté plus haut, les actes de harcèlement et d'intimidation dirigés contre le personnel, les biens et les installations de la MINUAR et des autres organismes des Nations Unies se sont multipliés durant la période considérée.

21. Le 15 février, le quartier général de la MINUAR à Mutura, à l'est de Gisenyi, où est situé le bataillon tunisien, a essuyé des tirs de grenades et d'armes légères au cours d'une attaque délibérée et non provoquée contre une installation de transmissions de la MINUAR. Le jour suivant, alors qu'ils enquêtaient sur les circonstances de cette attaque, huit membres d'une patrouille de la MINUAR ont été blessés par une mine terrestre probablement posée par les assaillants. Le 5 mars, trois grenades ont été jetées dans un poste de garde du contingent nigérian à Byumba et deux soldats ont été blessés, dont l'un grièvement.

22. Ces incidents sont les premiers, depuis la fin de la guerre civile, au cours desquels des soldats des Nations Unies semblent avoir été délibérément visés. Mon Représentant spécial et le commandant de la Force ont fait part aux autorités de leur grave inquiétude et les membres du Gouvernement ont exprimé leurs regrets en indiquant qu'il s'agissait d'actes isolés. Des enquêtes sont en cours afin de déterminer les circonstances de ces attaques et l'identité des responsables.

23. Des mécanismes ont été mis en place pour permettre à la MINUAR et à l'Armée patriotique rwandaise de se maintenir en liaison et d'échanger des vues au niveau du commandement et à celui des officiers d'état-major. Ces dispositifs facilitent le règlement des plaintes et renforcent la coopération et la coordination. Toutefois, la détérioration de la sécurité a créé des tensions dans les rapports entre la MINUAR et l'Armée patriotique rwandaise. De fait, l'Armée patriotique rwandaise a fréquemment limité le mouvement du personnel de la MINUAR et lui a interdit d'accéder à certaines zones, ce qui a empêché la MINUAR d'accomplir pleinement et efficacement les tâches qui lui ont été confiées.

24. Des difficultés ont été également rencontrées à l'occasion de la rotation des troupes lorsque le personnel de la MINUAR a été bloqué ou n'a pas pu accéder à l'aéroport de Kigali. Il convient de rappeler à cet égard que le Modèle d'accord sur le statut des forces pour les opérations de maintien de la paix (A/45/594), qui reflète les pratiques et les principes coutumiers concernant ces opérations, contient des dispositions régissant l'entrée, le séjour et le départ du personnel. L'accord sur le statut de la MINUAR et de son personnel, conclu le 5 novembre 1993, renferme des dispositions identiques. À la suite de la modification du mandat de la MINUAR conformément à la résolution 918 (1994) du Conseil de sécurité, en date du 17 mai 1994, et de la mise en place du gouvernement actuel en juillet 1994, un échange de lettres devant constituer un accord entre l'Organisation des Nations Unies et le Gouvernement rwandais a été entrepris. Il s'agissait non pas de réaffirmer l'applicabilité de l'accord conclu le 5 novembre 1993 – qui ne fait pas de doute eu égard aux principes bien établis du droit international – mais de compléter cet accord en tenant compte des changements apportés au mandat de la MINUAR. Toutefois, malgré plusieurs rappels, le Gouvernement n'a pas encore répondu. Je veux espérer que cette question sera rapidement réglée et que le Gouvernement acceptera d'honorer les obligations qui lui incombent en vertu de l'accord.

25. Il est impératif de mettre en place d'urgence un vaste programme de déminage. Toutefois, le Gouvernement rwandais n'a pas encore répondu aux offres d'assistance de l'ONU concernant le déminage ainsi que le levé et le marquage

/...

des champs de mines. Ce programme permettrait notamment de dégager de nombreuses zones, y compris des terres agricoles, à l'intention des rapatriés. Une équipe d'experts des mines du Ministère de la défense des États-Unis d'Amérique s'est récemment rendue au Rwanda et s'est entretenue avec la MINUAR au sujet d'un plan d'action éventuel dans ce domaine. Entre-temps, des équipes de neutralisation des explosifs de la MINUAR continuent d'effectuer des opérations limitées de déminage, en particulier dans les zones urbaines.

VI. POLICE CIVILE

26. J'ai noté dans mon rapport du 6 février que la MINUAR poursuivait ses efforts en vue d'aider le Gouvernement rwandais à former une nouvelle force de police nationale intégrée. La formation de 300 gendarmes et de 20 instructeurs, qui a commencé le 19 décembre 1994, doit s'achever à la fin d'avril. Le Gouvernement a demandé à la MINUAR de former 400 autres gendarmes avant le début du programme de formation de 100 instructeurs, qui devrait commencer en juin.

27. Suite à une demande du Gouvernement, un observateur de la police civile de la MINUAR a été détaché auprès du chef d'état-major de la Gendarmerie nationale pour l'aider à définir les besoins opérationnels afin que les gendarmes, une fois formés, soient prêts à être déployés et soient équipés comme il convient.

28. En raison de difficultés financières et matérielles, le programme de formation de la police communale, qui devait commencer en février, a été retardé. Le Gouvernement a informé la MINUAR qu'il intensifiait ses efforts en vue d'obtenir les ressources nécessaires pour que la formation puisse débiter le plus tôt possible. Lorsqu'elle disposera des fonds voulus, la MINUAR commencera à former environ 1 500 agents de police communale.

29. Dans le cadre de ses activités de surveillance et d'enquête, la police civile de la MINUAR dispose d'équipes de trois ou quatre observateurs dans chacune des 11 préfectures du pays. Ces observateurs collaborent étroitement avec les autorités locales, les organismes des Nations Unies et les organisations non gouvernementales, et aident les observateurs des droits de l'homme et le personnel de la MINUAR à accomplir leurs tâches.

30. La MINUAR continue de faire face à une pénurie aiguë de policiers civils, qui entrave considérablement l'exécution de sa mission élargie. Alors que, conformément à la résolution 965 (1994), l'effectif de la police civile de la MINUAR a été porté à 120 observateurs, seuls 58 d'entre eux sont actuellement déployés. Ces observateurs proviennent de l'Allemagne (9), de Djibouti (7), du Ghana (10), de la Guinée-Bissau (8), du Mali (10), du Nigéria (10) et de la Zambie (4).

31. Comme on l'a souligné dans les précédents rapports, il est indispensable d'accroître d'urgence le nombre d'observateurs de la police civile parlant français. À cet égard, le 22 février, je me suis de nouveau mis en rapport avec des États Membres, y compris 13 pays francophones, pour savoir s'ils avaient l'intention de fournir d'autres observateurs de la police civile. Cette démarche est restée jusqu'ici sans écho.

VII. ASPECTS HUMANITAIRES

32. À la table ronde organisée par le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) à Genève, les 18 et 19 janvier 1995, la communauté des donateurs s'est engagée à verser environ 587 millions de dollars pour financer le programme de relèvement et de reconstruction du Gouvernement. La lenteur avec laquelle les contributions annoncées se sont matérialisées a toutefois causé des problèmes et engendré un sentiment de frustration croissant sur place.

33. Le programme humanitaire au Rwanda consiste toujours essentiellement à fournir des secours d'urgence à la population touchée ainsi qu'à promouvoir les activités visant à permettre au Gouvernement de fonctionner effectivement. Les progrès dans ces domaines ont toutefois été freinés par le manque de ressources. À ce jour, une petite partie seulement des contributions annoncées à la table ronde du PNUD a été effectivement versée. Il en est de même des réactions qu'avait suscitées l'appel interinstitutions commun lancé en faveur de l'assistance humanitaire au mois de janvier 1995. Au 1er avril, le Fonds d'affectation spéciale pour le Rwanda disposait de 4 710 857 dollars des États-Unis, qui servaient en majeure partie à financer le système judiciaire national.

34. Il y a de graves pénuries alimentaires dans le pays et la sous-région. La dernière évaluation FAO/PAM (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture/Programme alimentaire mondial) indique que la récolte de janvier 1995 a été très inférieure à celle des années précédentes. Pour éviter la famine et la malnutrition qui menacent près de 3 millions de Rwandais et de Burundais réfugiés ou déplacés à l'intérieur du pays, il faut que la communauté internationale fournisse rapidement une aide alimentaire importante. Entre-temps, les organismes des Nations Unies et les organisations non gouvernementales distribuent des semences et des outils à la population éprouvée. Il existe aussi un programme de distribution de semences et de protection du bétail à l'intention des groupes vulnérables. Le PAM exécute des programmes appelés "de la nourriture contre du travail", qui visent à promouvoir la reconstruction de l'infrastructure et à renforcer la sécurité alimentaire.

35. Une attention particulière continue d'être accordée aux problèmes concernant les enfants. Les organismes des Nations Unies et les organisations non gouvernementales enregistrent les mineurs non accompagnés et s'efforcent de réunir les familles. Jusqu'ici, environ 3 000 enfants ont été réunis avec leur famille, et les programmes d'orientation psychosociale et de traitement du traumatisme psychique devraient être élargis dans un proche avenir. Un accord a été conclu avec le Ministère de la justice pour que 400 mineurs âgés de 11 à 17 ans, mis en prison parce qu'ils auraient participé au génocide, soient transférés dans un établissement qui leur sera réservé. À la suite de consultations qui ont eu lieu avec le Ministère de la défense, environ 4 000 "enfants soldats" devraient bientôt être démobilisés.

36. Des progrès ont été faits dans le domaine de la santé. Près de la moitié des 280 centres de vaccination qui étaient en service avant le mois d'avril 1994 ont été rouverts et un programme a été entrepris pour les équiper. Environ 26 centres de nutrition pour enfants non accompagnés ont été rouverts et reçoivent une aide alimentaire complémentaire. Une centaine de centres

/...

nutritionnels devraient être mis en service en 1995. On s'emploie activement à mettre au point des projets relatifs à la planification de la famille, aux soins maternels et à la lutte contre l'infection par le VIH et contre le sida.

37. Les organismes humanitaires ont intensifié les efforts qu'ils déploient pour assurer un plus grand accès à l'éducation. Ils ont notamment distribué du matériel et des fournitures scolaires de base et un programme scolaire de secours pour plus de 140 000 enfants en âge de fréquenter l'école primaire. Des dossiers d'enseignement de secours ont été distribués à plus de 7 000 enseignants touchant environ 600 000 enfants au Rwanda. Les dossiers sont actuellement adaptés pour pouvoir être utilisés par les jeunes qui sont en prison et pour les programmes d'alphabétisation et de formation aux techniques de base, destinés en particulier aux jeunes et aux femmes. Un projet pilote pour l'utilisation des dossiers d'enseignement de secours dans les camps de réfugiés a été entrepris au mois de février.

38. Des activités sont déployées dans le cadre de l'Opération Retour pour accélérer le retour librement consenti dans leurs foyers des personnes déplacées à l'intérieur du pays. Six camps de personnes déplacées ont été fermés et quelque 40 000 personnes ont été réinstallées dans leurs localités d'origine, où les organismes exécutent des projets de relèvement. Plus de 200 000 personnes déplacées vivent encore dans le reste des camps. Dans certains milieux, au Rwanda, ces camps sont considérés comme des lieux propices aux activités de déstabilisation et le Gouvernement est fortement désireux de les fermer dès que possible.

39. La détérioration récente de la situation en matière de sécurité, à laquelle s'ajoute le manque de ressources, a eu un effet préjudiciable sur la réinstallation des rapatriés. Il n'a pas non plus été possible d'accélérer le rythme du rapatriement, les autorités rwandaises soumettant les réfugiés à un filtrage de plus en plus sévère. Les arrangements conclus récemment entre le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et les Gouvernements tanzanien et zaïrois en vue d'assurer la sécurité dans les camps de réfugiés rwandais dans ces pays devraient contribuer à réduire les manœuvres d'intimidation et à augmenter ainsi le rythme du rapatriement. Toutefois, la plupart des 60 000 réfugiés qui sont rentrés au Rwanda pendant les deux premiers mois de l'année faisaient partie de ceux qui avaient quitté le pays en 1959. La plupart des derniers réfugiés rentrés jusqu'ici sont des femmes et des enfants. Les organismes des Nations Unies en facilitent le rapatriement en assurant leur accueil et en fournissant des moyens de transport.

40. Les rapatriés faisant partie de ceux qui avaient quitté le pays en 1959 sont actuellement évalués à plus de 600 000. Leur réinstallation est devenue un problème majeur pour les autorités, nombre d'entre eux ayant occupé illégalement les habitations et les terres de réfugiés partis récemment, qui commencent eux aussi à rentrer chez eux. Le Gouvernement a un besoin urgent de ressources pour loger ces deux groupes de rapatriés d'une manière qui garantisse la justice et favorise la réconciliation. Pour faciliter leur réintégration, il faudra fournir aux réfugiés une assistance dans le domaine de l'éducation, du logement et de la formation professionnelle. La quantité de bétail (évalué à 500 000 têtes) que les rapatriés faisant partie du contingent de 1959 ramènent avec eux pose un grave problème. En effet, le manque de pâturages et d'eau,

/...

auquel s'ajoutent les maladies du bétail, risque de causer une catastrophe écologique.

41. La solution des problèmes humanitaires qui se posent au Rwanda est un élément essentiel de ce qui est fait sur le plan international pour contribuer à la réconciliation nationale et au relèvement économique. Il est indispensable de continuer à fournir une assistance au pays pour que des progrès soient réalisés, compte tenu, en particulier, des conséquences désastreuses de la guerre et du fait que les pouvoirs publics manquent toujours de ressources.

VIII. ASPECTS ADMINISTRATIFS ET FINANCIERS

42. L'Assemblée générale, par sa résolution 49/20 du 29 novembre 1994, m'a autorisé à engager des dépenses pendant une période de quatre mois (10 décembre 1994 au 9 avril 1995) aux fins du fonctionnement de la MINUAR, jusqu'à concurrence d'un montant mensuel brut de 15 millions de dollars. Ce montant était fondé sur l'effectif alors autorisé de 320 observateurs militaires, 5 500 officiers, sous-officiers et hommes de troupe, 90 policiers civils et 398 membres du personnel civil. Par la suite, le Conseil de sécurité m'a autorisé à augmenter l'effectif de la composante police civile en portant de 90 à 120 le nombre des policiers de contrôle. Mon rapport relatif au financement de la MINUAR pendant la période du 10 décembre 1994 au 9 juin 1995 et au maintien de la mission, sur une base mensuelle, au-delà du 9 juin 1995 (A/49/375/Add.2) a été présenté à l'Assemblée générale pour examen à sa présente session.

43. En mars 1995, les quotes-parts non acquittées au Compte spécial de la MINUAR s'élevaient à 46,5 millions de dollars et le montant total des quotes-parts restant dues au titre de l'ensemble des opérations de maintien de la paix se chiffrait à 1 662 800 000 dollars.

IX. OBSERVATIONS

44. Les progrès réalisés au Rwanda pendant les neuf derniers mois sont menacés par de nouvelles tensions. Il incombe au Gouvernement et à la communauté internationale de prendre les mesures nécessaires pour remettre le pays sur la voie de la stabilité, de la réconciliation nationale et de la reconstruction.

45. Ces buts risquent, toutefois, de demeurer hors de portée, tant que 2 millions de Rwandais resteront dans des camps en dehors de leur pays. L'indignation et le sentiment profond d'injustice éprouvés par bien des Rwandais après le génocide sont certainement compréhensibles, mais on ne peut les laisser entraver le processus de cicatrisation qui est indispensable si le Rwanda doit retrouver paix et harmonie. Le Gouvernement est donc instamment engagé à faire des efforts plus déterminés pour encourager un climat de confiance et instaurer des conditions qui encourageront les réfugiés et les personnes déplacées non soupçonnés de participation au génocide à croire qu'ils peuvent regagner leurs foyers en toute sécurité. En même temps, il faut prendre des mesures pour traduire en justice, aussitôt que possible, les personnes coupables de génocide.

46. J'ai donc accueilli avec satisfaction l'adoption, le 27 février, de la résolution 978 (1995), par laquelle le Conseil de sécurité a prié les États Membres d'arrêter les personnes contre lesquelles il existe des preuves suffisantes qu'elles se sont rendues coupables de génocide. J'espère que les États Membres assureront le suivi nécessaire et aideront à faire en sorte que le Tribunal international pour le Rwanda devienne opérationnel aussitôt que faire se peut. La nécessité de ces mesures est soulignée par de récentes informations inquiétantes selon lesquelles des éléments des anciennes Forces gouvernementales rwandaises recevraient une instruction militaire et constitueraient des stocks d'armes dans des pays voisins. Les gouvernements sur le territoire desquels ces activités auraient lieu doivent veiller à ce que leurs pays ne deviennent pas des bases d'incursion au Rwanda.

47. Les besoins du Rwanda touchant la remise en état de ses structures administratives et sociales et sa reconstruction économique sont grands. Il est clair qu'avec des ressources limitées, le Gouvernement ne peut, par lui-même, faire face à tous les problèmes auxquels se heurte le pays. Il a besoin de l'assistance et de la coopération de ses voisins et de la communauté internationale. J'engage donc instamment les donateurs à ne rien négliger pour accélérer le flux de l'aide au Rwanda. À cet égard, les États Membres voudront peut-être envisager de faire passer des fonds par le Fonds d'affection spéciale pour le Rwanda, qui peut procéder rapidement et efficacement à des décaissements aux fins de l'assistance.

48. Le harcèlement croissant du personnel de l'ONU et du personnel international en poste au Rwanda est une autre source de grave préoccupation. La MINUAR demeure un mécanisme essentiel de confiance et sa présence rehausse considérablement l'action menée par le Gouvernement pour favoriser un climat de stabilité, de confiance et de sécurité. Sa présence aide aussi à créer des conditions favorables à la réinstallation des réfugiés et des personnes déplacées et à la fourniture d'une assistance aux fins de la reconstruction. Je demande donc instamment au Gouvernement d'accorder à la MINUAR la coopération nécessaire, sans laquelle cette dernière ne sera pas en mesure de s'acquitter de son mandat et la communauté internationale jugera plus difficile de répondre aux besoins de relèvement du Rwanda. Je tiens aussi à rappeler au Gouvernement qu'il est responsable de la sécurité de tout le personnel de la MINUAR, de même qu'il lui incombe de veiller à ce que sa liberté de déplacement et d'accès dans tout le pays soit respectée.

49. Le mandat actuel de la MINUAR, tel qu'il est défini dans les résolutions 918 (1994) et 965 (1994) du Conseil de sécurité, viendra à expiration le 9 juin. Des dirigeants rwandais ont fait observer que la situation dans le pays a changé depuis juillet dernier et que, en temps voulu, il conviendrait de revoir le mandat et le rôle de la MINUAR. J'ai donc prié mon Représentant spécial d'examiner, en consultant le Gouvernement, les ajustements que l'on pourrait apporter au mandat de la Mission. En fonction de ses avis, je présenterai, dans mon prochain rapport au Conseil de sécurité, des recommandations touchant le rôle que la MINUAR pourrait jouer au Rwanda après le 9 juin 1995.

50. Le Conseil a souligné la nécessité d'une conférence internationale sur la sécurité, la stabilité et la paix dans la région. Comme suite à l'appel le plus récent par lequel il a engagé les États de la région à organiser une conférence

/...

de cette nature, j'ai l'intention de procéder aux consultations nécessaires avec ces États pour déterminer le type d'assistance dont ils peuvent avoir besoin à cet égard.

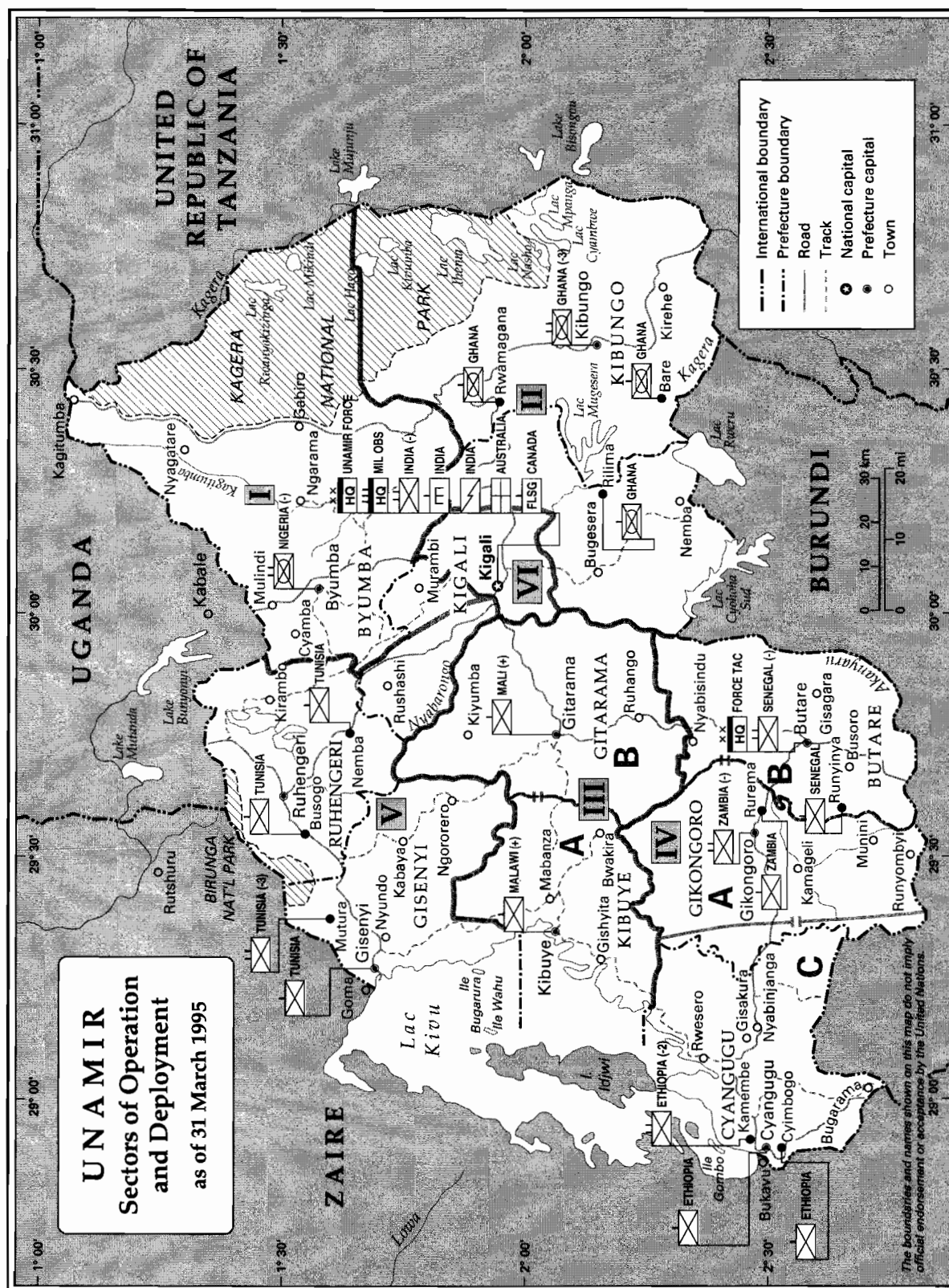
51. En conclusion, je tiens à remercier mon Représentant spécial, M. Shaharyar M. Khan, le commandant de la Force, le général Guy Tousignant, et tout le personnel civil, militaire et policier de la MINUAR pour ce que, dans des circonstances très éprouvantes, ils accomplissent pour contribuer à la paix et à la stabilité au Rwanda.

/...

ANNEXE

Composition de la MINUAR au 31 mars 1995

Pays	Personnel militaire			Police civile	Total général
	Contingent	Observateurs	Total		
Allemagne			—	9	9
Argentine		1	1		1
Australie	302		302		302
Autriche		15	15		15
Bangladesh	1	33	34		34
Canada	105	20	125		125
Djibouti			—	7	7
Éthiopie	811		811		811
Fédération de Russie		17	17		17
Fidji		1	1		1
Ghana	842	35	877	10	887
Guinée		17	17		17
Guinée-Bissau			—	5	5
Inde	833	17	850		850
Jordanie			—	3	3
Malawi	185	14	199		199
Mali	199	31	230	10	240
Nigéria	333	17	350	10	360
Pologne		2	2		2
Royaume-Uni	2		2		2
Sénégal	241		241		241
Tchad	2		2		2
Tunisie	840	10	850		850
Uruguay		23	23		23
Zambie	833	20	853	4	857
Zimbabwe		24	24		24
Total	5 529	297	5 826	58	5 884





**Assemblée générale
Conseil de sécurité**

Distr.
GÉNÉRALE

A/50/60
S/1995/1
3 janvier 1995
FRANÇAIS
ORIGINAL : ANGLAIS ET FRANÇAIS

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
Cinquantième session
RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
SUR L'ACTIVITÉ DE L'ORGANISATION

CONSEIL DE SÉCURITÉ
Cinquantième année

SUPPLÉMENT À L'AGENDA POUR LA PAIX : RAPPORT DE SITUATION PRÉSENTÉ
PAR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL À L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE DE
L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Paragraphes</u>	<u>Page</u>
I. INTRODUCTION	1 - 7	2
II. ÉVOLUTION QUANTITATIVE ET QUALITATIVE	8 - 22	3
III. INSTRUMENTS DE PAIX ET DE SÉCURITÉ	23 - 80	7
A. Diplomatie préventive et rétablissement de la paix	26 - 32	8
B. Maintien de la paix	33 - 46	9
C. Consolidation de la paix après les conflits	47 - 56	12
D. Désarmement	57 - 65	14
E. Sanctions	66 - 76	16
F. Action coercitive	77 - 80	19
IV. COORDINATION	81 - 96	20
V. RESSOURCES FINANCIÈRES	97 - 101	24
VI. CONCLUSION	102 - 105	25



I. INTRODUCTION

1. Le 31 janvier 1992, le Conseil de sécurité s'est réuni pour la première fois au niveau des chefs d'État ou de gouvernement. La guerre froide avait pris fin. L'heure était à l'espoir et au changement, de nouvelles perspectives s'ouvraient à l'Organisation des Nations Unies et il devenait possible d'attendre davantage d'elle. C'est alors que les membres du Conseil m'ont invité à élaborer "une étude et des recommandations sur le moyen de renforcer la capacité de l'Organisation dans les domaines de la diplomatie préventive, du maintien et du rétablissement de la paix et sur la façon d'accroître son efficacité, dans le cadre des dispositions de la Charte" (voir S/23500). Cinq mois plus tard, en juin 1992, j'ai présenté mon rapport intitulé "Agenda pour la paix" (A/47/277-S/24111). Celui-ci portait sur les trois problèmes que le Conseil m'avait demandé de traiter, à quoi j'avais ajouté un élément qui leur était apparenté : la consolidation de la paix après les conflits. La question de l'imposition de la paix y était également abordée.

2. En soumettant mes recommandations sur ce qui pourrait être fait pour accroître l'aptitude de l'Organisation à assurer le maintien de la paix et de la sécurité, je faisais observer que l'amélioration des mécanismes et des techniques ne saurait produire pleinement ses effets sans le nouvel esprit d'accommodement dont témoignait si clairement le Sommet, "en particulier sans la volonté de prendre les décisions difficiles qu'appel[ai]ent les circonstances" (ibid., par. 6).

3. Le débat auquel l'"Agenda pour la paix" a ensuite donné lieu à l'Assemblée générale, au Conseil de sécurité et, dans les parlements des États Membres a fait apparaître un appui général en faveur des recommandations que j'avais formulées. Ce débat, de même que le processus d'élaboration d'un "Agenda pour le développement" (A/48/935) mis en train en 1994, ont raffermi le consensus international sur l'importance décisive que revêt le développement économique et social, fondement le plus solide d'une paix durable.

4. Depuis le Sommet tenu par le Conseil de sécurité, le rythme s'est accéléré : l'ampleur et la nature des activités que l'ONU mène dans le domaine de la paix et de la sécurité ont profondément changé. De nouvelles règles, plus englobantes, viennent définir l'orientation de ces activités et les modalités suivant lesquelles elles se rattachent aux travaux de développement. Les principes directeurs évoluent. Des succès, il y en a eu, des échecs aussi. L'Organisation a suscité un vif intérêt parmi les médias, qui l'ont souvent encensée et plus souvent encore dénigrée, et n'ont que trop tendu à mettre les pleins feux sur une ou deux de ses nombreuses opérations de maintien de la paix, occultant ainsi d'autres opérations de première importance, de même que les vastes efforts déployés dans les domaines économique et social, notamment.

5. Tout cela confirme que nous nous trouvons encore dans une période de transition. Les contre-chocs de la dislocation, pour ainsi dire tectonique, qu'a entraînée la fin de la guerre froide nous secouent encore. La terre sur laquelle nous marchons continue de trembler, certes, mais nous n'en vivons pas moins une période riche de promesses nouvelles pour la paix et le développement.

6. La mesure dans laquelle ces promesses seront tenues dépendra de notre aptitude à tirer les enseignements des succès et des échecs de l'Organisation dans les premières années d'après la guerre froide. La plupart des idées exprimées dans l'"Agenda pour la paix" ont fait leurs preuves. Quelques-unes n'ont pas été mises à l'essai. Le propos n'est pas ici de revoir l'"Agenda pour la paix", cependant, ni non plus de remettre en question des structures et des méthodes qui ont résisté à l'épreuve du temps. Il est moins encore de trancher toutes les questions à l'examen. Ce qu'il s'agit de faire, c'est d'appeler l'attention sur certains secteurs dans lesquels ont été rencontrées des difficultés imprévues, ou prévues en partie seulement, et où il importe que les États Membres prennent les "décisions difficiles" dont je faisais mention il y a deux ans et demi de cela.

7. Le cinquantième anniversaire de l'Organisation donnera à la communauté internationale l'occasion de faire le point sur ces diverses questions, de même que sur l'élaboration d'un "Agenda pour le développement", vaste tâche concomitante, et d'indiquer avec quelque précision la direction que les États Membres souhaiteraient nous voir prendre. Le présent rapport a pour ambition de contribuer aux nombreux échanges d'idées dont les réalisations actuelles et le rôle futur de l'ONU feront l'objet, je l'espère, en 1995 et peut-être au-delà, dans les organes intergouvernementaux et ailleurs.

II. ÉVOLUTION QUANTITATIVE ET QUALITATIVE

8. Indubitablement, depuis la fin de la guerre froide, il y a eu une augmentation spectaculaire des activités que l'Organisation des Nations Unies consacre au maintien de la paix et de la sécurité. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Le tableau ci-après donne des statistiques correspondant à trois dates : le 31 janvier 1988, date à laquelle la guerre froide était déjà pratiquement terminée; le 31 janvier 1992, date du premier Sommet du Conseil de sécurité; et aujourd'hui, veille du cinquantenaire de l'Organisation.

Tableau

Activités relatives à la paix et à la sécurité : quelques statistiques
concernant la période 1988-1994

	31 janvier 1988	31 janvier 1992	16 décembre 1994
Résolutions adoptées par le Conseil de sécurité au cours des 12 mois précédents	15	53	78
Différends et conflits dans lesquels il y a eu une intervention active de l'ONU, sous forme de diplomatie préventive ou de rétablissement de la paix, au cours des 12 mois précédents	11	13	28
Opérations de maintien de la paix déployées			
Total	5	11	17
Opérations classiques	5	7	9
Opérations multifonctionnelles	—	4	8
Personnel militaire déployé	9 570	11 495	73 393
Police civile déployée	35	155	2 130
Personnel civil international déployé	1 516	2 206	2 260
Pays fournissant du personnel militaire et de police	26	56	76
Budget de l'ONU pour les opérations de maintien de la paix (par an) (en millions de dollars des États-Unis)	230,4	1 689,6	3 610,0*
Pays dans lesquels l'ONU a mené des activités électorales au cours des 12 mois précédents	—	6	21
Régimes de sanctions décrétés par le Conseil de sécurité	1	2	7

* Projections.

9. Cette progression aurait entraîné des difficultés pour l'Organisation même si la nature des activités n'avait pas changé. Or, ce n'est pas le cas : les changements qualitatifs survenus sont plus importants encore que les changements quantitatifs.

10. En premier lieu, bien des conflits actuels sont internes, plutôt qu'entre États. La fin de la guerre froide a fait disparaître les contraintes qui empêchaient les conflits dans l'ancienne Union soviétique et ailleurs, si bien que toute une série de guerres ont éclaté à l'intérieur des États nouvellement indépendants, souvent à caractère religieux ou ethnique et souvent aussi marquées par une violence et une cruauté exceptionnelles. La fin de la guerre froide semble également avoir contribué à ce genre de conflits en Afrique. En outre, certaines des guerres civiles "par personnes interposées" issues de la guerre froide ne sont toujours pas terminées. Par contre, les hostilités armées entre les États sont devenues rares.

11. Sur les cinq opérations de maintien de la paix qui étaient en place au début de 1988, quatre avaient trait à des guerres inter-États et une seulement (soit 20 % du total) à un conflit civil. Par contre, sur les 21 opérations lancées depuis lors, 8 seulement ont concerné des guerres inter-États et 13

/...

(62 %) des conflits internes, encore que certains de ceux-ci, en particulier dans l'ex-Yougoslavie, aient également une dimension internationale. Quant aux 11 opérations établies depuis janvier 1992, elles ont toutes à l'exception de deux (82 %) trait à des conflits internes.

12. Ces conflits internes d'une espèce nouvelle ont des caractéristiques particulières qui posent aux opérations de maintien de la paix des problèmes qu'elles n'avaient pas rencontrés depuis l'opération au Congo au début des années 60. Ces guerres sont en effet habituellement menées non seulement par des armées régulières, mais aussi par des milices et des civils armés dont la discipline est douteuse et la chaîne de commandement mal définie. Ce sont souvent des guérillas sans véritable ligne de front. Les civils en sont les principales victimes, voire les principaux objectifs. Les crises humanitaires sont courantes et les autorités en présence – pour autant qu'on puisse parler d'autorités – n'ont pas la capacité d'y faire face. Le nombre de réfugiés enregistrés par le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés est passé de 13 millions à la fin de 1987 à 26 millions à la fin de 1994. Quant au nombre de personnes déplacées à l'intérieur de leur pays, il s'est accru de façon encore plus spectaculaire.

13. Une autre caractéristique de ces conflits est l'effondrement des institutions de l'État, en particulier la police et la justice, qui se traduit par la paralysie des pouvoirs publics, le désordre civil, l'anarchie et le banditisme généralisé. Outre que ses fonctions sont suspendues, les biens du gouvernement sont détruits ou pillés, et ses agents expérimentés sont tués ou fuient le pays. Ce sont des caractéristiques qu'ont rarement les guerres inter-États. De ce fait, l'intervention de la communauté internationale doit aller au-delà de tâches militaires et humanitaires et doit comprendre aussi la promotion de la réconciliation nationale et la remise en place d'un gouvernement effectif.

14. Ce sont là des tâches qui prennent du temps et sont extrêmement délicates. Avec juste raison, l'ONU ne tient pas à assumer la responsabilité du maintien de l'ordre. Elle ne peut pas non plus imposer une nouvelle structure politique ou de nouvelles institutions nationales. Elle peut seulement aider les factions en présence à faire l'effort nécessaire et à commencer à coexister de nouveau. Or, trop souvent, il s'avère qu'elles ne veulent pas encore être aidées ou qu'elles ne veulent pas régler rapidement leurs problèmes.

15. Dans de telles conditions, le maintien de la paix est beaucoup plus complexe et plus onéreux qu'il ne l'était lorsqu'il s'agissait essentiellement de surveiller le respect d'un cessez-le-feu et de contrôler une zone tampon avec l'assentiment des États parties au conflit. Il est aussi souvent très dangereux.

16. Je ne saurais trop louer ou remercier comme il convient le personnel des Nations Unies, militaire et civil, pour son courage et son esprit de sacrifice face à ces problèmes nouveaux dans le domaine du maintien de la paix et de la sécurité. Les conditions dans lesquelles ce personnel travaille sont souvent extrêmement pénibles. Beaucoup ont consenti le sacrifice suprême. Beaucoup persévèrent malgré la disparition de membres de leur famille et d'amis.

17. Il faut aussi tenir compte du fait que ces opérations, ainsi considérablement développées, imposent une charge de travail excessive à un personnel au Siège dont les effectifs sont restés, en raison de contraintes budgétaires, à un niveau correspondant davantage à une époque révolue, au fardeau beaucoup moins lourd.

18. Un deuxième changement d'ordre qualitatif tient à l'utilisation des forces des Nations Unies pour protéger des opérations humanitaires. Les organismes à vocation humanitaire cherchent à secourir les victimes civiles des guerres, où qu'elles se trouvent. Bien souvent, toutefois, les parties au conflit les empêchent de le faire ou entravent leur action, parfois à cause de la guerre elle-même, mais plus souvent parce que porter secours à un groupe de population donné est contraire aux objectifs de guerre de l'une ou l'autre des parties. Il est de plus en plus fréquent aussi que les combattants cherchent à s'approprier les secours. Parce qu'il s'agit de conflits internes, les organismes humanitaires doivent souvent agir dans les conditions de chaos et d'anarchie dont on a parlé il y a un instant. Dans certains de ces cas, mais pas dans tous, l'horreur de la situation est exposée sur tous les écrans de télévision du monde, ce qui suscite des pressions politiques amenant l'ONU à déployer des forces pour faciliter et protéger les opérations humanitaires. De telles images ont l'avantage de susciter un appui en faveur des actions humanitaires, mais elles peuvent aussi créer un climat émotionnel rendant beaucoup plus difficile encore l'adoption de décisions rationnelles.

19. De ce fait, sont apparues, en Bosnie-Herzégovine et en Somalie, des opérations de maintien de la paix d'une catégorie nouvelle. L'emploi de la force est autorisé en vertu du Chapitre VII de la Charte, mais l'ONU reste neutre et impartiale entre les parties en présence, et n'a pas pour mandat d'arrêter l'agresseur (si celui-ci peut être identifié) ni d'imposer la cessation des hostilités. Il ne s'agit pas non plus du maintien de la paix tel qu'on le pratiquait jusqu'à maintenant, parce que les hostilités se poursuivent et que, bien souvent, il n'existe pas entre les belligérants d'entente sur laquelle fonder le mandat de l'opération. Le cas des zones de sécurité en Bosnie-Herzégovine est similaire. Là aussi, l'ONU a reçu un mandat dans le domaine humanitaire, qui l'autorise à recourir à la force, mais à des fins limitées et purement locales, et non pas pour mettre fin à la guerre.

20. Un troisième changement a trait à la nature des opérations elles-mêmes. Pendant la guerre froide, les missions de maintien de la paix avaient un caractère essentiellement militaire et elles étaient habituellement déployées après l'adoption d'un cessez-le-feu, mais avant qu'un règlement du conflit n'ait été négocié. En fait, l'un de leurs principaux objectifs était de créer les conditions voulues pour commencer à négocier. Toutefois, vers la fin des années 80, une opération d'une espèce nouvelle est apparue : mise en place à l'issue des négociations, elle a pour mandat d'aider les parties à appliquer le règlement global auquel elles sont parvenues. Des opérations de ce genre ont été déployées en Namibie, en Angola, en El Salvador, au Cambodge et au Mozambique. Dans la plupart des cas, elles ont remarquablement réussi.

21. Les règlements négociés portaient non seulement sur des questions militaires, mais aussi sur toute une gamme de problèmes d'ordre civil. De ce fait, l'ONU a été appelée à entreprendre des tâches d'une diversité sans

précédent : contrôle du cessez-le-feu, regroupement et démobilisation de forces, réinsertion des combattants dans la vie civile et destruction de leurs armes; mise au point et exécution de programmes de déminage; rapatriement des réfugiés et des personnes déplacées; octroi d'une assistance humanitaire; supervision des structures administratives existantes; mise en place de nouvelles forces de police; vérification du respect des droits de l'homme; mise au point et supervision de réformes constitutionnelles, judiciaires et électorales; observation, supervision, voire organisation et contrôle d'élections; et coordination de l'appui destiné au redressement économique et à la reconstruction.

22. En quatrième lieu, cette multiplicité des fonctions a clairement montré le rôle que l'ONU peut jouer après un règlement négocié. On reconnaît en effet maintenant que la mise en oeuvre d'un règlement dans les délais prévus peut ne pas suffire pour éviter la reprise du conflit. Des programmes coordonnés durant un certain nombre d'années et portant sur des domaines différents sont nécessaires pour garantir la suppression des causes à l'origine de la guerre. Il s'agit notamment du renforcement des institutions nationales, de la promotion des droits de l'homme, de la création de forces de police civile et d'autres actions dans le domaine politique. Comme je l'ai fait valoir dans l'"Agenda pour le développement" (A/48/935), seuls des efforts soutenus visant à régler les problèmes sociaux, économiques, culturels et humanitaires peuvent permettre d'asseoir la paix sur une base durable.

III. INSTRUMENTS DE PAIX ET DE SÉCURITÉ

23. L'ONU a mis au point toute une gamme d'instruments permettant de circonscrire et de régler les conflits entre les États et les guerres civiles. Les plus importants sont les suivants : diplomatie préventive et rétablissement de la paix; maintien de la paix; consolidation de la paix; désarmement; sanctions; et imposition de la paix. Les trois premiers ne peuvent être employés qu'avec l'assentiment des parties au conflit. Les sanctions et l'imposition de la paix, par contre, sont des mesures de coercition et, par définition, elles n'exigent pas l'assentiment des intéressés. Quant au désarmement, il peut se faire soit sur une base convenue, soit dans le cadre d'une action coercitive entreprise en vertu du Chapitre VII de la Charte.

24. L'ONU n'a pas et ne prétend pas avoir de monopole en ce qui concerne l'un quelconque de ces instruments. Ils peuvent tous - ce qui a d'ailleurs été le cas pour la plupart d'entre eux - être employés par des organisations régionales, par des groupes d'États ou par des États seuls. Toutefois, l'ONU a une expérience sans égal en la matière et c'est vers elle que la communauté internationale se tourne de plus en plus depuis la fin de la guerre froide. Par ailleurs, le système des Nations Unies est aussi mieux équipé qu'une organisation régionale ou qu'un État seul pour mettre au point et appliquer la stratégie globale à long terme qui est nécessaire pour garantir le caractère durable du règlement.

25. Toutefois, jugeant que la façon dont l'ONU s'acquitte des tâches qui lui sont confiées laisse à désirer, les États Membres semblent ces derniers temps être enclins à envisager d'autres moyens - surtout, mais pas exclusivement, lorsque le déploiement rapide de forces importantes est nécessaire. Il est donc

/...

indispensable de trouver les moyens de permettre à l'Organisation de mieux s'acquitter des rôles que la Charte envisage pour elle.

A. Diplomatie préventive et rétablissement de la paix

26. Il vaut de toute évidence mieux prévenir les conflits au moyen de mécanismes d'alerte rapide, de diplomatie discrète et, dans certains cas, de déploiement préventif, que d'avoir à lancer d'importantes opérations politico-militaires pour régler les conflits une fois qu'ils ont éclaté. Dans sa déclaration du 31 janvier 1992 (S/23500), le Conseil de sécurité m'a chargé de donner la priorité aux activités préventives et aux efforts de rétablissement de la paix. J'ai en conséquence mis en place un département des affaires politiques, chargé de toute une gamme de fonctions politiques qui étaient précédemment exécutées par divers services du Secrétariat. Depuis lors, le Département est passé par plusieurs stades successifs de restructuration et il est maintenant organisé de façon à suivre l'évolution politique dans le monde, pour pouvoir repérer très tôt les risques de conflit et analyser les possibilités d'actions préventives, ainsi que les possibilités d'action visant à régler des conflits existants.

27. L'expérience montre que le principal obstacle au succès de ces entreprises n'est pas, comme on le pense en général, le manque d'information, de capacité d'analyse ou d'idées sur les actions à entreprendre. En fait, il tient souvent à ce que, dès le départ, l'une ou l'autre des parties refuse d'accepter l'aide de l'ONU. Cela est vrai des conflits internationaux comme des conflits internes, encore que, dans le premier cas, l'action de l'Organisation s'inscrive pleinement dans le cadre de la Charte tandis que, dans le deuxième, elle doit être conciliée avec le paragraphe 7 de l'Article 2.

28. Collectivement, les États Membres encouragent le Secrétaire général à jouer un rôle actif dans ce domaine; individuellement, ils prennent souvent la position inverse lorsque ce sont eux qui sont parties au conflit. Il est difficile d'envisager comment surmonter cette résistance. De toute évidence, l'Organisation ne peut imposer à des États Membres qui n'en veulent pas ses services de diplomatie préventive et de rétablissement de la paix. Sur le plan juridique et sur le plan politique, une condition sine qua non est qu'ils demandent, ou du moins qu'ils acceptent, l'intervention de l'ONU. La solution ne peut être qu'une solution à long terme. Peut-être consiste-t-elle à créer un mode de pensée, dans la communauté internationale, selon lequel la norme serait que les États Membres acceptent les offres de bons offices de l'ONU.

29. Il y a aussi deux problèmes d'ordre pratique qui se posent dans ce domaine. Comme les États Membres se prononcent souvent en faveur de la diplomatie préventive et du rétablissement de la paix, je voudrais recommander que l'on agisse sans tarder pour les régler.

30. Le premier de ces problèmes tient à la difficulté de trouver des personnalités qui ont les qualités voulues de diplomate et qui sont prêtes à jouer pendant un certain temps le rôle de représentant spécial ou d'envoyé spécial du Secrétaire général. Du fait de la restructuration des échelons supérieurs du Secrétariat, la capacité excédentaire à laquelle on pouvait faire appel précédemment n'existe plus.

31. Le deuxième problème a trait à la création et au financement de petites missions de diplomatie préventive et de rétablissement de la paix. Dans le cas des opérations de maintien de la paix, il existe déjà des procédures acceptées et mises à l'épreuve. Il devrait en être de même pour la diplomatie préventive et le rétablissement de la paix. Des envoyés spéciaux peuvent certes obtenir des résultats positifs dans le cadre d'un bref voyage sur place, mais leurs moyens sont considérablement accrus si l'on peut assurer la continuité grâce à la présence permanente d'une petite mission d'appui. Les États Membres ne savent pas très bien si c'est au Conseil de sécurité ou à l'Assemblée générale qu'il appartient d'autoriser de telles interventions. Il n'existe pas non plus de procédures budgétaires adaptées à ce besoin.

32. Deux solutions sont possibles : la première consisterait à inscrire au budget ordinaire des crédits pour imprévus, destinés à ce genre d'activités, qui pourraient être de l'ordre de 25 millions de dollars par période biennale. La deuxième serait d'augmenter les crédits correspondant aux dépenses imprévues et extraordinaires et de décider que ceux-ci pourraient servir à toutes les activités de diplomatie préventive et de rétablissement de la paix, et non pas seulement à celles qui ont trait à la paix et à la sécurité internationales stricto sensu.

B. Maintien de la paix

33. L'ONU peut s'enorgueillir de la rapidité avec laquelle le maintien de la paix s'est adapté au nouveau climat politique né de la fin de la guerre froide. Toutefois, les quelques dernières années ont confirmé que le succès de cette démarche dépendait du respect de certains principes fondamentaux, dont trois sont particulièrement importants : consentement des parties, impartialité et non-usage de la force, sauf en cas de légitime défense. Si l'on examine les succès et les échecs récents, on constate qu'à chaque fois qu'une opération a réussi, ces principes avaient été respectés et que, dans la plupart des autres cas, l'un ou l'autre ne l'avait pas été.

34. Dans le cadre d'opérations récentes, on a été amené, pour trois raisons, à se passer du consentement des parties, à adopter un comportement donnant une impression de partialité ou à recourir à la force en dehors de la légitime défense : lorsqu'il s'agissait, premièrement, d'assurer la protection d'opérations humanitaires alors que les hostilités se poursuivaient; deuxièmement, de protéger les populations civiles dans des zones de sécurité désignées; et, troisièmement, de pousser les parties à réaliser la réconciliation nationale plus rapidement qu'elles n'étaient prêtes à l'accepter. Les cas de la Somalie et de la Bosnie-Herzégovine sont instructifs à cet égard.

35. Dans l'un et l'autre cas, les opérations se sont vu attribuer des mandats supplémentaires qui exigeaient l'usage de la force et s'écartaient donc des principes du consentement des parties, de l'impartialité et du non-emploi de la force. En outre, leur exécution exigeait des moyens militaires beaucoup plus considérables que prévu, comme dans le cas de l'ex-Yougoslavie. En réalité, rien n'est plus dangereux pour une opération de maintien de la paix que de devoir user de la force lorsqu'elle n'est pas en mesure de le faire en raison même de sa composition, de son armement, de son soutien logistique et de son déploiement. La logique du maintien de la paix procède de prémisses politiques

et militaires totalement différentes de celles des mesures de coercition; de surcroît, dans ce dernier cas, la dynamique est incompatible avec le processus politique que l'opération de maintien de la paix est censée faciliter. Si la distinction entre les deux est floue, la viabilité de la mission et la sécurité de son personnel risquent d'en souffrir.

36. On ne peut résoudre les problèmes internationaux à la hâte ou dans des délais limités. Les conflits que l'ONU est appelée à résoudre sont d'ordinaire profondément enracinés et ont déjà résisté à d'autres efforts de paix. Leur règlement exige une diplomatie patiente et la mise en place d'un processus politique qui permette, avec le temps, d'instaurer la confiance et de parvenir à la solution négociée de différends de longue date. Pareilles démarches sont souvent contrariées, se heurtent à des revers et prennent presque toujours plus de temps qu'on ne l'avait espéré. Il faut résister à la tentation de recourir à la puissance militaire pour les accélérer. Le maintien de la paix et l'emploi de la force (sauf en cas de légitime défense) doivent être considérés comme des solutions de rechange et non pas comme des éléments voisins d'un continuum permettant de passer aisément de l'un à l'autre.

37. Plusieurs difficultés d'ordre pratique ont également surgi, ces trois dernières années, en matière de maintien de la paix, surtout en ce qui concerne le commandement et la conduite des opérations, la disponibilité des effectifs et du matériel et la capacité d'information.

38. Pour ce qui est du commandement et de la conduite des opérations, il convient de distinguer trois niveaux hiérarchiques :

- a) La direction politique d'ensemble, qui relève du Conseil de sécurité;
- b) La direction exécutive et l'exercice du commandement, qui sont du ressort du Secrétaire général;
- c) Le commandement sur le terrain, que le Secrétaire général confie au chef de la mission (représentant spécial, commandant de la force ou chef des observateurs militaires).

Il faut toujours garder à l'esprit la distinction entre ces trois niveaux pour ne pas confondre les attributions et les responsabilités. Il ne serait pas indiqué qu'un chef de mission se charge de définir les objectifs politiques généraux de sa mission, pas plus qu'il ne conviendrait que le Conseil de sécurité ou le Secrétaire général se prononce à New York sur des questions qui exigent une connaissance approfondie des conditions opérationnelles sur le terrain.

39. Depuis quelques années, le Conseil de sécurité tend de plus en plus à gérer dans le détail les opérations de maintien de la paix. Étant donné l'importance des questions en jeu et le volume des ressources allouées à ces opérations, il est tout à fait normal que le Conseil tienne à être pleinement consulté et informé. À cet égard, les procédures se sont beaucoup améliorées. J'ai chargé l'un de mes conseillers spéciaux de me représenter personnellement au Conseil de sécurité afin d'aider celui-ci à suivre l'évolution de la situation. Toutefois, pour ce qui est de l'information, force est de reconnaître que dans le flou et

la confusion qui caractérisent inévitablement les conditions comparables à celles d'une guerre dans lesquelles se trouvent souvent les forces de maintien de la paix, comme par exemple en Angola, au Cambodge, en Somalie et dans l'ex-Yougoslavie, il faut du temps pour vérifier l'exactitude des premiers rapports. Les chefs de mission doivent donc, naturellement, faire davantage preuve de modération que les médias en communiquant des faits qui n'ont pas été entièrement établis.

40. Répondant devant leur parlement et leur électorat de la sécurité de leurs troupes, les gouvernements qui fournissent des contingents tiennent eux aussi, à juste titre, à être pleinement informés, surtout lorsque les opérations se trouvent en difficulté. Je me suis efforcé de répondre à leurs préoccupations en tenant régulièrement, à leur intention, des réunions d'information et en maintenant un dialogue au sujet de la conduite des opérations. Les membres du Conseil de sécurité ont été associés à ces réunions, que le Conseil a récemment décidé d'officialiser. Il importe que cette procédure n'ait pas pour effet de brouiller la distinction entre les différents niveaux hiérarchiques mentionnés plus haut.

41. Un autre principe important est de disposer d'un commandement unifié. L'expérience de la Somalie a montré une fois de plus combien il importait qu'une opération de maintien de la paix fonctionne comme un tout intégré, surtout lorsque la situation est dangereuse. Il ne faut laisser aux parties en conflit aucune possibilité de saper la cohésion de l'opération en accordant à certains contingents un traitement plus favorable qu'à d'autres. En outre, les gouvernements contribuant doivent s'abstenir de donner des orientations, et encore moins des ordres, à leurs contingents au sujet de questions opérationnelles, ce qui est source de division, ne fait qu'ajouter aux difficultés inhérentes à une opération multinationale et augmente en outre le risque de pertes en vies humaines. De telles pratiques peuvent aussi donner à penser aux parties que l'opération sert les intérêts politiques des gouvernements contribuant au lieu d'être l'expression de la volonté collective des Nations Unies, formulée par le Conseil de sécurité. En laissant pareille impression, on ne peut que nuire à la légitimité et à l'efficacité de l'opération.

42. Cela étant dit, les commandants des forces sur le terrain ont normalement pour instruction de consulter les chefs des contingents nationaux et de veiller à comprendre la démarche générale du Conseil de sécurité ainsi que le rôle qui est confié à leurs troupes. Ces consultations ne doivent toutefois pas se transformer en négociations entre le commandant sur le terrain et les gouvernements fournissant des contingents, dont l'interlocuteur doit toujours être le Secrétariat à New York.

43. En ce qui concerne la disponibilité des effectifs et du matériel, les problèmes n'ont cessé de s'aggraver. Les offres ont sensiblement diminué par rapport aux besoins de l'Organisation. Des efforts considérables ont été déployés pour élargir et améliorer les arrangements relatifs aux forces en attente, mais ceux-ci ne garantissent pas que des contingents seront fournis pour une opération donnée. Ainsi, par exemple, lorsque le Conseil de sécurité a décidé d'élargir la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda

(MINUAR) en mai 1994, pas un seul des 19 gouvernements qui s'étaient engagés à tenir des troupes en attente n'a accepté de fournir un contingent.

44. Dans ces conditions, je suis arrivé à la conclusion que l'ONU devait envisager sérieusement l'idée d'une force de réaction rapide. Cette force constituerait la réserve stratégique du Conseil de sécurité, qui pourrait la déployer en cas de besoin urgent de troupes de maintien de la paix. Elle pourrait se composer d'unités équivalant à des bataillons, en provenance de plusieurs pays, qui recevraient la même instruction, opéreraient selon les mêmes procédures, seraient équipées de matériel de transmissions intégré et participeraient régulièrement à des manoeuvres communes. Elles seraient stationnées dans leur pays d'origine tout en étant prêtes à intervenir à tout moment. L'intérêt de ce dispositif serait bien entendu fonction de la mesure dans laquelle le Conseil de sécurité pourrait effectivement compter sur cette force en cas d'urgence. Il s'agit là d'un dispositif complexe et onéreux, mais je crois qu'il est temps de le mettre en place.

45. L'équipement et l'instruction constituent un autre sujet de préoccupation croissante. Les gouvernements qui fournissent des contingents sont censés veiller à ce que ceux-ci soient dotés dès leur arrivée de tout le matériel nécessaire pour qu'ils soient pleinement opérationnels. Cependant, les États Membres fournissent de plus en plus des contingents qui ne disposent pas de l'équipement nécessaire et n'ont pas reçu l'instruction requise. Mise au pied du mur, l'ONU doit en toute hâte trouver le matériel sur le marché ou grâce à des contributions volontaires d'autres États Membres. Les contingents intéressés ont besoin de temps supplémentaire pour apprendre à utiliser le matériel qui est souvent nouveau pour eux. On peut envisager plusieurs mesures pour faire face à ce problème, comme par exemple - ce qui a souvent été proposé - la mise en place par l'ONU d'un stock de réserve de matériel type de maintien de la paix et la constitution d'associations entre les gouvernements qui ont besoin de matériel et ceux qui sont disposés à en fournir.

46. L'expérience récente a montré en outre que les opérations de maintien de la paix, en particulier celles qui se déroulent dans des conditions difficiles, doivent disposer de moyens d'information efficaces afin de pouvoir expliquer leur mandat à la population et, en constituant une source crédible et impartiale, contrecarrer la diffusion à leur sujet de renseignements faux, même par les parties concernées. La radio constitue le meilleur outil à cet effet. Dans tous les cas où des moyens d'information, notamment la radio, étaient disponibles, même tardivement, on s'est aperçu qu'ils avaient été un élément déterminant du succès de l'opération. J'ai demandé que la possibilité de disposer de moyens d'information soit examinée dès le début de la planification des opérations futures et que les ressources nécessaires figurent dans le projet de budget.

C. Consolidation de la paix après les conflits

47. On s'accorde largement aujourd'hui à reconnaître le bien-fondé des efforts de consolidation de la paix après les conflits. Les mesures que l'on peut appliquer à cet effet - et elles sont nombreuses - vont aussi dans le sens de la diplomatie préventive. Qu'elles consistent à démilitariser, à réglementer les armes légères, à opérer une refonte structurelle, à réformer la police et la

justice, à veiller au respect des droits de l'homme, à introduire une réforme électorale ou à assurer le développement économique et social, ces mesures servent autant à prévenir les conflits qu'à effacer les séquelles des affrontements que l'on n'a pas pu empêcher.

48. Mais cette entreprise peut être complexe. L'ONU doit en effet mener une action intégrée ainsi que de délicates tractations avec les parties en cause.

49. Deux types de situation sont à considérer. Dans le premier, un règlement d'ensemble a pu être négocié et des mesures d'ordre politique, économique et social s'inscrivant dans la durée ont été prévues pour remédier aux causes profondes du conflit, une opération polyvalente de maintien de la paix étant chargée d'en vérifier la mise en oeuvre. Dans le second, il s'agit de prévenir un conflit ou de remédier à ses conséquences sans qu'il y ait déploiement d'une opération de maintien de la paix. Dans les deux cas, le but essentiel est de mettre en place les structures qui permettront d'institutionnaliser la paix.

50. Dans le premier cas, les choses sont relativement plus faciles. L'ONU est déjà engagée sur le terrain. Les parties ont accepté qu'elle aide au rétablissement et au maintien de la paix. La mission en place est déjà mandatée pour entreprendre diverses tâches tendant à consolider la paix, en particulier pour faciliter la réinsertion des soldats dans la vie active, ce qui est un aspect extrêmement important.

51. Mais même dans ce cas, il peut arriver que des éléments politiques qui désapprouvent les accords de paix conclus par leur gouvernement (et le contrôle de leur exécution par l'ONU) ne voient pas d'un bon oeil la présence de l'organisation internationale et soient impatients de la voir partir. Cette préoccupation peut trouver un écho auprès d'États Membres qui craignent que l'ONU n'en vienne à s'arroger un rôle de nature à porter atteinte à la souveraineté nationale ou qui songent avec inquiétude au coût de leur participation à un long effort de consolidation de la paix.

52. Il faut donc veiller, en consultant le plus possible le gouvernement intéressé à établir soigneusement le calendrier et les modalités de retrait de la mission et de transfert de ses fonctions de consolidation de la paix. C'est la volonté du gouvernement intéressé qui doit primer, mais il est légitime que l'ONU, s'étant largement employée à trouver un moyen de mettre fin au conflit, exprime son point de vue et conseille ce gouvernement sur les mesures qu'il pourrait prendre pour ne pas risquer de perdre ce qui a été obtenu. On doit aussi tenir compte de toutes les opérations de vérification dont l'ONU reste chargée.

53. La plupart des activités qui concourent à la consolidation de la paix relèvent de la compétence des diverses entités (programmes, fonds, organismes ou institutions) des Nations Unies qui s'occupent de questions économiques, sociales, humanitaires ou se rapportant aux droits de l'homme. Mais dans un pays dévasté par la guerre, il est parfois nécessaire, dans un premier temps, de confier à une opération polyvalente le soin de relancer ces activités, ou tout au moins de les coordonner. À mesure que cette opération assure le retour à la normale, les entités en question peuvent rétablir leur présence et se charger

peu à peu de ces activités, le Coordonnateur résident prenant alors le relais du Représentant spécial du Secrétaire général.

54. Il est parfois nécessaire aussi, en pareil cas, que les décisions soient prises non plus par le Conseil de sécurité, qui a autorisé le mandat et le déploiement de l'opération de maintien de la paix, mais par l'Assemblée générale ou les autres organes intergouvernementaux dont relèvent les activités civiles de consolidation de la paix qui suivent. Le moment de ce transfert sera particulièrement important pour certains États Membres, en raison des incidences financières. C'est une question à décider au cas par cas, étant entendu par principe que l'on ne doit pas laisser des considérations d'ordre institutionnel ou budgétaire compromettre la continuité de l'action des Nations Unies.

55. La situation se complique lorsqu'il paraît nécessaire, pour prévenir un conflit ou remédier à ses conséquences, d'entreprendre une action dans un pays où l'ONU n'est pas déjà chargée d'un mandat de rétablissement ou de maintien de la paix. Qui va alors déterminer que cette action est souhaitable et la proposer au gouvernement? S'il s'agit de mesures d'ordre uniquement économique, social ou humanitaire, elles relèvent sans doute de la compétence du Coordonnateur résident, lequel pourrait donc présenter une recommandation au gouvernement. Or, même si le Coordonnateur résident est en mesure - ce qui est rarement le cas - de percevoir et d'analyser tous les signes avant-coureurs d'une crise politique ou d'un danger pour la sécurité du pays, peut-il prendre l'initiative sans se faire accuser d'outrepasser son mandat en s'arrogeant des fonctions politiques, en particulier si les mesures qu'il propose portent sur des domaines comme la sécurité, la police ou les droits de l'homme?

56. Dans de telles circonstances, c'est au Siège de l'ONU qu'il appartient de donner rapidement l'alerte, en s'appuyant sur toutes les informations dont il dispose, y compris les rapports du Coordonnateur résident du PNUD et des autres agents des Nations Unies en poste dans le pays. Lorsque l'analyse de ces informations amène à conclure qu'une crise se prépare, le Secrétaire général, agissant dans le cadre général de ses fonctions concernant la diplomatie préventive, le rétablissement de la paix et la consolidation de la paix, peut prendre l'initiative d'envoyer dans le pays en question, avec l'assentiment du gouvernement, une mission qui étudiera avec ce dernier les mesures qu'il pourrait être utile de prendre.

D. Désarmement

57. Lors de la Réunion au sommet du Conseil de sécurité, qui s'est tenue le 31 janvier 1992, les membres du Conseil ont souligné leur intérêt et leur préoccupation à l'égard du désarmement, de la maîtrise des armements et de la non-prolifération, en particulier en ce qui concerne les armes de destruction massive. Ils se sont engagés à prendre des mesures concrètes pour renforcer l'efficacité de l'Organisation des Nations Unies dans ces domaines.

58. Des progrès considérables ont été réalisés depuis lors. Le moratoire sur les essais nucléaires continue d'être largement respecté. La Conférence du désarmement a finalement décidé d'ouvrir des négociations sur un traité d'interdiction complète des essais. L'Assemblée générale a recommandé la négociation d'un traité interdisant la production de matières fissiles. Des

efforts sont en cours pour renforcer, par des mécanismes de vérification, la Convention sur l'interdiction de la mise au point, de la fabrication et du stockage des armes bactériologiques (biologiques) ou à toxines et sur leur destruction (résolution 2826 (XXVI), annexe) qui a été ratifiée par 131 États. La Convention sur l'interdiction de la mise au point, de la fabrication, du stockage et de l'emploi des armes chimiques et sur leur destruction¹ a été signée par 159 États (mais elle n'entrera en vigueur que lorsqu'elle aura été ratifiée par 65 signataires). On a enregistré de notables adhésions au Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires (résolution 2373 (XXII), annexe.

59. J'attache une valeur toute particulière aux résultats de la Conférence des parties au Traité sur la non-prolifération, qui doit bientôt avoir lieu. Il est également très important que la Convention sur les armes chimiques entre en vigueur le plus rapidement possible. Il convient de ne pas briser l'élan acquis dans tous ces domaines. Les transferts de technologies doivent s'accompagner des mesures voulues pour empêcher leur détournement à des fins militaires.

60. Ces questions revêtent une importance capitale pour pouvoir assurer la sécurité du monde et disposer des ressources économiques, scientifiques et techniques nécessaires à la paix et au progrès de l'humanité. Mais dans l'analyse que je fais ici même de l'expérience récente de l'ONU dans la gestion de certains conflits, je parlerai surtout de ce que l'on pourrait appeler le "microdésarmement". J'entends par là un désarmement bien concret, s'inscrivant dans le contexte des conflits dont s'occupe l'ONU et dans celui des armes, pour la plupart de faible calibre, qui provoquent les centaines de milliers de morts.

61. On comprend toute l'importance que revêt aujourd'hui le microdésarmement quand on considère l'extraordinaire prolifération d'armes telles que les armes d'assaut automatiques et les mines antipersonnel. Des experts ont estimé que les dépenses consacrées aux armes légères atteignent tous les ans des milliards de dollars et représentent près du tiers du commerce mondial des armes. La plupart de ces armes sont achetées aux pays développés par des pays en développement qui comptent parmi ceux qui peuvent le moins se permettre de dissiper ainsi des ressources précieuses et limitées. Il ne faut pas non plus oublier que la quantité d'armes légères ainsi échangées est beaucoup plus alarmante que ne le laisse supposer leur coût effectif.

62. Associé à toutes les autres techniques examinées ici, le microdésarmement joue un rôle important. Dans la plupart des règlements d'ensemble qui ont mis fin à un conflit et où on a fait appel à l'ONU pour maintenir la paix, le regroupement, la limitation et l'élimination des armes des combattants ont constitué un élément essentiel. L'Organisation a donc dans ce domaine une expérience sans pareille. Le microdésarmement a aussi sa place dans la consolidation de la paix après les conflits : on a constaté ainsi au Nicaragua les avantages apportés par des programmes novateurs permettant de récupérer une grande quantité d'armes légères en circulation dans un pays à peine sorti d'une longue guerre civile. Le désarmement peut aussi faire suite à des mesures coercitives, comme en Iraq, où la Commission spéciale des Nations Unies a innové en l'appliquant effectivement aux armes de destruction massive. Tous les régimes de sanctions comportent un embargo sur les armes; l'expérience a prouvé combien il est difficile de surveiller les flux d'armes qui passent les

frontières de pays en guerre avec leurs voisins ou déchirés par une guerre civile.

63. Parmi les armes légères, deux catégories doivent tout particulièrement retenir l'attention : tout d'abord, les armes de petit calibre qui sont probablement celles qui font le plus de morts dans les conflits actuels. Le monde en est inondé et il est très difficile d'en surveiller le trafic, et encore plus de les intercepter. Il y a de nombreuses raisons à cela : anciennes fournitures d'armes aux États clients par les protagonistes de la guerre froide, conflits internes, concurrence commerciale, activités criminelles, effondrement de l'ordre public du fait de la carence de l'État (ce qui a pour double effet de permettre aux malfaiteurs d'opérer en toute impunité et de donner aux citoyens ordinaires qui veulent pouvoir se défendre une raison légitime d'acquérir des armes). Une mission consultative préliminaire que j'ai envoyée en août 1994 au Mali, à la demande du gouvernement de ce pays, a confirmé qu'il était extrêmement difficile d'endiguer le trafic des petites armes, problème auquel on ne peut s'attaquer avec quelques chances de succès qu'à l'échelle régionale. Il faudra longtemps pour trouver de véritables solutions et je suis persuadé que l'on devrait commencer à les chercher dès maintenant.

64. Il y a ensuite la prolifération des mines antipersonnel. Ce problème retient depuis quelques années l'attention et c'est là un progrès. La communauté internationale a commencé à s'en occuper. Les actions menées dans le cadre de la Convention sur l'interdiction ou la limitation de l'emploi de certaines armes classiques qui peuvent être considérées comme produisant des effets traumatiques excessifs ou comme frappant sans discrimination² portent en priorité sur les mines antipersonnel et les pays qui les fabriquent se sont largement associés à l'appel lancé par l'Assemblée générale pour obtenir un moratoire sur leur exportation. Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), de son côté, est en train d'élaborer des protocoles à la Convention. Parallèlement, on s'emploie à résoudre le problème créé par les quelque 110 millions de mines terrestres qui ont déjà été posées. C'est là une question qui doit absolument rester prioritaire. Le Registre des armes classiques remplit une fonction importante à cet égard et il est indispensable d'en faire un instrument universel et non discriminatoire.

65. Les progrès enregistrés depuis 1992 en ce qui concerne les armes de destruction massive et les systèmes d'armes majeures doivent s'accompagner de progrès analogues dans le domaine des armes classiques, en particulier les armes légères. Il faudra longtemps pour trouver des solutions efficaces. Je suis persuadé qu'il faut commencer à les chercher dès maintenant et j'entends bien prêter tout mon concours à cet égard.

E. Sanctions

66. Aux termes de l'Article 41 de la Charte, le Conseil de sécurité peut inviter les États Membres à appliquer des mesures n'impliquant pas l'emploi de la force armée pour maintenir ou rétablir la paix et la sécurité internationales. Ces mesures sont généralement désignées sous le nom de sanctions. Il convient de rappeler cette base juridique pour souligner le fait que les sanctions ont pour objectif de modifier le comportement d'une partie qui

menace la paix et la sécurité internationales et non de punir ou d'infliger un châtiment quelconque.

67. Le recours beaucoup plus fréquent à cet instrument par le Conseil de sécurité a mis en lumière un certain nombre de difficultés, concernant en particulier les objectifs des sanctions, le contrôle de leur application et de leur impact, et leurs effets non intentionnels.

68. Les objectifs aux fins desquels des régimes de sanctions ont été institués dans des cas particuliers n'ont pas toujours été clairement définis. De fait, ils semblent parfois changer avec le temps. Compte tenu du caractère à la fois imprécis et changeant desdits objectifs, il est difficile pour le Conseil de sécurité de convenir du moment où l'on peut considérer qu'ils ont été atteints et que l'on peut lever les sanctions. Même si l'on reconnaît que le Conseil est un organe politique et non judiciaire, il est de la plus haute importance qu'au moment de décider d'instituer des sanctions, cet organe définisse simultanément des critères objectifs permettant de déterminer que leur objectif a été atteint. Si l'on veut que le recours aux sanctions en tant qu'instrument efficace continue de jouir d'un appui général, il faut veiller à ne pas donner l'impression que les sanctions ont pour objectif de punir plutôt que de modifier un comportement politique, ou que les critères sont changés pour servir des fins autres que celles qui sont à l'origine de la décision.

69. L'Organisation des Nations Unies a acquis de l'expérience quant à la façon de contrôler l'application des sanctions et au rôle que les organisations régionales peuvent dans certains cas jouer à cet égard. La tâche est toutefois compliquée par le fait que les gouvernements, pour des raisons de souveraineté ou d'intérêt économique, répugnent à accepter l'envoi d'observateurs internationaux ou l'organisation d'enquêtes internationales au sujet de violations qu'ils auraient commises eux-mêmes ou qui l'auraient été par leurs ressortissants. Il est encore plus difficile de mesurer l'impact des sanctions en raison de la complexité inhérente à cette évaluation et des restrictions dont fait l'objet l'accès au pays visé.

70. Comme on le reconnaît de manière générale, les sanctions sont un instrument peu précis. Leur application soulève, sur le plan moral, la question de savoir si les souffrances infligées à des groupes vulnérables dans le pays visé constituent un moyen légitime d'exercer des pressions sur des dirigeants politiques dont la position ne sera probablement pas infléchie par la situation critique dans laquelle se trouve la population. Par ailleurs, les sanctions ont toujours des effets non intentionnels ou non souhaités. Elles peuvent compliquer la tâche d'organismes humanitaires en les empêchant d'obtenir certaines catégories de fournitures et en les obligeant à accomplir des formalités ardues pour obtenir les exemptions nécessaires. Elles peuvent contrarier les objectifs de développement de l'ONU et causer des dommages à long terme à la capacité de production du pays visé. Elles peuvent avoir de graves répercussions sur d'autres pays qui sont les voisins ou les principaux partenaires économiques du pays visé. Elles peuvent également aller à l'encontre de leur propre objectif en suscitant une réaction patriotique contre la communauté internationale, symbolisée par l'ONU, et en ralliant la population à la cause des dirigeants dont les sanctions visent à modifier le comportement.

/...

71. Rappeler ces considérations d'ordre moral et pratique ne revient pas à remettre en question la nécessité de sanctions dans certains cas, mais montre qu'il faut trouver les moyens d'atténuer les effets décrits plus hauts. Deux possibilités sont proposées aux États Membres à cette fin.

72. La première consiste à veiller, chaque fois que les sanctions sont imposées, à ce que les mesures soient prises pour faciliter la tâche des organismes humanitaires, tâche que l'impact des sanctions sur les groupes vulnérables rend particulièrement importante. Il faut, par exemple, éviter d'interdire l'importation de produits nécessaires aux industries locales dans le secteur de la santé et mettre au point une procédure d'examen rapide des demandes d'exemption concernant les activités humanitaires.

73. Deuxièmement, il est urgent de prendre des mesures pour répondre aux attentes suscitées par l'Article 50 de la Charte. Les sanctions sont une mesure prise collectivement par l'Organisation des Nations Unies pour maintenir ou rétablir la paix et la sécurité internationales. Les coûts qu'entraîne leur application, comme les autres coûts de ce genre (par exemple ceux qui sont liés aux activités de rétablissement et de maintien de la paix) devraient être répartis équitablement entre tous les États Membres et ne pas être supportés exclusivement par le petit nombre d'entre eux qui ont la malchance d'être les voisins ou les principaux partenaires économiques du pays visé.

74. Dans l'"Agenda pour la paix", j'ai proposé que les États qui subissent des dommages indirects du fait de l'imposition de régimes des sanctions aient non seulement le droit de consulter le Conseil de sécurité mais puissent aussi véritablement compter que leurs difficultés seront prises en considération. En vue de résoudre ce problème, j'ai recommandé que le Conseil de sécurité mette au point une série de mesures faisant intervenir les institutions financières internationales et d'autres éléments du système des Nations Unies. Comme suite à cette recommandation, le Conseil m'a demandé d'inviter les chefs des institutions financières internationales à présenter leurs vues sur la question. Dans leurs réponses, ceux-ci ont reconnu les effets indirects causés par les sanctions et manifesté le souhait de venir en aide aux pays en proie à de telles difficultés, mais ont proposé que les mesures voulues soient prises dans le cadre de mandats existants visant à soutenir les pays qui doivent faire face à des chocs extérieurs négatifs et aux difficultés qui en résultent pour leur balance des paiements. Ils n'ont pas approuvé l'adoption de dispositions spéciales.

75. Afin de résoudre tous les problèmes ci-dessus, je voudrais aller au-delà de la recommandation que j'ai formulée en 1992 et proposer la mise en place d'un mécanisme chargé des cinq fonctions ci-après :

a) Évaluer, à la demande du Conseil de sécurité, et avant que des sanctions ne soient imposées, leur impact potentiel sur le pays visé et sur des pays tiers;

b) Contrôler l'application des sanctions;

c) Mesurer leurs effets afin de permettre au Conseil de sécurité de les définir avec précision en vue de maximiser leur impact politique et de minimiser les dommages indirects qui en résultent;

d) Assurer la fourniture d'une assistance humanitaire aux groupes vulnérables;

e) Étudier les moyens d'aider les États Membres qui subissent des dommages indirects et évaluer les demandes présentées par ces États au titre de l'Article 50.

76. Comme le mécanisme en question aurait pour but d'aider le Conseil de sécurité, il devrait être situé au Secrétariat de l'ONU. Il devrait toutefois être autorisé à utiliser les compétences spécialisées disponibles dans tout le système des Nations Unies, en particulier celles des institutions de Bretton Woods. Les États Membres devront donner à cette proposition leur appui politique aussi bien à l'ONU que dans les organes intergouvernementaux des institutions concernées s'ils veulent qu'elle soit appliquée de manière efficace.

F. Action coercitive

77. L'un des mérites de la Charte des Nations Unies est d'autoriser l'Organisation à prendre des mesures coercitives contre les responsables de menaces à la paix, de rupture de la paix ou d'actes d'agression. Toutefois, ni le Conseil de sécurité ni le Secrétaire général n'ont pour l'instant la capacité de déployer, diriger, commander et contrôler les opérations menées à cet effet, sauf peut-être à une échelle très limitée. J'estime souhaitable à long terme que l'ONU se dote d'une telle capacité. Mais il serait malavisé d'essayer de le faire au moment actuel, où l'Organisation manque désespérément de ressources et a du mal à faire face aux responsabilités moins ardues de rétablissement et de maintien de la paix qui lui sont confiées.

78. En 1950, le Conseil de sécurité a autorisé un groupe d'États Membres qui étaient disposés à le faire à entreprendre une action coercitive dans la péninsule coréenne. Il a de nouveau donné cette autorisation en 1990 à la suite de l'agression contre le Koweït. Plus récemment, il a autorisé des groupes d'États à entreprendre, si besoin était, une action de ce genre pour permettre à des opérations de secours humanitaires de se dérouler en Somalie et au Rwanda et pour faciliter le rétablissement de la démocratie en Haïti.

79. En Bosnie-Herzégovine, le Conseil de sécurité a autorisé des États Membres, agissant à titre national ou dans le cadre d'arrangements régionaux, à user de la force pour assurer le respect de l'interdiction des vols militaires qu'il avait imposée dans l'espace aérien de ce pays pour appuyer les forces des Nations Unies en ex-Yougoslavie dans l'accomplissement de leur mission, y compris pour défendre le personnel en danger, et pour décourager les attaques contre les zones de sécurité. Les États Membres concernés ont décidé de confier ces tâches à l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN). Le Secrétariat de l'ONU et l'OTAN ont dû consacrer beaucoup d'efforts pour élaborer les procédures de coordination de cette collaboration sans précédent. Cela n'est guère surprenant si l'on considère que les deux organisations sont dotées

de mandats très différents et qu'elles envisagent très différemment le maintien de la paix et de la sécurité. Les conséquences de l'usage de la force en dehors de la légitime défense sont, comme on l'a déjà mentionné, une question beaucoup plus préoccupante dans le contexte du maintien de la paix.

80. L'expérience de ces dernières années montre à la fois les avantages que l'on peut tirer et les difficultés qui peuvent se poser lorsque le Conseil de sécurité confie des tâches coercitives à des groupes d'États Membres. Du côté positif, cette démarche donne à l'Organisation la capacité de coercition dont elle ne disposerait pas autrement, et est de loin préférable à une situation où des États Membres emploieraient la force sans en référer à l'ONU. De l'autre côté, le prestige et la crédibilité de l'Organisation peuvent en souffrir. Il y a aussi le risque que les États concernés se réclament de la légitimité et de l'approbation internationales pour des actes de force que n'avait pas en fait envisagés au départ le Conseil de sécurité. Les États Membres autorisés à agir de la sorte ont, au cours d'opérations récentes, rendu compte plus complètement et plus régulièrement de leurs activités au Conseil de sécurité.

IV. COORDINATION

81. L'ONU ne prétend pas détenir le monopole des instruments examinés plus haut, pas plus qu'elle ne peut les appliquer à elle seule. Tous les efforts que déploient le Conseil de sécurité, l'Assemblée générale et le Secrétaire général pour maîtriser et résoudre les conflits requièrent la coopération et l'appui d'autres acteurs sur la scène internationale : les gouvernements qui composent l'ONU, les organisations régionales, les organisations non gouvernementales et les diverses entités (fonds, programmes et institutions) du système des Nations Unies lui-même. Si l'on veut que ces efforts aboutissent, il faut soigneusement coordonner les rôles des différents protagonistes afin de pouvoir adopter une démarche intégrée à l'égard de la sécurité humaine.

82. Les gouvernements se trouvent au centre de toutes les activités examinées dans le présent rapport. Ce sont eux qui autorisent les activités et les financent. Ce sont eux qui fournissent directement la grande majorité du personnel requis, de même que la plus grande partie du matériel. Ce sont eux qui élaborent les politiques des institutions du système des Nations Unies, et celles des organisations régionales. Ce sont eux, encore, dont le soutien constant et, le cas échéant, l'intervention auprès des parties sont essentiels pour que le Secrétaire général mène à bien les tâches qui lui sont confiées. Enfin, ce sont eux les parties, ou du moins l'une d'elles, à chacun des conflits que l'ONU essaie de maîtriser et de résoudre.

83. Une tendance nouvelle s'est fait jour ces dernières années : la création de groupes officieux d'États Membres, établis ponctuellement pour aider le Secrétaire général à accomplir les tâches de rétablissement ou de maintien de la paix qui lui sont confiées. Généralement appelés les "amis du Secrétaire général", ils n'ont aucun mandat officiel de l'Assemblée générale ou du Conseil de sécurité. Il s'agit d'États portant un intérêt particulier au conflit en question, qui disposent de moyens matériels et diplomatiques utiles pour appuyer les efforts du Secrétaire général. Pour celui-ci, ils offrent l'avantage de pouvoir sonder les esprits, d'avancer des idées et des observations et de constituer un outil diplomatique permettant d'influer sur les parties.

84. Ce mécanisme s'est révélé utile dans un certain nombre de cas. Il est toutefois nécessaire de bien comprendre comment se répartissent les responsabilités. Le Secrétaire général tient son mandat de l'organe intergouvernemental compétent et doit conserver l'initiative. Les membres du groupe d'"amis" ont accepté d'appuyer le Secrétaire général, à sa demande. S'ils vont au-delà de ses intentions, il y a risque de double emploi ou de chevauchement des efforts que peuvent mettre à profit les parties récalcitrantes. De telles libertés peuvent aussi préoccuper l'organe intergouvernemental compétent, qui s'attend à ce que le Secrétaire général garde la responsabilité de la tâche qui lui a été confiée et lui en rende compte lorsqu'il l'aura accomplie.

85. En ce qui concerne les organisations régionales, le Chapitre VIII de la Charte définit le rôle qu'elles peuvent jouer dans le maintien de la paix et de la sécurité. Ces organisations ont beaucoup à apporter. Depuis la Réunion au sommet du Conseil de sécurité, l'ONU a considérablement élargi sa collaboration avec elles. Le 1er août 1994, j'ai réuni à New York les directeurs de plusieurs des organisations avec lesquelles l'ONU avait récemment collaboré dans le domaine du rétablissement et du maintien de la paix. Cette réunion a permis un échange de vues utile et je me propose de renouveler l'expérience.

86. La coopération entre l'ONU et les organisations régionales revêt différentes formes. On peut en citer au moins cinq :

a) La consultation : ce processus, maintenant consacré, est régi dans certains cas par des accords officiels et il en est rendu compte à l'Assemblée générale; dans d'autres cas, le caractère officiel en est moins prononcé. Le but est d'échanger des vues sur des conflits que l'ONU et l'organisation régionale concernée s'emploient à régler;

b) L'appui diplomatique : l'organisation régionale participe aux activités de maintien de la paix des Nations Unies et les appuie en prenant des initiatives diplomatiques (à l'instar des groupes d'"amis" décrits plus haut ou en apportant une contribution technique, comme le fait par exemple l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE) s'agissant des questions constitutionnelles relatives à l'Abkhazie. De la même façon, l'ONU peut appuyer l'organisation régionale dans les efforts qu'elle déploie (comme elle le fait pour l'OSCE en ce qui concerne le Haut-Karabakh);

c) L'appui opérationnel : l'exemple le plus significatif est la fourniture par l'OTAN d'un appui aérien à la Force de protection des Nations Unies (FORPRONU) dans l'ex-Yougoslavie. Pour sa part, l'ONU peut donner des avis techniques aux organisations régionales qui lancent elles-mêmes des opérations de maintien de la paix;

d) Le codéploiement : l'ONU a envoyé des missions, conjointement avec la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) au Libéria, et avec la Communauté d'États indépendants (CEI) en Géorgie. Si ces expériences aboutissent, elles pourraient ouvrir la voie à une nouvelle division du travail entre l'ONU et les organisations régionales, dans le cadre de laquelle celles-ci accompliraient l'essentiel de la tâche en bénéficiant de l'appui d'une opération de petite envergure des Nations Unies qui permettrait de vérifier que la mission

/...

se déroule d'une manière conforme aux positions adoptées par le Conseil. Les aspects politiques, opérationnels et financiers d'un dispositif de ce genre soulèvent des questions assez délicates. Les États Membres pourraient, le moment venu, tirer les enseignements de l'expérience acquise au Libéria et en Géorgie pour voir comment ce modèle pourrait être appliqué à l'avenir;

e) Les opérations conjointes : l'exemple en est l'ONU et l'Organisation des États américains en Haïti, qui assurent en commun les effectifs, la direction et le financement de la Mission des Nations Unies en Haïti (MINUAH). Ce dispositif a bien fonctionné et il conviendrait de l'étudier soigneusement en tant qu'autre modèle possible pour l'avenir.

87. Les moyens dont disposent les organisations régionales en matière de rétablissement et de maintien de la paix sont très variables. Aucune d'entre elles ne peut rivaliser avec l'ONU dans ce domaine, encore que certaines aient acquis une expérience importante et que d'autres avancent rapidement dans cette voie. L'ONU est prête à les aider sur leur demande et dans la limite des ressources disponibles. Eu égard à la variété même des moyens dont disposent ces organisations et à la diversité de leur structure, de leur mandat et de leur processus décisionnel ainsi que des modalités de la coopération qu'elles entreprennent déjà avec l'ONU, il serait vain de rechercher un modèle universel pour leurs relations avec l'Organisation mondiale. Il est toutefois possible d'arrêter certains principes fondamentaux à cet égard.

88. Ces principes sont les suivants :

a) Des mécanismes de consultation concertés devraient être créés, sans nécessairement avoir un caractère officiel;

b) La primauté de l'Organisation des Nations Unies, consacrée par la Charte, doit être respectée. En particulier, les organisations régionales ne doivent pas conclure d'accords impliquant de la part de l'ONU un niveau d'appui dont les États Membres n'auraient pas encore eu connaissance ou qu'ils n'auraient pas encore approuvé. Dans ce domaine, il est de la plus haute importance d'engager très tôt des consultations approfondies;

c) La division du travail doit être clairement définie et arrêtée d'un commun accord afin d'éviter les chevauchements d'activité et les rivalités lorsque l'ONU et une organisation régionale s'emploient de concert à résoudre un même conflit. En pareil cas, il importe aussi tout particulièrement de ne pas multiplier les médiateurs;

d) Un souci de cohérence doit animer les membres d'une organisation régionale qui sont également Membres des Nations Unies lorsqu'ils traitent d'un problème qui intéresse les deux organisations, comme celui des normes relatives aux opérations de maintien de la paix.

89. De leur côté, les organisations non gouvernementales (ONG) jouent un rôle important dans toutes les activités de l'ONU qui sont examinées ici. À l'heure actuelle, 1 003 ONG sont dotées du statut consultatif auprès de l'Organisation et un grand nombre d'entre elles ont des représentants accrédités au Siège à New York ou à l'Office des Nations Unies à Genève. L'évolution de la nature des

opérations des Nations Unies sur le terrain a resserré les relations entre les ONG et l'ONU, surtout en ce qui concerne la fourniture de secours humanitaires durant un conflit ou à l'étape de la consolidation de la paix après les conflits. Il a fallu mettre au point des modalités qui, sans remettre en cause le statut des ONG, permettent de coordonner comme il convient leurs activités avec celles de l'ONU et de ses organismes. Par ailleurs, les ONG ont montré qu'elles savaient très bien mobiliser l'aide publique, de nature financière ou autre, en vue d'apporter des secours humanitaires aux pays en proie à des conflits internationaux ou intérieurs.

90. Au sein du système des Nations Unies, la coordination est nécessaire à trois niveaux : au Secrétariat de l'Organisation, entre le Siège et les organes directeurs des divers organismes du système, et sur le terrain.

91. La nature plurifonctionnelle des opérations de maintien de la paix et de rétablissement de la paix a rendu indispensable d'améliorer la coordination au sein du Secrétariat, de sorte que les services compétents fonctionnent comme un tout sous mon autorité et mon contrôle. Les propositions que le Secrétaire général fait à l'Assemblée générale ou au Conseil de sécurité sur les questions intéressant la paix et la sécurité doivent pouvoir s'appuyer sur des apports coordonnés provenant notamment des Départements des affaires politiques, des opérations de maintien de la paix, des affaires humanitaires et de l'administration et de la gestion. Il importe pareillement de coordonner les directives fournies aux chefs des missions sur le terrain afin que ceux-ci ne reçoivent pas d'instructions contradictoires de différentes autorités relevant du Secrétariat.

92. Dans une administration internationale, la coopération et la coordination entre les différents services vont encore moins de soi que dans une administration nationale. Il a donc fallu faire le nécessaire pour garantir que les objectifs visés soient atteints. J'ai confié la principale responsabilité à cet égard à mon Équipe spéciale pour les opérations des Nations Unies et, en ce qui concerne les aspects opérationnels, à des groupes interdépartementaux consacrés à chacun des principaux conflits pour lequel l'ONU joue un rôle de maintien de la paix ou de rétablissement de la paix.

93. La coordination doit également être renforcée dans l'ensemble du système des Nations Unies. Les tâches que comportent les opérations multifonctionnelles de maintien de la paix et les missions de consolidation de la paix dépassent la compétence et l'expérience d'un seul département, programme, fonds, bureau ou organisme des Nations Unies. Des programmes à court terme doivent être adoptés en ce qui concerne le cessez-le-feu, la démobilisation, les secours humanitaires et le rapatriement des réfugiés; toutefois, ce sont les programmes à plus long terme qui aident à reconstruire les sociétés et à les remettre sur la voie du développement. Ces deux types de programmes doivent être conçus et appliqués d'une façon coordonnée si l'on veut qu'ils contribuent au renforcement de la paix et du développement. Les mécanismes que j'ai recommandés plus haut pour faire en sorte que les régimes de sanctions soient appliqués de façon plus efficace et plus équitable exigeront eux aussi une coordination étroite entre un grand nombre d'éléments du système des Nations Unies.

94. Cette coordination s'est avérée difficile jusqu'à maintenant. Chacune des organisations concernées a en effet son propre organe législatif intergouvernemental et son propre mandat. Dans le passé, l'interaction n'a pas été non plus suffisante, dans les deux sens, entre, d'une part, ceux qui, au Secrétariat, sont chargés de mettre au point et d'appliquer les activités de rétablissement, de maintien et de consolidation de la paix et, d'autre part, les institutions financières internationales qui jouent souvent un rôle déterminant pour faire en sorte que les ressources nécessaires soient disponibles.

95. En ce qui concerne la coordination sur le terrain, la pratique actuellement suivie lorsqu'une opération de maintien de la paix est déployée est de confier cette tâche à un représentant spécial du Secrétaire général. Le Cambodge, El Salvador et le Mozambique sont des exemples réussis de cette formule, grâce en particulier à la coopération que les divers autres éléments du système des Nations Unies ont offerte à mes représentants spéciaux.

96. Pour ma part, je poursuivrai les efforts que je fais dans le cadre du Comité administratif de coordination et de mes relations bilatérales avec les chefs de secrétariat des divers organismes des Nations Unies en vue d'améliorer la coordination au sein du système dans le domaine de la paix et de la sécurité. Les gouvernements des États Membres peuvent soutenir mes efforts. En effet, nombre des problèmes de coordination tiennent à ce que les divers organismes reçoivent leurs mandats d'organes intergouvernementaux indépendants les uns des autres, ce qui fait qu'ils échappent à la capacité de coordination intersecrétariats. Je recommande par conséquent que les gouvernements donnent pour instruction à leurs représentants dans les divers organes intergouvernementaux de veiller à ce qu'une bonne coordination soit considérée comme une condition essentielle du succès de l'Organisation et qu'elle ne soit pas victime de la rivalité et de la compétition entre les institutions.

V. RESSOURCES FINANCIÈRES

97. Aucun des instruments dont il est question dans le présent rapport ne peut être utilisé si les gouvernements ne fournissent pas les ressources financières nécessaires. Il n'existe en effet aucune autre source de fonds. Si les États Membres ne versent pas leurs quotes-parts pour le financement d'activités qu'ils ont eux-mêmes votées, il est impossible d'exécuter ces activités comme prévu. Cela met également en doute la crédibilité de ceux qui veulent la fin mais non les moyens – et qui critiquent ensuite l'ONU pour ses échecs. Le 12 octobre 1994, j'ai soumis aux États Membres un ensemble de propositions, idées et questions concernant les procédures financières et budgétaires, qui, à mon avis, pourraient contribuer à une solution (voir A/49/PV.28).

98. La crise financière est particulièrement débilatante en ce qui concerne le maintien de la paix. Le manque de fonds – notamment pour les activités de reconnaissance et de planification, pour les opérations de démarrage et pour le recrutement et la formation de personnel – limite considérablement la faculté qu'a l'Organisation de déployer avec la célérité souhaitable les opérations qui viennent d'être approuvées. Le maintien de la paix souffre aussi du fait que les États Membres ont du mal à fournir les contingents, les policiers et le matériel en quantité voulue.

99. Pendant ce temps, la crédibilité du Conseil de sécurité et de l'Organisation tout entière continue de pâtir lorsque le Conseil adopte des décisions qui ne peuvent pas être appliquées faute des contingents nécessaires. Je pense en particulier au problème des zones de sécurité en Bosnie-Herzégovine et à celui de l'élargissement de la Mission des Nations Unies pour l'assistance au Rwanda, à la suite du génocide dans ce pays. À l'avenir, il vaudrait mieux s'assurer que les forces et le matériel nécessaires sont disponibles avant de décider de créer une nouvelle opération de maintien de la paix ou de confier une tâche nouvelle à une opération existante.

100. La consolidation de la paix est un autre domaine pour lequel la volonté des États de fournir les ressources requises est crucial. C'est là un processus qui peut durer longtemps et être coûteux – sauf si on en compare le coût à celui des activités de rétablissement de la paix et de maintien de la paix qui seraient nécessaires au cas où le conflit reprendrait. Il ressort de l'expérience de ces dernières années que, lorsqu'elle met au point un plan global de règlement, incorporant des éléments relevant de la consolidation de la paix, l'Organisation devrait consulter les institutions financières internationales suffisamment à l'avance pour s'assurer que le coût de l'exécution du plan est pris en considération dans l'élaboration des plans économiques du gouvernement intéressé. Les problèmes dans ce domaine sont aggravés par le fait que de nombreux donateurs ne tiennent pas à financer des éléments pourtant cruciaux, tels que la transformation de mouvements de guérilla en partis politiques, la mise en place de nouvelles forces de police ou l'achat de terres devant servir à des programmes de distribution de terres en échange d'armes.

101. De même, l'indemnisation des pays subissant les répercussions des sanctions décrétées contre leurs voisins ou contre leurs partenaires économiques ne sera possible que si les États Membres relativement riches acceptent ce double argument : sur le plan moral, ces pays ne devraient pas avoir à supporter seuls les coûts résultant de sanctions décidées collectivement par la communauté internationale et, sur le plan pratique, ce dédommagement est nécessaire pour les encourager à coopérer à l'application des décisions prises par le Conseil de sécurité. Je sais qu'il s'agit de montants importants, mais je suis convaincu qu'ils doivent être fournis si l'on veut que le Conseil puisse continuer à avoir recours au régime de sanctions.

VI. CONCLUSION

102. En présentant ce rapport aux États Membres à l'aube du cinquantenaire de l'Organisation des Nations Unies, je voudrais contribuer à l'effort entrepris pour renforcer notre capacité commune de faire face aux menaces à la paix et à la sécurité.

103. L'époque actuelle appelle une réflexion nouvelle, un effort commun et la mise au point de moyens inédits de régler les crises. En effet, un monde différent est apparu lorsque la guerre froide a pris fin et nous ne le comprenons encore qu'imparfaitement. Les caractéristiques nouvelles des conflits exigent de nous perception, adaptation, créativité et courage et elles nous obligent à nous attaquer simultanément aux manifestations immédiates et aux causes profondes du conflit, ces dernières tenant très souvent à l'absence de perspectives économiques et à l'injustice sociale. Avant toute chose peut-être,

/...

elles exigent une volonté de coopération et un attachement à un multilatéralisme véritable plus profonds que jamais auparavant.

104. C'est pour cette raison que, tout au long de ce rapport, j'insiste sur la nécessité de prendre des décisions difficiles. Face à la réalité des obstacles à la paix et à la sécurité, ces décisions difficiles, avec le recul du temps, nous apparaîtront comme relativement aisées par rapport aux embûches qui nous attendent.

105. Frustrations et pessimisme ne sont pas de mise : ces dernières années, nous avons progressé, plus que beaucoup n'auraient jamais pu le penser, pour nous rapprocher de la façon dont l'ONU doit être utilisée. Cet appel à la décision est un appel à la confiance et au courage.

Notes

¹ Documents officiels de l'Assemblée générale, quarante-septième session, Supplément No 27 (A/47/27), appendice I.

² Voir Annuaire des Nations Unies sur le désarmement, vol. 5 : 1980 (publication des Nations Unies, numéro de vente : F.81.IX.4), appendice VII.

Security Council Mission Meeting with UN Agencies

(12 February 1994)

- | | |
|--------------------|---|
| 10:30 hours | Prospect for the repatriation of refugees and resettlement of internally displaced persons |
| 10:45 hours | National Reconciliation Process (5 minutes) |
| 11:00 hours | Rehabilitation and Reconstruction Programmes |
| 11:15 hours | Integrated UNAMIR/UN Agency Approach |
| 11:30 hours | Conclusion |

UNITED NATIONS VOLUNTEERS (UNV)

1. Currently serving UNV specialists:

The attached table entitled " Status of UNV activities within the context of the RWANDA crisis and under the PROGRAMME of NATIONAL RECONCILIATION, RECONSTRUCTION, AND SOCIO_ECONOMIC REHABILITATION" provides a statistical report of established and pipeline UNV posts in the RWANDA region The table gives the number of UNV posts broken down by country of assignment and user agency. Of a total of 78 presently_serving UNV Specialists, thirty six are working inside RWANDA:

2. Situation by Agency:

Humanitarian Relief: UNHCR:6 UNV, UNREO: 9 UNV, IOM: 1 UNV, WFP: 2 UNV

Reconstruction: ICAO: 3 UNV

Development: FAO: 2 UNV, UNICEF: 2 UNV, UNCHR: 9 UNV, WHO: 1 UNV.

3. VNU Programming matters (Agency by Agency)

UNAMIR:

Memorandum of understanding (MOU) between UN and UNV for the deployment of some 74 UNV specialists to UNAMIR (RWANDA) was signed on 13 January and the UNVs will before the end of April.

WFP: According the the UN Consolidated Inter_Agency Appeal for Persons affected by the crisis in Rwanda, 1994, the UNV programme will provide 16 volunteers to WFP.

UNHCR: 1 UNV is expected to arrive at end February.

UNHCHR: Awaiting 23 VNUs Human Rights Monitors who will arrive by the end of March.

UNDDSMS: 9 Volunteers will arrive by the end of March.

ILO: 2 VNUs will be arriving this year.

UNDP/OPS: 4 VNUs will arrive by end April.

OMS: VNUs specializing in HIV/AIDs prevention will be working at the regional level.

HABITAT: 6 UNVs will arrive before the end of March